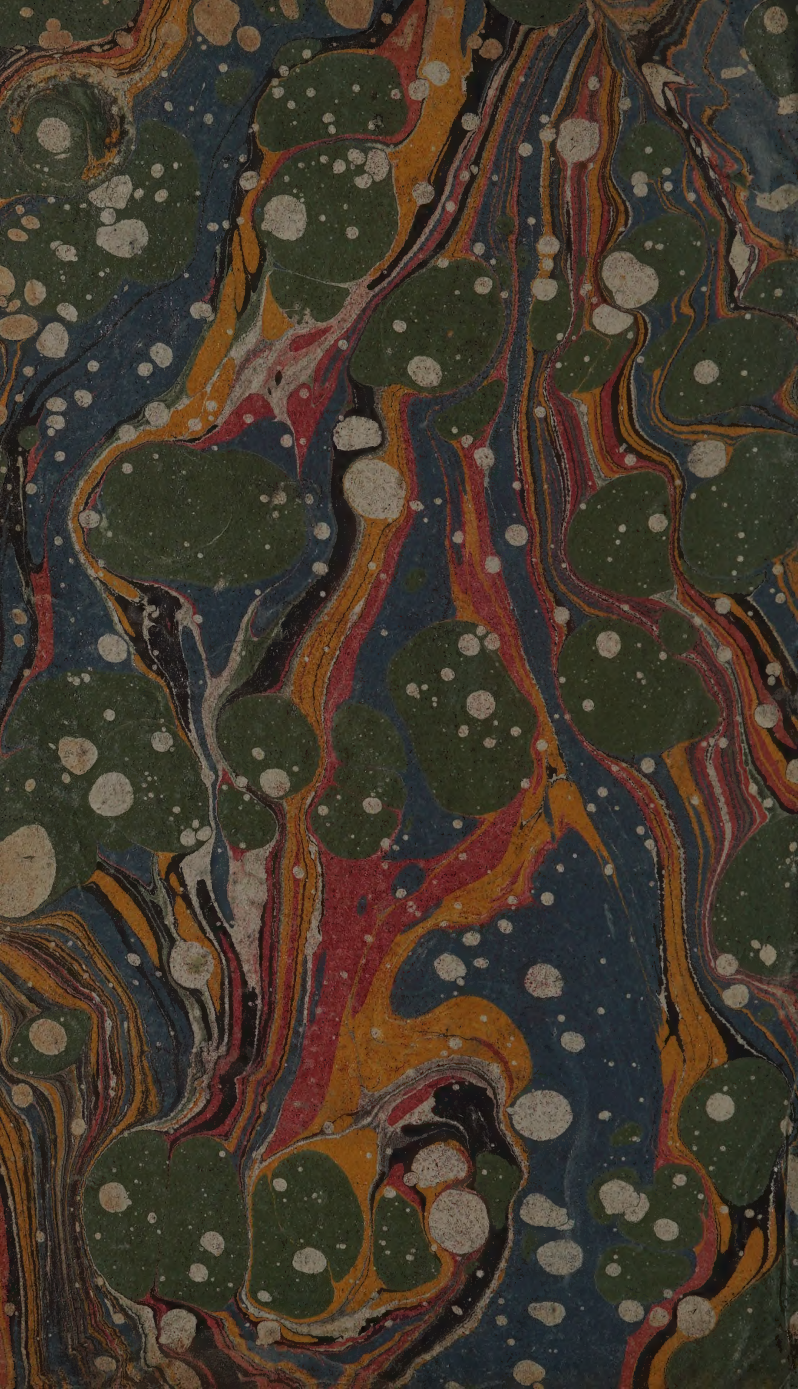




By J. Cl. Izoard Delisle de Sales

FRONTISPICE



Écoute la nature elle ne ment jamais.

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,

OU

TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME PREMIER.

By J.B.I. DELISLE DE SALES



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M.DCC.LXXXIX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES

ET

HYPOTHESES

SOIT

SUR LA PHILOSOPHIE

SOIT

SUR LA NATURE.

DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

LIVRE I.

DE LA NATURE.

JE voudrois commencer mon ouvrage par des axiomes, & je me vois contraint de le commencer par des conjectures. PRINCIPES.

Qu'eſt-ce que la Nature ? voilà la premiere énigme que la philoſophie a beſoin de deviner, quand elle veut calculer les rapports qui lient entr'eux les êtres intelligens.

Heureuſement ce livre ſera court : je n'ai qu'un détroit à traverſer ſans bouſſole : dès que je ſerai en pleine mer, je retrouverai mon aſtronomie, mon pilote & mes étoiles.

Quelques perſonnes accoutumées à lire mal

PARTIE I.

ou à empoisonner les ouvrages philosophiques qu'elles lisent, ont pris ces modestes hypotheses sur la nature pour des germes d'athéisme; quelqu'absurde que soit cette imputation, je ne lui donnerai point de l'appui par un coupable silence : il n'existe aucune bonne législation sans l'intervention d'un être suprême. Cette vérité éternelle est gravée dans mon cœur, & aucun sophisme ne pourra l'anéantir. Ma persuasion à cet égard est telle, que s'il se trouvoit un seul lecteur de bonne foi qui crut que ce commencement de mon ouvrage fût un piege tendu à sa crédulité, j'aimerois mieux le livrer moi-même aux flammes que d'être, sans le savoir, un des patriarches de l'Athéisme.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques philosophes qui ont écrit sur la Nature.

PLUSIEURS écrivains ont avant moi traité de la nature : les uns vouloient être utiles, les autres n'aſpiroient qu'à être célebres. PRINCIPES.

Parmi les livres de ce genre, faits pour rendre à jamais reſpectable le nom de philoſophe, nous devons regretter particuliérement un traité de Xénophane intitulé *de la Nature*, & brûlé dans l'incendie de la bibliotheque des Ptolomées; c'eſt ce Xénophane, fondateur de l'Eléatiſme, qui parla de Dieu d'une maniere ſublime avant Platon, qui oſa, en rendant juſtice au génie d'Homere & d'Héſiode, critiquer leur abſurde théogonie, & qui lorſque la phyſique étoit à peine à ſon berceau, éclaira les Grecs ſur la vraie combinaiſon des élémens ſecondaires, ſur le ſéjour primitif de la mer au-deſſus de notre globe & ſur la pluralité des mondes.

PARTIE I.

La Chine de ſon côté a perdu un livre d'un diſciple de Cong-fut-ſée, ayant le même titre que celui de Xénophane, & deſtiné par ſon auteur à entr'ouvrir le rideau, derriere lequel ſe cache la nature, quand elle organiſe les êtres.

Il ne nous reſte de l'antiquité ſur cette matiere ſublime que l'ouvrage fameux de Lucrece ſur la *nature des êtres*, monument de génie qui fit ſoupçonner à Rome qu'elle pouvoit aſpirer à une autre gloire qu'à celle d'enchaîner la terre, & le ſeul des poëmes qui ait mérité d'être cité & réfuté par des philoſophes.

Malheureuſement pour la gloire de Lucrece, ce poëme anéantit tous les liens qui uniſſent l'homme à Dieu & l'homme à l'homme; & l'ame ſenſible & honnête regrette qu'un des plus beaux génies de l'antiquité ne ſe ſoit permis d'interpréter la nature que pour corrompre ſes oracles, ait proſtitué ſa plume immortelle à écrire contre l'immortalité, & n'ait établi

pour base de la vertu que l'athéisme absolu de Diagoras, ou les dieux frivoles des intermondes d'Epicure.

PRINCIPES.

Il y a loin du poëme de Lucrece à un livre connu en Allemagne sous le nom de *Catena aurea*, ou *Chaîne d'or*, & chez nous sous celui de *Théorie de la nature*; malgré les vingts éditions latines de l'ouvrage allemand & les éloges des enthousiastes de l'alchymie, ce n'est qu'un exposé en langue hiéroglyphique des principes nécessaires pour parvenir non à la nature, mais à la chimere du grand œuvre.

Tandis que les disciples de Paracelse multiplioient en Allemagne les éditions de la *chaîne d'or*, un philosophe célebre jetoit en France quelques idées sur *l'interprétation de la nature*, faites pour germer dans toutes les têtes pensantes; si le public alors ne les accueillit pas, c'est peut-être parce qu'il se vit transporté dans un monde nouveau, sans y avoir été préparé par des ouvrages intermédiaires. Ce petit livre renferme en cinquante pages plus

de principes qu'il n'y en a dans toutes les œuvres de Malebranche : c'eſt là qu'on apprend aux hommes à ſyſtême à eſtimer la ſcience des faits, & aux manœuvres de la philoſophie à reſpecter le génie, lors même qu'il s'égare en vains ſyſtêmes : c'eſt là qu'on prouve que le tâtonnement de la philoſophie rationnelle a fait autant de bien au monde que la marche sûre, mais lente, de la philoſophie expérimentale : c'eſt là qu'on prémunit contre le danger de former des méthodes excluſives, de s'abandonner aux conjectures de l'analogie, & de plier les vérités reconnues à de frivoles hypotheſes : c'eſt là qu'on donne l'art de concilier les phénomenes contradictoires, de les enchaîner pour deviner l'ordonnance générale des êtres, & de regarder la réflexion, unie à l'expérience, comme ce levier avec lequel Archimede propoſoit de remuer l'univers.

Le *code de la nature* ſuivit de près ſon *interprétation* ; il étoit tout ſimple en effet que l'édifice fût élevé après la conſtruction de l'échafaud.

L'ingénieux auteur de cette nouvelle légiſlation a pour but de chercher une ſituation, dans laquelle l'homme ſoit auſſi heureux & auſſi bienfaiſant qu'il peut l'être, & cette ſituation il la trouve dans un gouvernement où il n'y auroit point de propriété ; mais d'abord quand un citoyen n'a rien en propre, il lui eſt aſſez difficile d'exercer la bienfaiſance : de plus il falloit compoſer un code de la nature pour ſe rendre utile aux hommes en ſociété, & non pour inſtituer une nouvelle république de Platon à l'uſage de quelques gens de bien viſionnaires.

PRINCIPES.

On s'eſt étonné auſſi à la lecture de ce petit ouvrage, de quelques principes dont toute l'éloquence de l'auteur ne ſauroit pallier la fauſſeté : ces principes ſont, par exemple, que l'homme naiſſant eſt dans une indifférence totale même pour ſa propre exiſtence (*); que le mal phyſique n'exiſte pas (**); que le mal moral

(*) *Code de la nature*, édition de 1755, page 20.
(**) *Ibid.* page 125.

PARTIE I.

n'eſt rien pour la providence (*) ; & que l'avarice eſt le ſeul vice de l'univers (**).

Le dirai-je encore ? ce qui a empêché le public d'applaudir au législateur de la nature, c'eſt que ſon livre n'eſt qu'une apologie déguiſée de la *Baſiliade ;* & la chûte du poëme épique en proſe a entraîné celle du panégyrique.

Malgré tous ces défauts, il y a dans le code *de la nature*, auſſi-bien que dans ſon *interprétation*, une foule d'idées neuves & de principes vraiment philoſophiques qu'on chercheroit vainement dans beaucoup d'ouvrages contemporains dont le ſuccès n'eſt point conteſté ; mais c'eſt à la poſtérité à peſer dans ſes balances impartiales & nos critiques & nos éloges.

Pendant que l'immortel Diderot ſoulevoit dans Paris un coin du rideau derriere lequel travaille la nature, un Anglois plus connu en

(*) *Ibid.* page 153.
(**) *Ibid.* page 29.

France par les louanges que lui ont donné ſes compatriotes que par ſes ouvrages, le profeſſeur Huchetſon publioit à Dublin ſon *ſyſtême de philoſophie morale*, ouvrage plein de ſens, mais qui n'ajoutant rien à la maſſe des idées reçues ſur les rapports des êtres, ne ſauroit faire époque dans l'hiſtoire de la nature.

Il n'y a dans ce *ſyſtême de philoſophie morale*, ni ſyſtême, ni philoſophie, ni vues neuves ſur la morale : l'unique idée qui ſemble appartenir à ſon auteur, eſt ſon analyſe de l'inſtinct moral : il eſt vrai que le parti ingénieux qu'il en tire prouve ce qu'il auroit pu faire en ce genre, s'il s'étoit moins défié de ſon génie, & qu'il eût tenté d'interpréter le livre ſublime de la nature, au lieu de compiler Grotius, Puffendorff, Cumberland & Burlamaqui (*).

(*) La traduction d'Huchetſon parut en France la même année que mon ouvrage, & l'accueil dont le public honora mes foibles eſſais engagea le libraire du *ſyſtême* à le faire reparoître déguiſé ſous le titre de *Phi-*

En 1761 parut en Hollande une eſpece de roman philoſophique ſous le titre de la *nature*: ouvrage d'un homme d'eſprit, mais qui annonce plus le deſſein de paroître ſingulier que celui d'être vrai. Les cinq volumes in-8º dont il eſt compoſé ne ſont deſtinés qu'à développer deux vérités, & trois ou quatre paradoxes.

Le premier volume, le ſeul qui ſoit connu en Europe, traite de l'équilibre du bien & du mal; l'auteur plie tous les faits & tous les raiſonnemens à ſon ſyſtême, ſuivant l'uſage de tous les faiſeurs de ſyſtême : mais quelqu'effort qu'il faſſe pour ſoulever le baſſin du mal, ce baſſin reſte dane ſa poſition naturelle, & ſon poids continue à écraſer l'univers.

Le ſecond eſt deſtiné à mettre dans le plus grand jour une vérité très-importante : c'eſt que les attributs que nous donnons à Dieu ne déſignent point ſa nature, mais ſeulement

loſophie naturelle; perſonne ne fut la dupe de cette manœuvre typographique, & le libraire obligé de garder ſa *philoſophie naturelle* fut réduit à s'indemniſer en vendant la *Philoſophie de la nature*.

notre ignorance; je regrette cependant que l'auteur, au lieu de s'égarer froidement dans de vagues diſcuſſions de métaphyſique, n'ait pas cherché à expoſer les ſuites affreuſes qu'a entraîné cet anthropomorphiſme. Il falloit diſcuter en dix pages, ſi les théologiens de toutes les religions ont bien fait de charger Dieu de leurs propres attributs, & employer le reſte du livre à éclairer les manœuvres du fanatiſme, de ce fanatiſme qui a cherché à conſacrer ſon orgueil, ſa bizarrerie & ſon intolérance en les diviniſant, & qui n'a ſongé qu'à tourmenter ſes propres victimes, en les immolant ſur les autels d'un Dieu anthropophage.

PRINCIPES.

Le troiſieme volume *de la nature* traité de l'origine du monde, de ſon antiquité, de ſes bornes & de ſa durée : vaſte matiere de conjectures qui a fait déraiſonner juſqu'ici tous les philoſophes, qui ont plus cherché à étonner les hommes qu'à les inſtruire : je ſerai peut-être auſſi entraîné par la chaîne de mes idées

à exposer mes doutes sur ce sujet : mais du moins ce ne seront que des doutes ; & encore seront-ils renfermés en quelques pages.

Je trouve dans le quatrieme volume une idée heureuse à laquelle l'ingénieux auteur a donné tout son développement ; il s'agit de l'animalité des êtres : le philosophe examine la grande échelle de la nature depuis l'homme jusqu'à l'atôme ; il prouve que tout ce qui existe sur ce globe est une partie de la matiere animée, & que les formes diverses sous lesquelles les corps se présentent à nos yeux, la variété de leur organisation & leurs différentes manieres de se nourrir, de s'accroître & de multiplier, ne nous autorisent point à leur ravir l'animalité : ces principes conduisent à des remarques sur l'intelligence des plantes, sur la sensibilité des fossiles & sur les facultés des élémens ; le livre est terminé par des conjectures sur l'animalité de notre globe & des corps célestes qui l'environnent : il est difficile d'admettre toutes les hypothèses

de ce volume, mais il le feroit encore plus de les réfuter.

PRINCIPES.

Le dernier tome du livre de *la nature* fert à développer une des plus fingulieres rêveries qui ait encore paffé par la tête des philofophes; on fuppofe que la nature s'occupe dans l'atelier du globe à faire fans ceffe des ébauches de l'homme, & à les perfectionner; ainfi, parce qu'il y a parmi les foffiles des pierres qui repréfentent un cerveau, un fein, & les organes générateurs des deux fexes, on les regarde comme l'aprentiffage de la nature qui s'eft effayée à produire la tête hardie de Montefquieu, la gorge de Cléopatre, & l'hermaphrodifme parfait de Tiréfias.

Comme les premiers effais ne répondent jamais à l'attente de l'artifte, la nature qui n'eft pas contente du moule des foffiles, forme celui des plantes; elle donne aux végétaux notre ftructure intérieure, notre fenfibilité, notre tranfpiration, notre fommeil & nos maladies : elle s'amufe même, pour qu'on ne

doute pas de ses vues, à tailler des champignons en hommes & des mandragores en femmes.

On s'imagine bien que le type humain se perfectionne en passant des plantes aux animaux : en effet, comment se refuser à admettre le systême de notre philosophe, quand on voit dans les Indes des serpens qui portent sur leur dos des masques de tête humaine, & dans les fleuves d'Afrique des carpes qui sont antropomorphes ?

S'il n'y avoit pas dans ce volume *de la nature* une marche philosophique par principes & par corollaires, un appareil d'érudition physique & des planches d'histoire naturelle, on seroit tenté de croire que l'auteur a voulu ressusciter les contes des Fées, les voyages de Gulliver, ou le roman de Micromégas.

Enfin, quelques mois après l'impression de la *philosophie de la nature* parut le *systême*, ouvrage de l'imagination la plus exaltée comme de la plume la plus licentieuse, & le monument

le

le plus hardi que l'effronterie cynique ait érigé en faveur de l'athéiſme & de la doctrine de l'anéantiſſement. PRINCIPES.

L'athée qui, ſous le maſque du traducteur du Taſſe, a ainſi traveſti la nature en ſyſtême, ſe propoſe dans ſon livre d'anéantir l'homme, lorſque ſes organes ſe décompoſent, de ſubſtituer à Dieu qu'il détrône, de vaines idées d'ordre & d'harmonie, & de faire dériver le code ſocial du dogme deſtructeur de la fatalité.

Ce n'eſt point ici le lieu de venger Dieu, la nature & les philoſophes, des ſophiſmes criminels du nouveau Diagoras; l'occaſion s'en préſentera ſouvent dans le cours de cet ouvrage, & je la ſaiſirai toutes les fois que je pourrai dire la vérité ſans faire de ſatyres.



CHAPITRE II.

De l'opinion philosophique, que les corps n'existent pas.

PARTIE I.

Ce fut une singuliere rumeur dans le monde littéraire, quand des philosophes dont la tête étoit bien organisée, descendirent dans l'arene, & vinrent, le sophisme & le dilemme en main, défier tous les êtres qui raisonnent, de leur prouver qu'il existe quelque chose dans la nature.

On crut d'abord n'être que spectateur d'une scene de comédie. On regarda les nouveaux athletes comme des charlatans adroits qui vouloient étonner, par les tours de force de leur dialectique; & on ne s'empressa pas plus à leur répondre, qu'à réfuter les écrivains qui ont fait l'éloge de la fievre, ou qui ont dit que l'instant de notre mort étoit une jouissance, ou qui ont écrit que la nature s'essayoit à faire l'homme, en développant le germe d'une mandragore.

PRINCIPES.

Dans la ſuite, de bons eſprits examinerent la perſonne de ces ſophiſtes & leurs objections : ils virent qu'ils n'étoient ni en délire ni en gaieté, & ils craignirent de ſe meſurer avec des hommes qu'on ne pouvoit combattre raiſonnablement qu'avec la logique des épigrammes.

Il eſt certain que Zenon d'Elée a ſoutenu ſérieuſement qu'il n'y a rien dans l'univers (*); Pyrhon, par ſon doute univerſel, ajouta de nouvelles preuves à ce ſophiſme (**); & de nos jours l'évêque de Cloyne a réduit les rêveries de Zenon & de Pyrhon en ſyſtême (†).

Je me figure qu'un enthouſiaſte de Berkeley expoſeroit ainſi ſes idées à des têtes métaphyſiciennes, pour les renverſer.

" Mes amis, vous êtes environnés de phi-

(*) *Si protagoræ credo, nihil in rerum natura eſt niſi dubium ; ſi Nauſiphani, hoc unum certum eſt nihil eſſe certi ; ſi Parmenidi, nihil eſt præter unum ; ſi Zenoni, ne unum quidem.* Senec. Epiſtol. LXXXVIII.

(**) *Diog. Laert.* lib. IX.

(†) *Entretiens d'Eylas & de Philonoüs.*

PARTIE I.

„ losophes empiriques qui vous disent : venez „ à moi; je suis initié dans tous les mysteres „ de la nature; mon cerveau est une Ency- „ clopédie, & il renferme des remedes infail- „ libles pour vous guérir de vôtre ignorance.

» Jusqu'ici vous avez cru sur leur foi & sur » le rapport de vos sens, qu'il existoit des » corps : cette croyance est le plus grand des » préjugés : tout philosophe dogmatiste est ou » stupide ou fripon ; quelquefois il est l'un & » l'autre.

» Pour le rapport des sens, il est absolument » infidele : ils vous disent que la chaleur, l'odeur » & la couleur sont dans les objets ; & ce ne » sont que des modifications de votre ame. » Cette illusion perpétuelle de vos organes est » démontrée, si pourtant quelque chose peut » l'être.

» Puisque vos sens vous trompent, en vous » assurant que le corps que vous touchez est » froid, coloré ou odoriférant, ils doivent » vous tromper encore, en vous persuadant

PRINCIPES.

» qu'il eſt étendu : or, l'étendue, ſuivant les » aveugles nés, qui vous ont fait philoſophes, » conſtitue l'eſſence de la matiere : donc la » matiere eſt un être de raiſon.

» Ne dites point que Dieu vous tromperoit, » s'il vous donnoit une idée des corps, tandis » qu'ils n'exiſtent pas : les dix-neuf vingtiemes » du genre humain ſont perſuadés que le ciel » eſt bleu dans un tems ſerein, que le ſoleil » éclaire l'horiſon, & que des corpuſcules odo- » riférans s'exhalent des aromates : cependant » le petit nombre de phyſiciens qui écrivent » contre ces préjugés, ne prennent point l'Être » ſuprême pour le mauvais principe.

» Croyez-moi, tous les êtres que nous apper- » cevons, ne ſont que nos propres idées : or, » une idée ne peut exiſter que dans un eſprit, » comme un eſprit ſeul eſt en état de la pro- » duire.

» Une intelligence ſupérieure nous donne » des ſenſations, & voilà l'exiſtence de Dieu » démontrée : les intelligences humaines ſont

PARTIE I.

» affectées de ces ſenſations, & voilà la nôtre
» hors de l'atteinte du ſcepticiſme.

» Quant à ce qu'on appelle l'univers, il
» eſt purement idéal : le ſuprême Architecte en
» a tracé le plan dans notre imagination ; mais
» il n'eſt pas en ſon pouvoir de le réaliſer :
» ainſi ce n'eſt que l'harmonie entre nos idées
» qui mérite le nom de *nature.* »

Si parmi les jeunes métaphyſiciens qui écouteroient ce ſubtil viſionnaire, il ſe trouvoit une tête froide qui voulût perdre ſon tems à le confondre, je crois qu'il pourroit raiſonner ainſi :

» Mes amis, il y a long-tems que les têtes
» exaltées ſe mêlent de créer de nouveaux
» mondes : pour moi, je ſuis content de celui
» que j'habite ; & voici quelques réflexions que
» j'oppoſe au lunatique qui veut m'ôter le
» ſoleil qui m'éclaire, les alimens dont je me
» nourris, mon atmoſphere, ma maiſon &
» ma maîtreſſe.

» Je voudrois bien ſavoir quel eſt le plus

» hardi charlatan, du philoſophe qui dogma-
» tiſe de ſang-froid ſur les vérités phyſiques
» qu'il découvre, ou du pyrhonien enthou-
» ſiaſte qui, voyant clair, marchant avec
» liberté, & digérant bien, aſſure qu'il ne
» voit, ni ne marche, ni ne digere, mais qu'il
» ſe contente de raiſonner ſur la vue, ſur le
» mouvement & ſur la digeſtion.

PRINCIPES.

» Diſciples de Pyrhon & de Berkeley, vous
» voulez que le monde n'exiſte que par vos
» idées : mais vos idées vous viennent des ſens;
» c'eſt une des premieres vérités de la nature,
» & depuis Locke, il n'eſt plus permis au
» philoſophe d'en douter.

» Puiſque vos connoiſſances vous viennent
» par vos ſens, ces ſens exiſtent donc : or, des
» ſens ne ſont pas des idées; quand j'entends
» un duo de Pergoleſe, mon organe par
» lequel ſe tranſmettent les ſons harmonieux,
» n'eſt pas de l'harmonie : quand je ravis un
» baiſer à ma maîtreſſe, & que mon ame
» vient errer ſur ſes levres de roſe, je ſens

PARTIE I.

» que la volupté que je goûte par le tact vaut
» mieux que de frivoles raisonnemens sur la
» volupté.

» Cependant le rapport des sens, je le sais,
» est quelquefois infidele : mais la réflexion le
» rectifie, & c'est parce que Dieu nous a
» donné à la fois des organes & de la raison,
» qu'il n'est pas le mauvais principe.

» Il y a plus : vous raisonnez avec moi pour
» me persuader que l'univers entier n'est que
» le rêve d'un seul homme : vous supposez
» donc que j'existe ; or, si vous étiez dans votre
» systême aussi conséquent que vous êtes auda-
» cieux, vous devriez faire de moi un être de
» raison ; car enfin votre idée ne vous assure
» que de l'existence de deux esprits, de celui
» qui vous remue & du vôtre : dans votre
» hypothese, il n'y a d'acteurs sur la scene du
» monde que Dieu & vous.

» Vous direz peut-être que moi, qui vous
» réfute, je ne suis qu'une de vos idées : or,
» c'est le moyen de me réduire au silence,

» mais ſans que votre cauſe en ſoit meilleure ; » car enfin je n'ai pas le pouvoir de ſortir de » la nature & de vous en tirer, pour vous » convaincre de l'extravagance de votre ſyſ- » tême. -- Adieu, je vais m'occuper à éclairer » le monde; pour vous, vous pouvez l'anéantir » à votre gré : converſez, puiſque c'eſt votre » bon plaiſir, avec vos idées, je vous aban- » donne à vos rêveries diſparates, & à vos » monologues. »

PRINCIPES.

CHAPITRE III.

DE L'OBSCURITÉ QU'ON A RÉPANDUE SUR LA NATURE EN LA DÉFINISSANT.

PARTIE I.

LES premiers prêtres de l'ancienne Egypte ont mieux réuſſi à peindre la nature que les philoſophes à la définir : ils lui ont mis un grand voile ſur la tête, & ils ont dit qu'il n'étoit donné à aucun homme de le lever (*); un tel hiéroglyphe vaut mieux que la plupart de nos ſyſtêmes.

Cependant quelques ſophiſtes de Memphis tenterent de lever ce voile ſacré, & ils crurent appercevoir dans le ſymbole des prêtres, un être métaphyſique qu'ils appellerent deſtin ou néceſſité, & qui ſans intelligence avoit formé les êtres intelligens : ce fantôme de nature paſſa en Grece & à Rome avec la théogonie égyptienne, & on lui ſubordonna tout, juſqu'à Jupiter, le chef de la république des dieux :

(*) Plutarch. *de Iſide & Oſiride.*

cependant on ne voit pas qu'il ait été honoré d'aucun culte par le peuple, quoique connu dans des pays où l'on déifioit la fievre, des crocodiles & des oignons. (*)

PRINCIPES.

Ariſtophane, poëte ſans goût, & mauvais philoſophe, dit qu'*à la naiſſance du monde la nuit produiſit un œuf d'où l'on vit éclorre l'amour aux ailes dorées, qui, ſe mêlant avec le chaos, engendra les hommes* (**) : dans cette allégorie, l'amour déſigne la nature :

(*) Rendons juſtice aux polithéiſtes : ils n'adoroient pas le nom, mais la choſe : pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire religieuſe de l'antiquité, on s'apperçoit que cette foule de divinités dont elle avoit adopté le culte, n'étoit autre choſe que la nature conſidérée ſous les différens rapports que faiſoit naître ſon pouvoir ou ſa bienfaiſance : ainſi le feu, principe du mouvement, étoit adoré ſous le nom de Jupiter ; Junon fut le ſymbole des airs, Neptune celui des mers, &c. Je ſuis perſuadé, dit Ciceron, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe.* Voy. *De natur. deor.* lib. III, cap. XXIV. Nous avons dit beaucoup de mal du polithéiſme ; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de calomnier une religion ancienne que d'en faire l'objet de ſes études.

(**) Voyez ſa comédie *des oiſeaux*, vers 694 : au reſte ce célebre calomniateur de Socrate n'eſt ici que le copiſte ſervile d'Héſiode.

PARTIE I.

mais qu'eſt-ce que le chaos ? comment la nature peut-elle épouſer le chaos ? & par quelle bizarrerie le principe de tout a-t-il un principe ?

Epicure, dans ſa définition, ſe rapproche de la théogonie du ſecond âge de l'Egypte : ſi l'on en croit La Mettrie, qui avoit beaucoup étudié ce philoſophe, la *Nature* dénuée de connoiſſances & de ſentimens, faiſoit des êtres comme le bourgeois-gentilhomme de Moliere fait de la proſe, c'eſt-à-dire, ſans le ſavoir : auſſi aveugle lorſqu'elle donnoit la vie, qu'innocente quand elle plongeoit dans le néant (*). -- Cette nature méchanique reſſemble bien à la néceſſité.

Straton, en réformant le ſyſtême d'Epicure, ne fit qu'y ajouter une erreur de plus : la nature, ſuivant ce péripatéticien, eſt un principe aveugle & néceſſaire, qui ne ſent rien, qui ne connoît rien, & qui ſe conforme cependant à des loix éternelles (**). Il eſt difficile d'imaginer

(*) *Œuvres philoſ.* de La Métrie, édit. in-4°, ſyſt. d'Epic. page 332.

(**) Diog. Laert. *in vita Stratonis.*

comment on peut être nécessaire & dépendre, se conduire en aveugle & se conformer à des loix éternelles.

PRINCIPES.

Quand Aristote a défini la nature, le principe éternel du mouvement & du repos (*), il a réellement levé un coin du voile qui la couvre; cependant le repos, en bonne physique, n'est qu'une abstraction ; & le mot de mouvement, pour l'homme sans préjugé, est synonyme à celui d'existence.

Les Stoïciens, s'il en faut croire Séneque leur interprete (**), & Lactance leur historien (†), n'eurent que des idées vagues sur la nature : ils confondirent la cause & l'effet,

---

(*) Arist. *physic.* lib. III, cap. I.

(**) *Nihil natura est sine Deo, nec Deus sine natura; sed idem est uterque.* Senec. de benefic. lib. IV, cap. VII. Ce dieu de Séneque est la fatalité.

(†) Voici le texte de Lactance : *Isti uno naturæ nomine res diversissimas comprehenderunt ; Deum & mundum, artificem & opus : dicunt que alterum sine altero nihil posse ; tanquàm natura sit Deus mundo permistus ; nam interdum sic confondunt, ut sit Deus ipsa mens mundi, & mundus sit corpus Dei, quasi verò simul esse cæperint mundus & Deus.* Lact. lib. VII, cap. I.

PARTIE I.

l'artiſte & l'ouvrage : ils ſuppoſerent que le monde étoit un coloſſe immenſe qui avoit Dieu pour ame, & pour corps la nature : idée grande pour un poëte ; car il y a une ſorte de grandeur qui s'allie fort bien avec l'extravagance.

Giordano Bruni, ce La Mettrie du ſeizieme ſiecle, qui écrivoit contre Ariſtote & contre toutes les religions de la terre, & qui fut brûlé vif par ordre du ſaint office, moins pour avoir été irréligieux, que pour avoir combattu Ariſtote ; Giordano Bruni, dis-je, rêva beaucoup ſur Dieu & ſur la nature : il fit de l'une une monade, & de l'autre une meſure (*). Leibnitz a pris ſa monade ; mais perſonne n'a adopté ſa meſure.

Le phyſicien Boyle a fait une diſſertation angloiſe ſur les divers ſens qu'on peut donner au mot *nature* : après avoir examiné toutes ſes acceptions grammaticales, il donne ſa défi-

(*) Voyez ſon traité *della causa principio è uno* ; ſi cependant il exiſte encore en France.

PRINCIPES.

nition philosophique, & la voici : " La nature
„ eft le réfultat de la matiere univerfelle, ou
„ de la fubftance corporelle de l'univers :
„ réfultat par lequel tous les corps qui le com-
„ pofent font en état de modifier ou d'être
„ modifiés, fuivant les loix du mouvement
„ établies par l'Être fuprême (*). Cette défini-
tion n'a pas l'obfcurité de celle de Bruni, mais
on y reconnoît tous les préjugés de fon fiecle :
le principe de tout n'eft-il qu'un réfultat ? les
corps font-ils modifiés par un réfultat ? & com-
ment la matiere univerfelle eft-elle diftinguée
du mouvement ? Au refte le génie de Boyle
le portoit moins à définir la nature, qu'à la
furprendre dans le fecret de fes opérations ;

(*) Cette définition regarde la nature univerfelle ; quand à la nature particuliere des êtres individuels, elle confifte, fuivant le même écrivain, dans l'harmonie de fes attributs méchaniques, tels que le volume, la figure, la fituation, la contexture & le mouvement local, autant que cela eft néceffaire pour conftituer chaque efpece. Voyez *A frée inquiry in to the vulgarly received notion of nature*, dans l'édition in-folio des œuvres de Boyle, tome IV, page 372, Col. I.

PARTIE I.

& il faut pardonner à ce physicien célebre ses systêmes, en faveur de ses expériences.

Un philosophe ingénieux de nos jours s'est rencontré avec Boyle, quand il a dit que la nature étoit le résultat général actuel de la combinaison des élémens (*); & il est bien étonnant qu'il se soit rencontré dans une erreur avec un écrivain du siecle dernier, lui qui étoit fait pour annoncer la vérité à ses contemporains & à la postérité.

Berkeley, comme nous l'avons déjà dit, a défini la nature, *l'harmonie entre les idées* (**); mais le visionnaire Berkeley n'eut jamais d'idées saines sur la nature.

Un autre visionnaire anglois, le subtil Cudworth, représente la nature comme un être créé & vivant, qui, sous la direction de l'éternel Géometre, maintient l'harmonie dans l'univers : cette espece de génie extraordinaire fait partie dans ce systême, de l'animalité

(*) *Pensées sur l'interprét. de la nat.* page 88.

(**) *Entretiens d'Hylas & de Philonoüs.*

répandue

répandue dans la matiere : on peut l'appeller la nature plastique par excellence ; & elle agit (je me sers des termes de l'auteur) nécessairement, magiquement & par sympathie (*). Il ne faut pas plus combattre le génie sympathique de Cudworth, que l'univers ideal de l'évêque de Cloyne, & le principe hilarchique de Paracelse. PRINCIPES.

Le philosophe de nos jours qui s'est le plus exercé à faire main basse sur les abstractions, sur les idées métaphysiques, & sur tous les habitans du monde intellectuel, l'auteur du *Systême*, devoit, conséquemment à ses principes, ouvrir en entier le rideau derriere lequel se cache la nature, & il est, en la définissant, aussi obscur que les écrivains qu'il foudroie. " Les différentes propriétés des matieres, dit ,, ce patriarche de l'athéisme, leurs différentes ,, combinaisons, leurs façons d'agir si variées,

(*) *Systême intellect.* de Cudworth, dissert. *de natura genitrice*, pages 159, 173, 180, de la traduction & de l'édit. de Mosheins.

PARTIE I.

„ qui en ſont des ſuites néceſſaires, conſtituent „ pour nous les eſſences des êtres ; & c'eſt de „ ces eſſences diverſes que réſultent les différens ordres, rangs ou ſyſtêmes que ces êtres „ occupent, dont la ſomme totale fait ce „ que nous appellons la nature (*). „ C'eſt ainſi que parloit ſans doute l'hiérophante, quand il initioit les Grecs dans les myſteres d'Eleuſis : ſes oracles étoient d'autant plus reſpectés, qu'on étoit moins à portée de les entendre.

Voulez-vous encore, non des idées, mais des phraſes ſur le principe des êtres ? liſez le livre de la *nature*. " J'entends par ce mot, „ dit le philoſophe, non la cauſe unique,

(*) *Syſtême de la nature*, tome I, chap. I, page 110. Cette définition, au reſte, paroît à l'auteur ſi énigmatique, qu'il ſe croit obligé un moment après de l'interpréter : il entre donc dans quelques détails ſur la nature, ſoit priſe dans le ſens le plus étendu, ſoit reſtreinte à déſigner les qualités des êtres individuels. Mais je n'ai pas le courage de le ſuivre dans ſes idées métaphyſiques ſur le *grand tout*, ſur les *réſultats* de la matiere univerſelle, & ſur les *eſſences* des êtres : ce n'eſt point à la philoſophie de la nature à déchiffrer des logogryphes & à deviner des énigmes.

„ mais l'acte unique de cette cause, ou bien „ l'ordre dans lequel les choses procedent : „ ordre uniforme, quelque bizarres qu'en „ soient les résultats à notre jugement : ordre „ invariable, quoique l'orgueil se flatte vainement d'en changer le cours : ordre où viennent se placer tous les êtres, par une alternative de générations & de destructions, „ pour concourir à cette variété d'événemens „ qui doit embellir les annales du monde (*).

PRINCIPES.

Phrase pour phrase, j'aime autant le commentaire éloquent du Pline de la nation sur le mot nature : *La nature*, dit Buffon (**), *n'est point une chose* : on a fait de la nature un génie, une idée, une mesure ; mais personne ne s'est encore avisé d'en faire une chose ; *car cette chose seroit tout*. Pourquoi une chose ne sauroit-elle exister, sans être le grand tout ? *la nature n'est point un être* : qu'est-ce donc ? *car cet être seroit Dieu* : oui, dans le systême

(*) *De la nature*, tome I, part. I, chap. IV.

(**) *Premiere vue de la nature*, Hist. natur. petite édition complette, tome XXIV, page 3.

PARTIE I.

de Spinosa, mais non pour le philosophe qui ne fait point de systêmes : *on peut la considérer comme une puissance vive & immense, qui embrasse tout, qui anime tout :* la nature une puissance ! nous voilà replongés dans le néant des abstractions : *cette puissance est de la puissance divine la partie qui se manifeste :* voilà donc la nature identifiée avec Dieu ! *c'est en même tems la cause & l'effet, le mode & la substance, le dessein & l'ouvrage :* ces antitheses sont pour moi un tissu d'hieroglyphes. Au reste, si la nature étoit une cause ou une substance, il faudroit bien que ce fût un être ; & si elle étoit un mode ou un ouvrage, il faudroit bien que ce fût du moins une chose. Je voudrois encore qu'un prêtre égyptien m'expliquât les phrases mystérieuses qui suivent : *la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant ; un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable ; le tems,*

l'espace & la matiere sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement & la vie son but. -- Au reste, l'ingénieux Buffon a si bien mérité du monde littéraire, qu'il y auroit de la dureté à s'appesantir sur sa critique; il est probable qu'en peignant ainsi la nature, il cherchoit moins à la définir qu'à la faire respecter. PRINCIPES.

Les grammairiens se sont aussi emparés du mot *nature*, & lui ont donné toutes les acceptions arbitraires qu'ils ont pu imaginer : ce qui a induit quelquefois en erreur le peuple des philosophes.

Tantôt on a confondu la nature avec son auteur; & la piété de cette définition peut seule en excuser l'inexactitude.

Tantôt on a désigné par ce mot le cours établi des choses : définition très-commode pour la curiosité humaine, qui veut tout savoir sans rien approfondir.

Souvent on entend par *nature* un principe interne d'activité : comme lorsqu'on dit qu'une pierre qui tombe est portée naturellement vers

PARTIE I.

le centre de la terre; c'eſt couvrir une obſcurité par une autre.

En général, les grammairiens n'ont point vu & défini la nature en grand; ils ont ordinairement déſigné par ce mot les attributs d'un être, ou ſes rapports avec d'autres, ou les différences qui le caractériſent : du Marſais eſt le ſeul écrivain de cette claſſe, qui auroit pu ſur ce ſujet éclairer les philoſophes; mais il eſt probable qu'il n'a pas cru ſes concitoyens aſſez philoſophes encore, pour oſer leur définir la nature.



CHAPITRE IV.

DÉFINITION PHILOSOPHIQUE.

PRINCIPES.

LA nature eſt à mes yeux la matiere en mouvement.

Et il ne faudroit pas conclure de ma définition, que je ſuppoſe dans la matiere un état d'inertie & un état d'activité ; le mouvement lui eſt pour le moins auſſi eſſentiel que l'étendue : mais les nuages du préjugé ne peuvent ſe diſſiper que par degrés ; & dans ce moment je parle pour me faire entendre.

On ſe ſouviendra donc dans le cours de cet ouvrage, qu'il s'agit de la matiere en mouvement, quand je parlerai des grandes opérations phyſiques que fait la nature, ſur la ſcene des mondes, pour faire graviter les corps céleſtes les uns vers les autres, pour produire les êtres, pour les féconder, & pour varier leurs métamorphoſes.

La nature, telle que je l'ai définie, ſera per-

ſonnifiée ſouvent dans mon livre, parce que ce n'eſt point une vaine abſtraction, un être métaphyſique, ou un ſimple pouvoir : tout démontre qu'elle exiſte par elle-même & par ſes ouvrages.

Cependant cette nature n'eſt point Dieu, quoique toutes ſes opérations ſoient des prodiges pour notre foible intelligence. Si je pouvois comparer, dans une occaſion où toute comparaiſon eſt un blaſphême, je dirois que l'univers eſt une ſalle de ſpectacles; la nature eſt derriere le théatre, dirigeant les reſſorts, les machines & les contrepoids; nous ſommes ſur la ſcene, voyant les effets, & tâchant de deviner les cauſes : mais Dieu ſeul eſt l'architecte de tout l'édifice.



CHAPITRE V.

CONJECTURES SUR LA MATIERE.

LE JÉSUITE LE TELLIER.

MONSIEUR Locke, on dit que vous avez avancé, que la matiere pouvoit penſer : voilà un étrange blaſphême contre la nature. PRINCIPES.

LE PHILOSOPHE LOCKE.

Ma propoſition n'eſt qu'un doute, & un doute n'eſt point un blaſphême : avez-vous lu ma lettre au docteur Stilingfleɛt ?

LE JÉSUITE.

Nous autres confeſſeurs de Louis XIV, nous ne connoiſſons guere d'autres lettres que les lettres de cachet.

LE PHILOSOPHE.

Votre révérence voudroit-elle m'apprendre ce que c'eſt qu'une lettre de cachet ?

LE JÉSUITE.

C'eſt une réponſe à tous les argumens des philoſophes. -- Mais cette réponſe, un Anglois n'eſt pas à portée de l'entendre. -- Monſieur

Locke, je veux bien descendre dans l'arêne & combattre contre vous à armes égales ; écoutez-moi : l'essence de la matiere étant connue...

LE PHILOSOPHE.

Vous connoissez l'essence de la matiere !

LE JÉSUITE.

Oh ! parfaitement : je définis la matiere... je la définis... je la définis... donnez-moi vous-même votre définition ; la mienne en sera le résultat : car, par-tout où vous direz non, je dirai oui, & par-tout où vous direz oui, je dirai non : c'est le moyen le plus sûr, pour un théologien, de ne jamais se tromper quand il raisonne avec un philosophe.

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas là tout-à-fait ma dialectique : j'ai toujours cru qu'il n'appartenoit qu'à une intelligence supérieure de décider ainsi : nous autres philosophes, nous nous traînons péniblement à la suite de quelque vérité, mais l'Être suprême voit d'un coup-d'œil ; nous discutons, & Dieu prononce.

LE JÉSUITE.

PRINCIPES.

Dieu a prononcé que la matiere, en qualité d'être paſſif, ne pouvoit penſer; & je ſuis ici ſon interprete.

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends pas trop comment il y a dans la nature des êtres paſſifs; de quelle façon le ſuprême Ordonnateur des mondes l'a révélé, & ſur-tout pourquoi il l'a révélé à un jéſuite.

LE JÉSUITE.

Dieu ne m'a pas parlé, comme à Moïſe, dans un buiſſon ardent; mais l'oracle qu'il a prononcé eſt écrit en caracteres de feu ſur tous les monumens de la matiere. Répondez-moi, monſieur l'athée: n'eſt-il pas vrai qu'il eſt impoſſible que le mouvement ſoit eſſentiel à la matiere?

LE PHILOSOPHE.

Impoſſible, monſieur le théologien!

LE JÉSUITE.

Quoi? vous croyez, d'après Diagoras, Lucrece & Spinoſa...

LE PHILOSOPHE.

Je ne crois rien d'après les autres, mais d'après moi-même. Au reste, en pareille matiere, le ſymbole de ma croyance eſt fort court; tandis que les ſectaires établiſſent des dogmes, moi je dis naïvement : *je ne ſais pas.*

LE JÉSUITE.

Fort bien : l'eſſence de la matiere, l'eſſence de l'ame, l'eſſence de Dieu, n'offrent rien de clair à votre entendement.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt un monde intellectuel, où je n'ai jamais voyagé : Dieu exiſte, auſſi-bien que mon corps & ma penſée; cela ſuffit à ma raiſon : mais pour les attributs qui les conſtituent, je les ignorerai long-tems, à moins que je ne devienne un habitant de Sirius ou un confeſſeur de Louis XIV.

LE JÉSUITE.

Vous vous occupez cependant, vous autres philoſophes, de ce monde imaginaire : vous avez des téleſcopes qui vous ſervent à en deſ-

ſiner les ſurfaces : vos géographes même en dreſſent des cartes. PRINCIPES.

LE PHILOSOPHE.

Il eſt permis à tout le monde de donner avec réſerve ſes conjectures ſur l'origine des êtres : mais il y auroit de la témérité à faire des dogmes ſacrés de ſes rêveries, & le rêveur deviendroit un monſtre s'il s'aviſoit de tourmenter les hommes pour les leur faire adopter.

LE JÉSUITE.

Adieu, monſieur Locke. -- Je ne perdrai point mon tems à convertir un homme qui ne penſe que par conjectures.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, mon révérend pere. -- Je ne m'amuſerai point à éclairer un homme qui ne répond aux argumens des philoſophes que par des lettres de cachet.



ARTICLE PREMIER,

DE LA DIFFICULTÉ DE PRONONCER SUR L'ESSENCE DE LA MATIERE.

PARTIE I.

LA matiere exiſte : au-delà eſt un abyme qu'il n'eſt pas aiſé de franchir. Comment pourrions-nous prononcer ſur ſon eſſence? nous ne la connoiſſons que par l'intermede de nos ſens ; & ces ſens nous égarent, quand leur jugement n'eſt pas rectifié par la raiſon : il y a de l'infidélité dans l'image des objets, qui ne ſe peint que renverſée ſur la rétine; il y en a dans le milieu qui nous la renvoie; il y en a juſque dans les vibrations des fibres qui la tranſmettent au ſenſorium.

L'entendement, je le ſais, vient au ſecours des organes; mais l'entendement, jeté dans une région frivole de conjectures, ne peut s'y occuper qu'à deviner des énigmes.

Nos microſcopes ſont trop groſſiers pour découvrir les élémens de la matiere ; & quand

la raiſon veut groſſir ces inſtrumens, elle les rend infideles.

PRINCIPES.

On a dit : c'eſt au haſard que les êtres doivent leur origine. Mais le haſard eſt le cours inapperçu de la nature : ainſi le ſophiſte qui diviniſe le haſard, ne diviniſe que ſon ignorance.

Si jamais les hommes de génie eurent l'occaſion de produire des ſyſtêmes, & les tyrans de l'eſprit humain de perſécuter pour des ſophiſmes, c'eſt lorſque les philoſophes ſe demanderent d'où viennent les êtres ſenſibles : les uns dirent que le chaos s'étoit débrouillé ; mais le chaos des mythologiſtes n'a jamais été que dans la tête des hommes qui déraiſonnent : d'autres plus éclairés ont voulu décompoſer la matiere pour trouver les élémens primitifs qui ont ſervi à la génération univerſelle ; mais a-t-on réellement trouvé le corps ſimple qui eſt le principe des mixtes, & dans lequel ils ſe réſolvent ? Si cette découverte avoit été faite, le grand voile qui couvre l'eſſence des choſes ſeroit déchiré,

PARTIE I.

& l'homme pourroit peut-être créer comme la nature.

L'embarras des philoſophes dans tous les ſiecles fut extrême. L'un diſoit : l'air qui nous fait vivre nous a engendrés ; l'autre recouroit au principe humide, c'eſt-à-dire, à l'eau ; un troiſieme ſoutenoit que notre feu groſſier, qui dévore tout, avoit tout produit. Le ſage rioit de toutes ces déciſions ; il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été originairement ſylphe, ſalamandre ou poiſſon.

Les dévots aſſuroient que Deucalion avoit réellement métamorphoſé les pierres en hommes ; mais on les embarraſſoit beaucoup quand on leur demandoit qui avoit fait Deucalion.

Un des philoſophes qui a le plus mérité du genre humain, rêva enfin que des points ſans étendue avoient formé l'étendue ; mais depuis que les ſavans ne ſont plus ſectaires, on a abandonné le point mathématique de Leibnitz, ſes viſions & ſes monades.

Au milieu de toutes ces diſputes, qui tourmentoient

mentoient beaucoup les ſophiſtes, mais qui n'éclairoient perſonne, Moïſe eſt venu; il a dit: *tout a été créé, il y a un petit nombre de ſiecles*; & le nœud gordien a été coupé. PRINCIPES.



ARTICLE II.

Si c'est la matiere ou la forme qui constitue l'essence de l'Être.

PARTIE I.

Le philosophe qui a cru que la nature s'essayoit à organiser l'homme, en faisant végéter un mandragore, a élevé un doute singulier sur l'essence de la nature; il a supposé que le principe actif constituoit l'être, & que la matiere n'étoit que l'instrument dont se servoit cette substance, pour déployer son énergie. Suivant ce systême, la force est enchaînée dans les êtres inférieurs tels que les minéraux : elle rompt une partie de ses entraves dans les animaux, en qui on remarque une spontanéité de mouvemens; elle est libre dans l'homme; enfin, à force de monter l'échelle de la nature, elle se dépouille de l'enveloppe de la matiere; & dans sa derniere métamorphose elle se transforme en pure intelligence (*).

(*) *Consid. philos. sur la grad. natur. des formes de l'être*, page 8.

Cette hypothefe eft ingénieufe fans doute ; mais avec de l'efprit on ne bâtit pas plus le monde, qu'avec les cubes de Defcartes ou les atomes crochus d'Epicure. PRINCIPES.

Quelle eft cette force? Il faut la ranger parmi les qualités occultes, tant qu'on n'en calcule pas les rapports.

Si la force eft diftinguée de la matiere, il y a donc deux fortes d'êtres dans la nature ; l'être actif qui opere, & l'être paffif fur qui on opere : ce qui dans la langue philofophique eft une abfurdité.

Si la matiere n'eft qu'une modification de la force, je ne conçois pas comment l'étendue ou la divifibilité peuvent être les attributs d'une pure intelligence.

Notre philofophe conjecture que fon principe actif peut être repréfenté comme une tendance de l'être à un changement qui le perfectionne : mais ici les abymes fe multiplient à côté des abymes.

Puifque l'être tend fans ceffe à un change-

ment qui les perfectionne, pourquoi les annales des hommes démontrent-elles que tout s'y détériore? pourquoi la terre n'a-t-elle pas conſervé ſon antique printems? pourquoi ne vivons-nous plus l'âge des patriarches?

Si tout ſe perfectionne, tout originairement a donc été mal; or, comment, tout étant d'abord paſſif, y a-t-il aujourd'hui quelque choſe d'actif? Comment la matiere inerte eſt-elle devenue intelligence?

Qu'eſt-ce qu'une intelligence pure qui n'eſt point Dieu & qui commence l'échelle des êtres? -- Il y auroit bien d'autres difficultés à propoſer pour renverſer ce ſyſtême; mais je n'ai pas beſoin d'artillerie, pour foudroyer une citadelle qui n'eſt figurée que par un amas de nuages.



ARTICLE III.

DE LA PRÉTENDUE INERTIE DE LA MATIERE.

LA difficulté de concevoir comment, tout étant primitivement homogene, l'univers nous semble maintenant composé d'êtres hétérogenes, a fait imaginer aux anciens qu'il y avoit dans la matiere deux substances, l'agent & le corps sur lequel s'exerce son action : comme les premiers philosophes ne vouloient pas prostituer leur doctrine aux regards de la multitude, ils désignerent cette matiere inerte, & cette matiere active par des hiéroglyphes ; delà vinrent l'Osiris & le Typhon de l'Egypte, l'Oromaze & l'Arimane de la Perse, le chaos & l'amour d'Hésiode, l'ether & le chaos d'Orphée, la monade & la dyade de Pythagore. PRINCIPES.

On trouve tout dans les hiéroglyphes, quand on a la patience de les déchiffrer. Des théologiens oisifs personnifierent Typhon & Ari-

mane; ils en firent les génies du mal, & il se trouva alors que la matiere inerte des premiers ontologistes étoit assez active pour faire le malheur de l'univers.

Des poëtes moins dangereux, mais aussi absurdes, bâtirent sur ces noms les histoires imaginaires des dieux subalternes: & voilà l'origine de la théogonie & des métamorphoses.

Ce n'est point ici le lieu d'attaquer Manès ou Ovide; je ne veux qu'examiner, si le mot *d'inertie* est compatible avec l'idée que la philosophie attache au mot *matiere.*

Ce célebre Buffon, que l'homme de goût aime mieux ranger parmi les poëtes en prose, que parmi les philosophes, ne paroît pas avoir eu des idées nettes sur les corps élémentaires. « Je rapporte, dit-il, à l'attraction seule tous » les effets de la matiere brute, & à cette » même force d'attraction, jointe à celle de la » chaleur, tous les phénomenes de la matiere » vive... La matiere vive tend toujours du » centre à la circonférence, au lieu que la ma-

» tiere brute tend au contraire de la circonfé- PRINCIPES.
» rence au centre : c'eſt une force expanſive
» qui anime la premiere, & c'eſt une force
» attractive à laquelle obéit l'autre : quoique les
» directions de ces forces ſoient diamétralement
» oppoſées, l'action de chacune ne s'en exerce
» pas moins; elles ſe balancent ſans jamais ſe
» détruire; & de la combinaiſon de ces deux
» forces également actives, réſultent tous les
» phénomenes de l'univers (*). »

Je deſirerois bien ſavoir qu'elle idée préſente à l'eſprit ce mot de matiere brute; pour l'être ſans préjugé le terme d'action n'eſt-il pas ſynonyme à celui d'exiſtence?

Quelle eſt l'origine d'une matiere brute? eſt-ce à Dieu, eſt-ce à la matiere vive, eſt-ce à elle-même qu'elle doit l'être?

Tous les phénomenes de la nature s'expliquent avec un principe actif : ainſi Dieu, qui formeroit une matiere inerte, créeroit un être

(*) *Supplém. à l'Hiſtoire natur.* tome I de l'édition in-12, page 5.

inutile : il établiroit deux causes pour produire un seul effet, & par-là il manqueroit d'intelligence.

La matiere vive ne peut donner l'origine à une matiere morte ; car, ce qui est homogene ne peut rien créer d'essentiellement hétérogene.

La matiere inerte ne peut se produire elle-même, par la raison qu'elle est inerte ; l'action ne peut pas plus naître de l'inertie, que l'être du néant.

Le systême du poëte naturaliste prête par bien d'autres faces à la critique ; cet écrivain que nous venons de voir établir deux forces primitives dans la nature, quelques pages après devenu plus exact, réduit ces deux forces à une seule, & fait de l'expansion une branche de l'attraction (*). Où est la vérité ? est-elle dans l'hypothese toute nue, ou dans l'hypothese qu'on modifie ?

Si la correction, comme je le pense, est plus conforme que le texte primitif aux principes de la saine physique, que signifie cette *tendance de la matiere brute au centre*, *tandis que la*

(*) *Supplém. à l'Hist. natur.* tome I, page 9.

matiere vive tend à la circonférence? les corps gravitent-ils par deux loix *diamétralement opposées?* & comment veut-on avec une fausse clef ouvrir toutes les portes de l'univers?

J'ai eu la patience de lire un discours très-prolixe du ministre Boullier sur l'inertie de la matiere (*) : c'est l'art de déraisonner réduit en systême; on y lit qu'originairement la matiere ne pouvoit être censée ni en mouvement ni en repos (**); qu'un corps n'est pas plus actif, quand il se meut, que quand il reste dans son inertie (†); qu'on conçoit deux esprits qui, exerçant leurs forces pour transporter une masse en sens contraire, combattroient sans cesse sans s'entredétruire (††) & que l'attraction n'est qu'une frivole hypothese (¶). Que répondre à un pareil sophiste? Ce qu'on a répondu à Platon : *qu'on desire qu'il s'éveille.*

(*) *Discours philosophiques*, page 72.
(**) Ibid. page 81.
(†) Ibid. page 85.
(††) Ibid. page 111.
(¶) Ibid. page 162.

ARTICLE IV.

DU MOUVEMENT.

PARTIE I.

DESCARTES a avancé d'étranges erreurs ſur l'origine des êtres : *donnez-moi de la matiere & du mouvement*, *dit-il*, *& je vais faire un monde*. C'eſt ainſi que le géometre qui défendit ſi long-tems Syracuſe contre Marcellus, ne demandoit qu'un levier pour remuer l'univers ; mais j'ai bien moins de foi au monde de Deſcartes, qu'au levier d'Archimede.

Deſcartes faiſoit de l'étendue l'eſſence de la matiere ; ainſi ſa propoſition pouvoit s'énoncer ainſi : *laiſſez-moi remuer l'étendue*, *& je vais créer une planete ;* ce qu'il auroit pu faire mille ans ſans créer un atome.

L'étendue ne fut jamais l'eſſence de la matiere ; elle n'en eſt qu'une modification, comme ſa diviſibilité, ſon impénétrabilité, &c. Il n'eſt pas plus permis d'inférer qu'un être eſt eſſentiellement matériel, parce qu'il a une ſurface, que

de le conclure parce qu'il a une figure & des pores.

PRINCIPES.

Quant au mouvement, s'il se trouvoit par hasard essentiel à la matiere, le raisonnement de Descartes seroit encore bien plus absurde ; car il équivaudroit à celui-ci : *ajoutez de l'étendue à de l'étendue, & je vais donner un satellite à Vénus.* -- Mais ne nous pressons pas d'annoncer la solution du problême, avant d'avoir une formule pour le résoudre.

Un disciple de Zénon d'Elée nioit l'existence du mouvement ; & Diogene le cynique se contenta de marcher pour lui répondre. Cette réponse simple & énergique ne suffiroit pas aujourd'hui ; & un métaphysicien qui ne seroit pas aussi subtil que son adversaire, ne croiroit pas l'avoir réfuté.

Tout se meut dans l'univers : chaque planete tourne, soit sur elle-même, soit dans l'ellipse qu'elle décrit autour de son soleil : les étoiles fixes ont leur mouvement particulier : les cometes ont leur aphélie & leur périhélie : c'est par

le mouvement, que dans le grand ſyſtême des êtres tout naît, s'organiſe & ſe décompoſe.

Si quelqu'être pouvoit ſe dérober aux loix du mouvement, ce ſeroit les corps parfaitement durs; car la matiere ne ſemble ſe mouvoir qu'en vertu de ſon reſſort, c'eſt-à-dire, de la force qui rapproche les parties éloignées, pour leur donner la liberté de la réaction : mais un corps parfaitement dur eſt un être de raiſon; & Deſcartes, qui a calculé les loix du mouvement dans cette hypotheſe, reſſemble à ce commentateur du Coran qui a calculé les proportions de l'ange de Mahomet aux ſoixante-dix mille têtes : de meilleurs phyſiciens que lui, ont prouvé que s'il exiſtoit des corps parfaitement durs, il ne faudroit qu'un pied cube de cette matiere pour arrêter le mouvement de l'univers.

Le mouvement qui tranſporte un corps d'un lieu dans un autre eſt le ſeul qui frappe nos regards; cependant ce n'eſt qu'un principe ſubordonné; il exiſte dans toutes les molécules de la matiere un mouvement interne, qu'elles

PRINCIPES.

doivent à leur propre énergie, qui ne se fait sentir que par ses effets, & à qui il faut rapporter tous les phénomenes variés de l'univers.

Ce mouvement interne n'est point un être de raison pour le philosophe : ce rocher vous semble immobile; mais interposez votre main entre lui & le sol qui le soutient, & elle en sera écrasée; abandonnez-le à lui-même, & dans quarante siecles il n'en restera pas un atome.

Platon & le docteur Clarke, ont prétendu que la matiere étoit naturellement inerte, parce qu'elle résistoit au mouvement, en proportion de sa masse (*); mais cette raison même, qu'on donne contre l'activité de la matiere, la démontre : un corps ne résisteroit point s'il n'avoit une force interne; & l'action entraîne nécessairement la réaction.

Les corps ne se dilatent, ne se condensent, ne se vivifient, ne se métamorphosent, que par les loix invariables du mouvement. C'est en vertu

(*) Voyez Plat. *de legibus*, lib. X, & *Recueil de diverses pieces, par Leibnitz & Clarke*, tome I.

de ce principe d'activité que notre globe n'est qu'un tableau mouvant, où se succedent sans cesse les générations & les destructions, les combinaisons & les décompositions. Si la matiere cessoit un moment d'agir, elle cesseroit d'être matiere & l'univers seroit anéanti (*).

Cette théorie sur le mouvement est une des principales clefs de la nature. Quand nous voulons porter dans notre entendement le flambeau de l'analyse, nous nous appercevons que le mouvement peut être regardé comme le principe de nos idées : il faut, pour que je fasse usage du sens de l'ouie, que l'air agité par le

(*) Muschembrock croit que le mouvement imprimé à un corps pourroit être détruit sans que son existence en reçût aucune atteinte. Voyez son *Cours de physique expérim. & mathém.* tome I, page 73. Il part ensuite de ce préjugé pour créer une nouvelle propriété de la matiere, qui désigne le repos absolu, & à laquelle il donne le nom de *quiescibilité*. --- Muschembrock ressemble un peu à ces théologiens qui ne raisonnent jamais plus sur Dieu, que quand ils ont moins de lumieres sur son essence : le professeur de physique charge la matiere de propriétés qui en font un être contradictoire ; & le professeur de Sorbonne charge l'Etre suprême d'attributs qui n'en font que le premier des hommes.

corps ſonore frappe le tympan de mon oreille; & pour que je raiſonne ſur ce que j'entends, qu'il y ait action & réaction dans les fibres de mon ſenſorium; le méchaniſme eſt le même par rapport aux autres organes : ainſi les phénomenes variés du mouvement ſervent dans un ſens à expliquer les phénomenes variés de l'intelligence.

On peut ſe figurer la rapidité du mouvement, dans les êtres élémentaires, par celle des rayons de lumiere. L'aſtronomie a prouvé, en partant de l'hypotheſe, que la parallaxe horizontale du ſoleil étoit de dix ſecondes, & par conſéquent que la diſtance de cet aſtre à la terre étoit de deux mille diametres de notre globe : elle a prouvé, dis-je, que la lumiere, qui parvient juſqu'à nous en moins de huit minutes, parcouroit dans une ſeconde un eſpace de huit cents millions de pieds; calcul qui ne paroîtra paradoxal qu'aux eſprits étroit qui ne peuvent ſe faire d'idée de l'énergie de la nature.

Plus la matiere s'atténue, & plus elle a de

PARTIE I.

reſſort : l'air eſt plus élaſtique que l'eau, & le feu a incomparablement plus de force expanſive que l'air : cette obſervation explique pourquoi le mouvement n'eſt jamais ſi puiſſant que dans les corps qui approchent de l'organiſation élémentaire : qui ſait même ſi, dans la langue philoſophique, le mot de mouvement n'eſt pas ſynonyme à celui d'élément de la matiere ?

Une des modifications du mouvement eſt la force qui fait graviter les corps les uns vers les autres, en raiſon directe des maſſes, & inverſe du quarré des diſtances. On n'a point calculé les effets de cette force avant Newton : ainſi les philoſophes qui l'ont précédé manquoient de données, pour réſoudre le grand problême de l'eſſence de la nature.

La gravitation elle-même ſe modifie ; & il ne faut pas être un médiocre obſervateur, pour reconnoître le même principe dans la force qui fait tomber avec rapidité l'or en lingot, dans celle qui ſoutient quelque tems en l'air l'or en feuilles, & dans celle qui éleve, au haut de

l'atmoſphere,

l'atmoſphere, l'or évaporé au foyer du miroir ardent d'Archimede.

PRINCIPES.

Sous quelque forme que ſe préſente le mouvement à nos regards, il exiſte dans tous les corps, & l'idée de la matiere en repos implique encore plus de contradiction que celle d'un animal ſans organes & d'un homme ſans tête.

Mais d'où eſt-ce que la matiere tire ſon mouvement? De ſa propre énergie; elle ſe meut, non parce qu'un agent extérieur la remue, mais parce qu'elle eſt matiere.

Le but de tout mouvement eſt de conſerver l'exiſtence des corps en qui il réſide : ainſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere.

Cette théorie du mouvement ſervira à expliquer la définition philoſophique que j'ai donnée du mot *nature*.



ARTICLE V.

LA MATIERE A DES ÉLÉMENS, PUISQU'ELLE NE PEUT SE DIVISER A L'INFINI.

PARTIE I.

QUAND un obſervateur veut ſurprendre la nature dans le myſtere de la génération des êtres, il ne rencontre qu'un abyme, dont ſon œil même frémit de meſurer la profondeur; il faudroit en effet, pour y réuſſir, qu'il décompoſât la matiere juſqu'à ce qu'il parvînt aux élémens qui conſtituent ſon eſſence; & ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtrumens, il ſe trouve arrêté dès les premiers pas.

La matiere eſt diviſible juſqu'à un point que l'imagination peut à peine atteindre. Adanſon rapporte, dans la bonne préface de ſa *Famille des plantes*, (livre dont on lit du moins la préface) Adanſon, dis-je, rapporte qu'on compte juſqu'à quarante mille grains dans un épi du tuſa. Le naturaliſte Rey a calculé qu'un

pied de tabac en avoit produit ſeul trois cents ſoixante mille; & les Juſſieu prouvent dans leurs leçons qu'un ſcolopendre en rend annuellement plus d'un million.

PRINCIPES.

L'étonnement redouble encore quand on ſait que Malézieu a vu nager dans des fluides des animaux vivans qu'il ſuppoſoit vingt-ſept millions de fois plus petits qu'une mite.

Enfin, un calcul de Leuvenhoeck porte à ſon comble la ſurpriſe même du philoſophe. Ce naturaliſte a compté dans la femelle d'un poiſſon de mer, que les Anglois nomment Yack, 9, 334, 000 œufs; & pour féconder chacun de ſes œufs, il faut au mâle dix mille animaux ſpermatiques; ainſi il s'enſuit qu'un ſeul Yack mâle en renferme dans ſa ſemence 90, 334, 000, 000; c'eſt-à-dire, au moins quatre-vingt fois plus de poiſſons qu'il n'y a d'hommes vivans ſur la ſurface de la terre (*). Qu'on juge par là de

(*) On a fait d'autres calculs auſſi étonnans ſur la prodigieuſe diviſibilité de la matiere. --- Muſchembrock a prouvé qu'un grain d'or pouvoit acquérir une ſuperficie

PARTIE I.

la prodigieuse finesse des ouvrages de la nature : le mathématicien Baker les compara un jour à des chefs-d'œuvres de la patience & de l'industrie humaine : c'étoient une chaîne d'or composée de deux cents anneaux, qu'on avoit faite si légere, qu'elle étoit traînée par une mouche ; une autre de cuivre, ayant le même

de trois pieds en quarré, & se partager, sous l'instrument de nos artistes, en 1,399,680,000 parties. --- Mais les instrumens de nos artistes ne sont pas ceux de la nature ; & un autre calcul en fera la preuve. --- Faites dissoudre un grain de cuivre jaune dans de l'esprit volatil de sel ammoniac ; après la dissolution le dissolvant deviendra azuré : si vous le jetez alors dans un cylindre de verre, haut de quarante pouces & de cinq de diametre, & qui par conséquent étant plein d'eau, contiendroit 785 pouces d'eau, toute cette liqueur deviendra sensiblement colorée, & il n'y en aura aucune particule qui ne contienne du cuivre ; ce qu'on reconnoîtra aisément à la sensation qu'excitera sur l'organe du goût la goutte la plus imperceptible de ce fluide, placée sur la langue : or, un pouce cubique d'espace peut contenir un million de grains de sable assez gros ; ainsi le cylindre de verre, & par conséquent le grain de métal, se partagent en 785,000,000 de parties. On sent assez que cette division est encore très-foible ; qu'on peut allonger le cylindre, porter à un plus grand point de ténuité l'espace qu'il renferme, & laisser étendre à l'imagination ce procédé chymique, sans tomber dans le paradoxe.

nombre de chaînons, qui, avec ſon crochet, ſon cadenat & ſa clef ne peſoit pas un grain; enfin une table, un buffet, un miroir, douze chaiſes & trois figures qu'on renfermoit dans un noyau de ceriſe (*). Tous ces ouvrages, préſentés au microſcope, parurent difformes & monſtrueux : tandis que les cent ſoixante globules de ſang obſervés par Jurin, dans l'étendue d'une ligne, étoient du poli le plus

PRINCIPES.

(*) De nos jours un artiſte de Londres a exécuté un monument non moins étonnant de l'induſtrie humaine; c'eſt un vaiſſeau de guerre en or, qui n'a qu'un pouce & cinq huitiemes : on y voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent; des ancres d'acier garnis d'or, avec des anneaux d'argent; des voiles, des mâts, des vergues, des cordages & un gouvernail d'or, &c. Voyez *Journal encyclopédique*, Janvier 1772.

Les anciens, au reſte, ne le cedent point en ce genre de travail à nos méchaniciens. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un diſtique élégiaque ſur un grain de ſéſame. *Hiſt. div. lib. I, cap. XVII.* Et Pline, d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze ſa propre ſtatue, parfaitement reſſemblante, qui tenoit de la main droite un livre & de la gauche un char à quatre chevaux; le tout d'une telle petiteſſe, qu'une mouche de bronze, faite par le même artiſte, couvroit le char & le cocher. *Hiſt. natur. lib. I, cap. VIII.*

PARTIE I.

achevé, & qu'on voyoit le parallelisme le plus exact dans les quatorze mille miroirs que la lentille de Hoock a trouvés sur l'œil d'un bourdon.

Les anciens, qui ne connoissoient pas le microscope, étoient bien plus éloignés que nous du point où l'on peut deviner le secret de la génération des êtres. Il n'y avoit que leur imagination qui pût pénétrer dans ce monde invisible; mais les sages le pressentoient, & restoient dans le scepticisme; en effet, pour étudier la nature, l'imagination ne vaut pas un microscope.

A Dieu ne plaise cependant que je conclue de toutes ces observations, que la matiere soit physiquement divisible à l'infini, & que dans la nature il n'y ait point d'élémens: cette hypothese, née du délire philosophique des géometres, se soutint le siecle dernier par de frivoles calculs d'algebre, & aujourd'hui se trouve renversée par ceux de la raison. Je demande aux successeurs des l'Hôpital & des Bernouilli, ce que c'est que l'infini;

s'il eſt poſſible qu'il s'éleve au quarré ou au cube, comme le fini; ſi une grandeur infinie admet un ſeul terme dans ſes principes (*). Oui, la matiere a un terme qui échappe, il eſt vrai, à nos microſcopes, mais qui exiſte réellement; ſi elle n'en avoit point, l'étendue ſeroit Dieu, ce qui eſt un blaſphême; & chaque partie de cette étendue qui eſt ſuſceptible d'être diviſée à l'infini, ſeroit Dieu auſſi; ce qui eſt à-la-fois un blaſphême & une abſurdité.

Il y a donc des élémens; mais quels ſont-ils? La matiere eſt-elle originairement homogene, ou bien y a-t-il des corps eſſentiellement différens? & les claſſes dans leſquelles les naturaliſtes partagent les êtres, ſont-elles l'ouvrage de la nature?

(*) Les preuves de cette théorie, qui ſont appuyées ſur la géométrie, ne ſont pas plus exactes que celles qui ſont fondées ſur l'algebre : le point, la ligne & la ſurface ſur leſquels operent les mathématiciens ſont des êtres imaginaires, & des calculs faits ſur des grandeurs impoſſibles ne peuvent ſervir à démontrer un principe impoſſible.

ARTICLE VI.

ERREURS ANCIENNES ET MODERNES SUR LES ÊTRES ÉLÉMENTAIRES.

PARTIE I.

UN philoſophe démontra, il y a trois mille ans, que l'élément principe devoit être fluide; & cette vérité a conduit à une conſéquence abſurde: Thalès chez les anciens, Boyle, Eller & Vanhelmont chez les modernes, en ont conclu que l'eau étoit le premier principe des corps: mais l'eau n'eſt pas le premier des fluides; il en admet même deux autres dans ſa compoſition: c'eſt l'air & le phlogiſtique.

L'idée ſinguliere que l'eau dans l'univers a tout fait, eſt cependant une des plus ingénieuſes rêveries qui ait occupé le loiſir des philoſophes; on n'en donnera point la grande preuve de Thalès: que, ſuivant Homere, l'Océan eſt le pere des dieux & des hommes; car, un raiſonnement & une expérience, valent mieux, en phyſique, que l'autorité des vingt-quatre chants de l'Iliade.

Mais d'abord, n'étoit-il pas pardonnable aux anciens, qui n'avoient point nos inſtrumens, & qui n'avoient pas acheté, par pluſieurs ſiecles d'erreurs, le droit d'arriver à la vérité ; ne leur étoit-il pas pardonnable, dis-je, de faire de l'eau le premier agent de la nature ? PRINCIPES.

L'eau paroît un fluide ſimple & homogene à ceux qui ne ſavent pas en tirer l'air & le phlogiſtique qui y ſont renfermés.

Elle entretient la vie des animaux, en ſervant de véhicule à leurs alimens, & en faiſant circuler le ſang, qui eſt le principe de la vie.

Elle fait naître, nourrit & multiplie les végétaux.

En faiſant fermenter divers corps dans le ſein de la terre, elle produit les foſſiles.

Puiſqu'il étoit démontré que l'eau nourrit tout, l'analogie ne conduiſoit-elle pas à penſer qu'elle produit tout ? Pourquoi détruire le ſublime des opérations de la nature en les rendant compliquées ? pourquoi créer deux mobiles pour faire mouvoir la grande machine de l'univers ?

PARTIE I.

Cependant la chymie & la raiſon démontrent aujourd'hui la fauſſeté de ce ſyſtême : ce qui ne doit pas nous donner du mépris pour les idées des anciens, mais nous inſpirer de la défiance pour les nôtres.

Une des hypotheſes les plus évidemment abſurdes que la philoſophie ait produites ſur les premiers élémens de la matiere, eſt celle de Pythagore. Ce ſage, qui aimoit beaucoup à calculer, tiroit de la ſcience des nombres, l'origine de l'univers (*). Si l'on eſt curieux de voir comment il s'y prenoit, pour donner à cette rêverie métaphyſique un air de vraiſemblance, on peut conſulter Alcmæon, dont un ſavant a réduit la doctrine à quelques ſyllogiſmes. « Ce qui précede les corps dans l'ordre » de la nature, diſoit ce pythagoricien, doit » être le principe des corps : or, les nombres » ont précédé, &c; donc, &c (**). » On ne

(*) *Pythagoras magno ſtudio circa numeros verſatus eſt, ad quos & animalium ortus & ſiderum circuitus retulit.* --- Stob. *eclog. lib. I, cap. II.*

(**) Voyez *Scipio Aquilian. de placitis philoſoph.*

s'avisa pas de demander au disciple du légis-lateur de l'Inde, ce qui pouvoit précéder les corps : ainsi on le laissa tranquille sur la majeure ; mais comme on lui contesta la seconde partie de son syllogisme, il la justifia ainsi : « De deux choses, la premiere est celle qui » peut se concevoir sans l'autre, quand l'autre, » au contraire, ne peut être conçue sans elle : » or, les nombres peuvent être conçus indé- » pendamment des corps ; mais les corps ne » peuvent être conçus sans les nombres : donc » les nombres sont antérieurs aux corps dans » l'ordre de la nature (*). » Le grand nom de Pythagore n'autorise pas à réfuter sérieusement de telles rêveries : on sent assez que l'arithmétique n'a rien de commun avec l'orbite elliptique des planetes, & que les êtres ne s'organisent pas avec une regle de trois.

PRINCIPES.

L'immortel Leibnitz, avec ses points ma-

---

ante Aristot. édit. de Leipsick, donnée par Bruker, cap. XX.

(*) *Scipion Aquil. loç. cit.*

PARTIE I.

thématiques, a fait de ſon côté une ſecte auſſi durable que celle de Pythagore : pendant longtems perſonne n'oſa répondre à cet argument, auquel peut ſe réduire tout le ſyſtême de la monadologie : *Il y a des êtres composés & étendus ; donc il y a des êtres ſimples & inétendus.* C'étoit avec le même ſophiſme que Deſcartes prolongeoit les limites de notre intelligence. *Nous avons*, diſoit-il, *l'idée du fini ; donc nous avons celle de l'infini.* Il a fallu un demi-ſiecle d'erreurs & de réflexions ſur les erreurs anciennes, pour répondre au philoſophe de Leypſick & à celui de Stockolm ; pour diſtinguer les êtres de notre imagination de ceux de la nature, & pour pulvériſer le ſyſtême des abſtractions, les rêveries méthaphyſiques & les monades.

Un admirateur de Leibnitz, qui vouloit concilier ce grand homme & la raiſon, a dit que les premiers élémens des corps devenoient être ſimples & matériels, mais inétendus & privés des forces de la perception & de l'ac-

PRINCIPES.

tivité des monades (*) : comme ſi on pouvoit concevoir la matiere ſans étendue ! comme ſi des élémens ſans activité pouvoient jouer quelque rôle ſur la ſcene de la nature !

Le célebre mathématicien Euler conſtruit, de ſon côté, le monde avec deux matieres, d'une nature différente : l'une fournit l'étoffe à tous les corps ſenſibles, & ſes particules ſurpaſſent de beaucoup l'or en denſité ; l'autre eſt un fluide rare, qui ſemble conſtituer l'intervalle entre ce qui eſt corps & ce qui ne l'eſt pas : c'eſt l'éther, le principe de la génération, ſuivant ce géometre (**). Mais qu'eſt-ce qu'une matiere morte & paſſive, qui fournit l'étoffe aux êtres organiſés ? Qu'eſt-ce qu'un éther qui n'eſt ni eſprit, ni matiere, & avec lequel on crée l'eſprit & la matiere ? Au reſte, ce ſont des calculs inſidieux qui ont conduit notre navigateur géometre dans les terres auſtrales de l'ontologie.

(*) Diſſertation de M. Eller, dans les *mémoires de l'Académie de Berlin*, pour l'année 1746.

(**) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, ann. 1755.

PARTIE I.

C'étoit probablement dans le même moule où Pythagore avoit jeté ses nombres, & Leibnitz ses monades, que le subtile Cudworth créa ses natures plastiques : « Prenez & lisez, » disoit le théologien de Cambridge ; voici une » idée si simple sur le système intellectuel de » l'univers, que je l'ai mise en deux volumes » *in-folio*. -- Une nature plastique est une subs- » tance immatérielle, qui n'agit, ni ne sent ; » ni ne végete, ni ne raisonne ; mais, par une » merveille singuliere, elle donne à tous les » êtres les facultés qu'elle n'a pas : le feu a la » nature plastique qui le fait agir ; la rose a la » sienne qui la fait végéter, & l'homme la » sienne qui le fait raisonner, tant bien que mal. -- Fort bien, docte Cudworth ; me voilà, grace à votre analyse, aussi ignorant que vous sur les premiers principes des choses, & je n'ai plus besoin de lire vos deux *in-folio*.

Les philosophes qui ont imaginé que tous les êtres devoient leur production à la combinaison d'un peu de matiere active avec la matiere

PRINCIPES.

indifférente qui vient s'y aſſimiler, ont rendu un peu plus vraiſemblable le roman de la nature. Willis, de nos jours, a étayé ce ſyſtême, de ſes expériences, ſur la fermentation; alors quelques ſceptiques, voyant qu'il ſe prêtoit à tout, ont ceſſé de douter, & ſont devenus non-ſeulement ſectaires, mais enthouſiaſtes.

Il eſt certain que tous les êtres organiſés recelent dans leur ſein un eſprit de fermentation: rendez humide le ſol qui renferme une graine deſtinée à végéter, elle s'atténuera & acquerra la plus grande activité, en ſe développant dans le fluide avec lequel elle s'aſſimile: ce développement n'eſt dû qu'au mouvement fermentatif, & dès qu'il ceſſe, la plante ſe détruit, & la matiere dont elle eſt formée ſemble acquérir, non ſa premiere exiſtence, mais ſa premiere indifférence.

La fermentation ſemble ſi bien la premiere loi de la nature, que par un procédé chymique, fondé ſur elle, nous faiſons végéter juſqu'à des métaux. Qu'on mêle de l'argent & de

PARTIE I.

l'esprit de nitre avec de l'eau & du mercure, il se formera de ce mêlange une végétation artificielle, connue sous le nom d'*Arbre de Diane*. Les mémoires de l'académie des sciences font mention d'une autre merveille de ce genre; le fer est la base de cette végétation, & elle imite si bien un arbuste, qu'on y voit, non-seulement un tronc, des racines & des branches, mais jusqu'à des feuilles & des fruits (*). Encore un pas de plus, & Fontenelle pouvoit dire des chymistes, *qu'ils avoient pris la nature sur le fait.*

Je suis bien loin de nier que tout ne fermente dans la nature : cette grande vérité est déposée dans l'histoire des trois regnes, & dans celle des êtres intermédiaires qui en remplissent les intervalles; mais je demanderai toujours à Willis quel fut le principe de cette fermentation dans les premiers corps qui s'organiserent; quelles sont les limites qui séparent une matiere

(*) On peut voir un plus grand détail sur cette expérience, dans un des mémoires de l'année 1706.

active d'une matiere indifférente ; ce que c'eſt qu'une matiere paſſive ; qui n'a d'autre propriété qu'une parfaite indifférence, &c. &c. &c. Ce philoſophe anglois ne me répondra point ; ou s'il le fait, j'ai droit de révoquer en doute juſqu'à ſes expériences.

PRINCIPES.

Si avec deux claſſes d'élémens primitifs on ne peut rencontrer la nature dans la ſimplicité ſublime de ſes opérations, à plus forte raiſon doit-on ſe défier des chymiſtes qui en admettent cinq pour la compoſition des corps organiſés : le mercure, le phlegme, le ſel, le ſoufre & la terre.

Paracelſe, le prince des chymiſtes du moyen âge, varie beaucoup dans la définition de ces élémens ; il eſt probable que ſous le nom de *mercure* il entendit la partie volatile des corps qui affecte le goût & l'odorat, quand on les analyſe ; & ſous celui de *phlegme*, l'eau ou le fluide non inflammable : pour ſa terre, c'étoit ſans doute ce qui reſte de fixe quand un mixte eſt décompoſé ; il déſignoit ſous le nom de

ſoufre, non-ſeulement les matieres ſulphureuſes, mais encore les huiles. Quant à ſon ſel, ſoit qu'il devînt tartareux par la coction, lixiviel par l'incinération, & acide par la diſtillation, il le reconnoiſſoit toujours pour un être ſimple, qui ne changeoit de forme qu'en s'amalgamant avec des êtres hétérogenes. Au reſte, je n'expoſe mes idées ſur ce ſujet, que comme des conjectures; Paracelſe, comme la plupart des chymiſtes, avoit un langage hiéroglyphique, dont il ne réſervoit l'explication qu'à ſes adeptes : un naturaliſte, à qui probablement il avoit laiſſé ſa clef, diſoit un jour, en voyant un médecin analyſer une terre imbibée d'eau minérale : « J'y vois les trois autres » principes de la chymie; j'y vois du ſoufre, » quoiqu'il ne s'enflamme point; j'y vois du » ſel, quoiqu'il ne ſe diſſolve point; j'y vois du » mercure, quoiqu'il ne ſe volatiliſe point (*). » Quand on voit ainſi, on n'eſt pas fait pour ana-

(*) *Voyez* récit de Slare ſur les eaux de Pyrmond, page 43.

lyſer les corps de la nature, mais pour commenter les centuries de Noſtradamus.

PRINCIPES.

Paracelſe & les chymiſtes de ſon tems, n'ont créé cette théorie que parce qu'elle étoit le réſultat de leurs expériences : mais ont-ils réuſſi à ſimplifier les êtres, en derniere analyſe? Leurs cinq élémens ne ſont encore que des composés, & leurs réſultats le seront toujours, tant qu'ils n'opéreront qu'avec les inſtrumens des artiſtes, & non avec le ſcalpel de la raiſon.

Becker, qui, grace aux commentaires de l'illuſtre Staalh, eſt devenu le Deſcartes de la chymie, ſubſtitua aux principes arbitraires de Paracelſe la terre & l'eau; mais comme avec cette double clef il ne pouvoit ouvrir toutes les portes de la nature; il diviſa la terre primitive en trois terres également élémentaires : la premiere, qu'il nommoit vitreſcible, étoit le principe de la dureté des corps; la ſeconde, qu'il déſignoit ſous le nom de terre inflammable, étoit le phlogiſtique; & la troiſieme, qu'il appelloit terre mercurielle, ſervoit, avec les deux

PARTIE I. autres, à la compoſition des métaux (*). Mais Staalh lui-même, l'enthouſiaſte de Becker, a jeté des doutes ſur l'exiſtence de la terre mercurielle (**). D'un autre côté, des phyſiciens ont dit qu'un élément principe ne pouvoit ſe diviſer en trois terres élémentaires. Enfin l'eau & la terre ne ſont eux-mêmes que des principes du ſecond ordre, & non les premiers agens de la nature.

Il n'y a plus que le peuple qui reconnoiſſe quatre élémens eſſentiellement diſtingués, dans l'eau, l'air, la terre & le feu (†). Cette diviſion ſi commode pour les hommes accoutumés à tout effleurer, mais ſi abſurde aux yeux de l'homme de génie, ne mérite pas d'être examinée par le philoſophe. Ce n'eſt point au

(*) Vid. *phyſic. ſubterr. ſect. III, cap. II, III, IV & V.*

(**) Vid. *ſpecim. Beckerian.*

(†) Cette erreur eſt originairement d'Ariſtote. La ſeule réfutation qu'elle méritoit, eſt la plaiſanterie de la ſavante Schurmannin, qui écrivit ce diſtique au bas de la phyſique du précepteur d'Alexandre :

Cuncta elementa gero ; ſum terra ; eſt oſſibus ignis ;
Æther ineſt natibus ; vulva miniſtrat aquam.

peuple, qui entend mal, qui ne raiſonne pas, qui ne décompoſe rien, à établir des claſſes dans la nature, & à former les degrés de la grande échelle des êtres.

Les philoſophes qui n'ont reconnu qu'un ſeul élément ſont les plus conſéquens de tous : à la tête de ceux qui ont admis ce grand principe, mais qui en ont abuſé, on peut mettre Leucipe, le pere des atomes, qu'Epicure immortaliſa par ſes ſophiſmes, & Lucrece par ſes vers : ces hommes célebres bâtirent les mondes, formerent les êtres intelligens, & créerent les dieux mêmes avec ces corpuſcules : l'idée étoit grande, mais le coloſſe d'or ne ſe trouva avoir que des pieds d'argile.

Qu'eſt-ce que des molécules qui n'ont d'autres qualités que la figure & le tranſport local, & qui compoſent l'eſſence de la divinité ?

Comment a-t-on pu déſigner Dieu par un réſeau délié & terminé par un ſimple trait, comme les figures monogrammes ?

A-t-on quelqu'idée du mouvement des

atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni centre, ni circonférence ?

Comment deux atomes insensibles peuvent-ils, en se courbant, former un être sensible, &c. ? -- Pour admettre la doctrine de Leucipe & d'Epicure, il faut dévorer toutes ces absurdités : délire qu'on tolere tout au plus dans l'homme de génie qui crée des systêmes, & non dans l'esprit étroit qui se contente de les adopter.

D'ingénieux modernes ont tenté de rectifier la doctrine des atomes : tels ont été Gassendi, Boerhaave, Newton, Desaguilliers & Maclaurin. Mais comme tous en font des êtres passifs, il est évident que ces corpuscules ne peuvent entrer dans la composition des êtres actifs & intelligens.

Le détail des erreurs anciennes & modernes sur les corps élémentaires, formeroit seul un énorme volume : ce seroient d'étranges mémoires pour la connoissance de l'esprit humain ; mais ils ne devroient point décourager un observateur. Je vais donc aussi hasarder quelques idées sur ce sujet, dussai-je ajouter de nouvelles pages à cette histoire.

ARTICLE VII.

De l'Élément principe.

PRINCIPES.

Il eſt bien plus aiſé de dire de l'élément principe ce qu'il n'eſt pas, que ce qu'il eſt: nous ſommes donc réduits à des probabilités; mais les probabilités dans l'hiſtoire naturelle ſont plus utiles que la plupart des axiomes en métaphyſique.

Il me ſemble d'abord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul élément; car la matiere eſt eſſentiellement la même; elle ne differe que par les modifications ſans nombre dont elle eſt ſuſceptible; les divers élémens déſignés par les philoſophes, n'ont probablement été inventés que pour fixer dans la mémoire la nomenclature des êtres. Les naturaliſtes ont fait des claſſes; mais la nature ne fait peut-être que des individus.

Les chymiſtes s'accordent aſſez à dire que les premiers élémens de la matiere ſe caractériſent par leur indifférence à s'unir à un corps

PARTIE I.

ou à un autre, mais cette théorie me paroît mal fondée; l'acide vitriolique est absolument indifferent pour la formation d'une pyrite, d'un gypse, ou d'un quartz, puisqu'il se combine aussi aisément avec une terre vitrifiable & une terre calcaire, qu'avec des végétaux enfouis: cependant Paracelse & Vanhelmont ne me feroient pas croire que l'acide vitriolique est le principe des corps organisés (*). Cet acide est composé; & cette considération seule l'empêche de devenir l'agent de la nature.

Cette remarque doit aussi faire naître des doutes sur un être métaphysique, inventé par les cabalistes, pour donner aux causes obscures

(*) Tel étoit cependant le sentiment du célebre Becker: il en faisoit un acide universel qui entroit dans la composition de tous les êtres; comme s'il y avoit un acide vraiment isolé, & qui subsistât indépendamment des corps! comme si l'acide vitriolique devoit être l'agent de la nature plutôt que l'acide marin! comme si un être que la chymie décompose & réduit en terre & en eau étoit assez simple pour entrer dans la constitution primitive de tous les êtres organisés! --- Chymistes, étudiez Becker, Staalh & Boerhaave; mais ayez le courage de juger ces grands hommes.

des phénomenes de la génération, une explication encore plus obſcure : j'entends cet acide univerſel qui regne aſſez conſtamment dans l'atmoſphere, & qu'ils croyoient le principe général de la production dans les trois regnes de la nature. Pour rendre plus reſpectable cette idole philoſophique, ils lui donnerent le titre de Demogorgon; & le peuple, toujours porté à adorer ce qu'il n'entend pas, ſe laiſſa engager par ſon nom ſeul à croire ſon exiſtence.

Au lieu de dire avec les chymiſtes que l'élément primitif doit être indifférent à s'unir à un corps ou à un autre, ce qui ſuppoſe une exiſtence de la matiere, antérieure aux élémens qui la conſtituent, ne feroit-il pas plus exact de dire qu'il doit être indifférent à compoſer un corps ou un autre? Cette propoſition ainſi énoncée ne renferme du moins aucune contradiction, & peut ſervir à jeter quelques lumieres dans l'abyme de l'eſſence des choſes.

Il me ſemble que l'élément primitif des corps doit encore être ſimple & inacceſſible à toute

eſpece de décompoſition; ce qui ne tend pas à en faire un corps inétendu & parfaitement indiviſible, mais ſeulement un être homogene : car la nature a ſes élémens; mais il n'y a que le ſyſtême de Leibnitz qui ait ſes monades.

L'élément principe doit auſſi être fluide; ce qui eſt une ſuite de ſa grande ténuité. Et qu'on n'objecte pas qu'il n'y a point dans la nature de fluides ſimples; il y en a eu néceſſairement dans l'origine des êtres. C'eſt d'abord en fermentant enſemble, enſuite en ſervant, ſoit de véhicule, ſoit de diſſolvant aux corps, qu'ils ſont devenus compoſés : ainſi ne jugeons jamais de l'exiſtence primitive des êtres par leur exiſtence actuelle, & ſachons décompoſer avec l'imagination une chryſalide, pour y trouver à-la-fois les débris d'un ver & le germe d'un papillon.

Je ſuis tenté de croire encore, que l'élément par ſa nature doit être inaltérable : les modifications de la matiere varient à chaque inſtant; les corps mixtes ſe diſſolvent, les êtres ſubiſſent

des métamorphoses; les existences changent, mais les essences sont éternelles.

PRINCIPES.

Pour la figure des corps élémentaires, elle est inaccessible à l'instrument des artistes, & peut-être même à l'œil de l'imagination : si originairement ils formoient une masse pleine & solide, on peut les considérer comme un assemblage de parallélipipedes égaux, ou comme le résultat de la combinaison des corps réguliers; tel que les tetraëdes, les exaëdres, les dodecaëdres & les icosaëdres : si, comme il est infiniment plus probable, ils ont toujours fait usage de l'activité qui leur est essentielle, il faut les supposer ronds; car, en multipliant les interstices, on favorise le mouvement.

Il me semble que tous les caracteres que je viens de tracer conviennent au feu élémentaire; ainsi il est probablement l'être principe qui a servi à la composition des corps. Cette hypothese n'est pas susceptible d'une rigoureuse démonstration, car le sentier qui y mene est à peine frayé; & n'ayant pas pour s'y con-

duire le bâton de l'expérience, on n'y peut marcher qu'en tâtonnant : cependant cette théorie est appuyée d'une foule de probabilités ; & les probabilités sont à peu près l'unique preuve dont on étaie les principes de l'ontologie.

J'appelle le feu qui sert à la composition des êtres, feu élémentaire, pour le distinguer du feu ordinaire qui est toujours imprégné, plus ou moins, de molécules de matiere, & qui ne s'offre à nos yeux qu'avec l'enveloppe grossiere qui le défigure. Le feu des rayons du soleil est le plus pur que l'on connoisse ; encore sa substance est-elle probablement altérée par l'atmosphere qu'il pénetre & par les corps étrangers qui le réfléchissent : ainsi il n'y a guere que l'imagination qui puisse avoir une idée du feu de la nature.

Tous les êtres sont pénétrés du feu élémentaire ; peut-être même qu'il exerce son activité dans tous les points de l'espace : si quelque corps étoit à l'épreuve de son action, il seroit totalement dépourvu des principes de vie ; ce qui est

une abſurdité ; car il eſt démontré en philoſophie que le mot de vie eſt ſynonyme à celui d'exiſtence.

PRINCIPES.

Ce feu élémentaire, plus pur dans les animaux que dans les végétaux & les foſſiles ; donne du reſſort à leurs nerfs, de l'activité à leurs fibres, & un mouvement rapide aux fluides qui circulent dans leurs canaux ; comme par ſa nature il s'évapore aiſément, les alimens ſont deſtinés à rétablir, & à remonter ainſi toute la machine. Lorſque ce feu étranger ne peut plus s'aſſimiler avec la ſubſtance de l'animal ; le tout ſe décompoſe ; & cette décompoſition, dans nos langues ſtériles, s'appelle l'anéantiſſement ou la mort.

Si l'on pouvoit démonter la machine humaine, & analyſer ce fluide nerveux qui, ſuivant les oracles de la médecine, avertit le cerveau dans toutes nos ſenſations & devient ainſi le mobile de nos facultés intellectuelles, il feroit aiſé de prouver que la matiere qui le compoſe eſt fortement imprégnée de ce feu élémentaire ;

telle seroit peut-être l'origine de ces expressions : *ame ardente*, *imagination embrasée*, *flamme du génie*, qu'on trouve dans toutes les langues primitives, & qui ne sont des métaphores que pour l'homme du peuple, qui n'est pas initié dans les mysteres de la nature.

Le feu élémentaire est l'agent de la nature ; il tend les ressorts des ballons élastiques dont l'air est composé ; & son activité, plus ou moins grande sur cet élément de la seconde classe, en explique la condensation & la raréfaction. L'air est si fortement imprégné des particules du feu élémentaire, que lorsqu'il cesse d'être humide, il cesse aussi d'être conducteur d'électricité ; & en effet c'est un corps originairement électrique, comme l'a très-bien prouvé le physicien législateur de Philadelphie (*).

(*) L'air sec ne peut recevoir l'électricité des corps, ni leur donner la sienne ; autrement aucun corps environné d'air ne pourroit être électrisé positivement & négativement ; car, si on essayoit de l'électriser positivement, l'air emporteroit aussi-tôt le surplus ; ou si c'étoit négativement, l'air suppléeroit à ce qui man-

PRINCIPES.

C'eſt lui qui donne à l'eau ce caractere de fluidité qui la rend propre à développer l'organiſation des végétaux. Sans l'action des molécules ignées, qui ſéparent ſes parties primitives, elle ſe coaguleroit, & ne formeroit plus qu'un froid cryſtal, inutile à la génération des êtres.

Sans le feu élémentaire, la terre privée des fluides qui circulent dans ſon ſein, des végétaux qui parent ſa ſurface, & des êtres animés qui l'habitent, ne ſeroit plus que le chaos d'Héſiode, & le tombeau de la nature.

Les phyſiciens, qui ont fait les plus profondes recherches ſur l'élément du ſecond ordre, qu'on appelle terre primitive, s'accordent à donner ce titre au verre. Il réſulte des principes de Staalh, de la Lithogeognefie de Pott, & de l'hiſtoire naturelle de Buffon, que ce corps eſt

queroit ; ainſi la célebre expérience de Leyde ſeroit impoſſible. --- Telle eſt la théorie de ce Franklin, que l'abbé Nollet a tant critiquée, par la ſeule raiſon que lui-même avoit fait un ſyſtême, mais que tous nos bons phyſiciens adoptent, parce qu'il leur importe fort peu que la vérité leur vienne de Paris ou de Philadelphie.

la véritable terre élémentaire, & que tous les mixtes ne font qu'un verre déguifé : or, il n'y a peut-être point, fur ce globe, d'être plus imprégné de matiere ignée que le verre (*). On feroit tenté de croire que le feu électrique fait partie de fon effence : *Je conjecture*, dit le Defcartes de l'électricité, *que fi on trouvoit le moyen de l'en retirer, il cefferoit d'être verre* (**); *on épuiferoit la fubftance, & le mode feroit anéanti.*

La plus parfaite des pierres vitrées eft fans doute le diamant qui, expofé le jour au foleil, étincelle dans l'ombre de la nuit, brille lors même qu'il eft brut, quand on le rougit au feu, & devient par le fimple frottement le plus beau

(*) J'ai fait l'expérience de Leyde avec une bouteille de dix lignes feulement de diametre, dont la partie fulminante ne pefoit fûrement pas deux grains ; le feu électrique qui réfidoit dans ce petit efpace étoit cependant en telle quantité, qu'un gros moineau que j'expofai à la commotion fut tué d'un feul coup.

(**) Expériences fur l'électricité, faites à Philadelphie, par Franklin, tome I, lettr. V, édition de M. Dalibard.

des

des phoſphores (*). Il recele probablement dans ſon ſein encore plus de feu élémentaire que le verre ; & le naturaliſte n'a pas beſoin, pour en être convaincu, des inſtrumens qui le décompoſent.

Le peuple des phyſiciens a dit pendant long-tems, & le peuple des gens du monde a répété, que le diamant étant le plus parfait des verres, étoit apyre, c'eſt-à-dire, inaltérable au feu le plus actif : cependant les hommes de goût qui obſervent, trouvoient fort ſingulier qu'il y eût un corps inacceſſible à toute eſpece de décompoſition, & que ce corps imprégné de feu, ne tendit pas à ſe réunir à ſon principe ; mais heureuſement l'expérience vint renverſer le ſyſtême, comme cela arrive toujours. L'empereur François premier, fit mettre des diamans dans un creuſet, & après vingt-quatre heures d'un feu très-violent, ces pierres précieuſes

(*) *Voyez* Leſſer. *lithologie*, page 308, & *Mém. de l'Acad. des ſciences*, années 1707 & 1735.

furent totalement diſſipées & volatiliſées (*). Le rubis, il eſt vrai, réſiſta à cette épreuve violente, & ne perdit rien de ſa forme, de ſa couleur & de ſon poids; mais on ſait que le dernier des Médicis, qui fut grand duc de Toſcane, en ayant expoſé un au miroir ardent de Tſchirnaus, il ſe couvrit d'une eſpece de graiſſe, laiſſa échapper quelques bulles, & ſe fondit au bout de quelques ſecondes. Il n'y a donc rien d'apyre ſur la terre, & il faut reléguer les rêveries des phyſiciens ſur ce ſujet, avec l'ancienne fable de la Salamandre.

Ce n'eſt point dans un écrit de la nature de celui-ci qu'il faut s'étendre ſur des principes qui ſemblent étrangers à la morale de l'homme, & qui font d'un livre un ouvrage ſingulier, ſans en faire un ouvrage utile. Auſſi je prie de

(*) Dans le moment où l'on imprime cet ouvrage, de bons chymiſtes répetent à Paris la belle expérience de l'empereur François I; & la vieille erreur qui ſuppoſoit le diamant apyre ne ſubſiſte plus, même parmi les gens du monde.

PRINCIPES.

regarder mes conjectures comme les plus vraisemblables, jusqu'à ce qu'il en vienne de plus heureuses qui les fassent oublier; car, dans une pareille matiere, on ne raisonnera jamais que par conjectures.



ARTICLE VIII.

DIGRESSION SUR LE MANUSCRIT DE LA THÉORIE DE L'UNIVERS.

PARTIE I.

UN autre motif m'engage à borner mes détails ſur l'élément principe ; un homme de lettres de mes amis (*), s'eſt rencontré avec moi dans le ſyſtême du feu élémentaire, & il a fait un ouvrage ſur ce ſujet, deſtiné à faire la plus grande ſenſation ; car c'eſt le fruit de quinze ans de recherches, de raiſonnemens & d'expériences : ſon livre deviendra donc la baſe de ce volume, & les hommes droits ne jugeront qu'après l'avoir jugé : -- ce qui me promet quelqu'indulgence.

Ce livre a pour titre, *Théorie de l'univers.* Ce n'eſt point à l'amitié à prévenir ſur la grandeur de ſon plan & ſur l'intérêt de ſes détails :

(*) H. OP, D. L. P., auteur d'un ouvrage déjà connu & eſtimé, qui vit dans une tranquille obſcurité, loin des villes & des académies, étudiant la nature plus que les livres, & ſe rendant utile aux hommes ſans rechercher leur eſtime & ſans la mépriſer.

je me contenterai d'obſerver que l'auteur préſente ſon ſyſtême avec toutes les preuves phyſiques & cependant tout le ſcepticiſme qui peut le faire adopter.

PRINCIPES.

Il a cru devoir remonter à l'eſſence de la matiere & au principe du mouvement; & ſi ſes conjectures ſur leur identité ſont vraies, il a ſimplifié les loix du monde, & ôté une roue à la grande machine de la nature.

Ses recherches ſur le feu élémentaire me ſemblent originales à bien des égards; il démontre, autant qu'il eſt poſſible dans une ſcience encore neuve, que tous les corps en ſont intimement pénétrés, qu'il ne dévore qu'en aſſimilant à ſa ſubſtance, & qu'il eſt le principe de la génération des êtres, de leur palingénéſie & de leur deſtruction.

Il ſoupçonne que le feu élémentaire n'eſt pur nulle part; que celui qui eſt le moins altéré eſt le feu ſolaire, & enſuite celui de l'électricité, & au dernier degré de l'échelle, celui du creuſet des chymiſtes.

Il faut voir dans ce livre combien il y a de probabilités que le feu principe ne pese point, & supposé qu'il pese, avec quelle facilité on pourroit en conclure qu'il est le principe de la gravitation.

L'auteur analyse tout d'après les Staalh, les Pott & les Boerhaave, & souvent d'après lui-même; mais il ne décompose les êtres avec les instrumens de la chymie, que pour les recomposer ensuite avec le feu élémentaire.

Il a rencontré de nouvelles traces d'analogie entre les trois regnes, & il a ajouté quelques preuves à cette grande vérité, que tout est lié dans l'échelle de la nature.

Il est vrai qu'il tire de tous ces principes des conséquences hardies, que je ne prétends point autoriser: après avoir expliqué la génération des êtres qui remplissent l'intervalle de l'échelle jusqu'à l'homme, il examine par quels développemens successifs la pierre de Deucalion a pu recevoir l'organisation, la sensibilité & l'intelligence; & quoiqu'il ne donne cette hypo-

PRINCIPES.

these que comme une rêverie philoſophique, je ſens que des eſprits foibles peuvent en abuſer pour infirmer des dogmes que leur antiquité a rendus reſpectables.

Au reſte, l'auteur de la *Théorie de l'univers* a l'ame ſi honnête, il a ſi peu d'envie de détruire, ſon bon eſprit perce ſi fort à travers quelques paradoxes où ſon imagination ſemble l'entraîner, qu'en ſuppoſant même que l'ouvrage parût ſans tempéramens, il eſt à croire qu'il ne nuiroit qu'à ceux qui étoient déjà empoiſonnés avant d'en prendre lecture.



CHAPITRE VI.

PRINCIPES PHYSIQUES DE LA NATURE.

PARTIE I. NEWTON, qui a tant mérité de la nature & des philoſophes, dit qu'un fluide ſubtil paroît agir dans tous les êtres ; que ce fluide eſt 700,000 fois plus ſubtil, plus rare & plus élaſtique que l'air que nous reſpirons, & que par conſéquent il eſt à l'eau commune comme 1 eſt à 600,000,000 (*) : ce fluide eſt le feu élémentaire ; mais le grand homme qui l'a preſſenti, n'a pu le ſoumettre à ſes calculs, parce qu'il eſt inacceſſible au microſcope : ce n'eſt qu'en multipliant les à-peu-près, que la raiſon des philoſophes peut en tenter l'analyſe.



Ce feu élémentaire dont l'eſſence eſt le mouvement, a ſervi à la compoſition de tous les êtres qui conſtituent la grande machine de l'univers.

(*) *Voyez* optic. queſt. 22.



PRINCIPES.

Il ſeroit abſurde de rechercher l'origine du feu élémentaire: puiſqu'il exiſte, il eſt probable qu'il a toujours exiſté; car, comment auroit-il paſſé du néant à l'être? Et qu'eſt-ce que le néant pour des philoſophes?



Il y auroit de l'inconſéquence à calculer dans quel tems ce feu élémentaire, en ſe modifiant, a organiſé les mondes : le tems n'exiſte pas pour ce qui n'a pas commencé; & toutes ces méthodes arbitraires, inventées pour ſervir de point d'appui à notre petit entendement, ne doivent point être employées pour calculer les opérations ſublimes de la nature.



Il y auroit de la témérité à vouloir deviner par quel méchaniſme, l'élément principe s'eſt modifié, & comment, tout étant originairement homogene, tout nous paroît aujourd'hui hétérogene : il eſt probable que ce ſeroit encore un ſecret pour nous, quand nous aurions douze

ſens, & par conſéquent douze fois plus d'intelligence.

Bien loin de pouvoir raiſonner ſur ce qui a dû être, nous pouvons à peine raiſonner ſur ce qui eſt; connoiſſons-nous ſeulement la dixieme partie des êtres animés qui habitent ce globe? La nature a paru s'agrandir pour nous depuis la découverte du microſcope; & ſi en perfectionnant cet inſtrument, nous pouvions pénétrer plus avant dans l'abyme des infiniment petits, elle s'agrandiroit encore: la nature eſt ce cercle infini de Paſcal dont le centre eſt par-tout, & la circonférence nulle part.

Le chymiſte croit, avec ſes procédés, ſes diſtillations & ſes analyſes, ramener les êtres à leurs élémens; le chymiſte en impoſe à la crédulité humaine; ſa main induſtrieuſe peut démolir lentement les corps, mais le réſultat de ſes expériences n'eſt qu'un amas de décombres: ſi la chymie pouvoit décompoſer les

êtres, elle pourroit les organiſer; ſi Becker ou Staalh parvenoient à l'élément principe, ils s'en ſerviroient pour créer des mondes. PRINCIPES.



Dans la phyſique générale, il ne faut jamais mépriſer les faits, quelques frivoles qu'ils paroiſſent, parce que tout s'enchaîne dans la nature, & que les effets des cauſes deviennent à leur tour cauſes d'autres effets : qui auroit imaginé que deux verres placés l'un devant l'autre par Galilée, meneroient à découvrir un nouveau ciel? Le premier obſervateur qui vit l'ambre attirer une paille, pouvoit-il ſe flatter que ce fait conduiroit un jour à la théorie du tonnerre?



Y a-t-il des germes, & ſont-ils indeſtructibles? En un mot, étois-je avant de n'être pas, & ſerai-je quand je ne ſerai plus?



Le mot de germe a été inventé par l'ignorance pareſſeuſe, qui veut tout expliquer. Tout eſt germe dans la nature, ou il n'y en a point.

PARTIE I.

Les élémens ſecondaires, par le mouvement qui leur eſt propre, s'aſſimilent enſemble, & il en réſulte un foſſile, une plante, ou un animal; le composé ſe détruit enſuite, & la matiere ne redevient plus homogene que pour ſe prêter à de nouvelles métamorphoſes.

La matiere en ſe décompoſant ſe ſubtiliſe; & plus un corps eſt atténué, plus ſon mouvement eſt rapide, plus il ſe rapproche de l'organiſation élémentaire.

La décompoſition n'eſt point l'anéantiſſement : le paſſage de l'être au néant ou du néant à l'être eſt une contradiction dans les termes; & ſi rien n'a pu être créé, rien ne peut s'anéantir.

Tout eſt animé dans la nature, puiſque vivre ſignifie exiſter, puiſqu'il n'y a point d'organiſation qui répugne eſſentiellement à l'idée de l'animalité.

PRINCIPES.

Cependant on a abuſé de ce dogme de la nature : un phyſicien a prétendu que les vents alizés étoient produits par l'agitation convulſive d'une plante qui croît en abondance ſous le tropique (*) : un autre a aſſuré qu'un grand animal, par ſon inſpiration & ſa reſpiration, excitoit le phénomene des marées. — Tout a été dit par les ſophiſtes, afin que tout pût être réfuté par les philoſophes.

Tout ce qui eſt animé doit occuper un degré dans l'échelle des êtres ſenſibles.

Tout ce qui eſt ſenſible doit avoir des droits à une ſorte d'intelligence.

Il y a une chaîne dans les êtres ; mais nous n'avons pas encore raſſemblé aſſez de faits pour en compter les anneaux : les anciens avoient des quadrupedes dont nous avons perdu

(*) On l'appelle le *lentiſque marin.*

la trace ; nous en découvrons de tems en tems qu'on ne sauroit rapporter à aucune classe ; le seul Ganguroo d'Otahiti (*) suffit à cet égard pour déconcerter le physicien qui prétend bâtir sans matériaux l'édifice de la nature.



Le naturaliste n'est pas plus heureux, quand il classe les végétaux, que quand il calcule les anneaux de la chaîne animale : le chevalier Vonlinné, borne nos richesses végétales a 8,000 especes de plantes; le célebre Shérard ne croyoit pas qu'il fallût les évaluer au-delà de 16,000; & voilà le docteur Commerson qui en a possédé lui seul vingt-cinq mille, & qui a annoncé qu'il en doit exister au moins cinq fois autant sur la surface de la terre (**) :

(*) Il a la figure du Cerbo, la taille du mouton & la queue du levrier : il ne marche pas ; mais, à cause de l'inégalité de ses jambes, il saute. Voyez-en la description, *voyage de Banks & de Solander*, édit. in-8°, tome VII, pages 43 & 83.

(**) Lettre à la suite du journal d'un *voyage autour du monde*, traduit de l'anglois par M. de Freville, page 257.

nous devrions nous borner à étudier la nature de nos richeſſes, & laiſſer à notre poſtérité, après cinquante ſiecles, le ſoin d'en faire le dénombrement. PRINCIPES.



Il y a trop d'arbitraires dans la diviſion qu'on a faite juſqu'ici des êtres animés : la plupart des caracteres génériques qu'on aſſigne ſont imaginaires ; on trace des lignes de démarcation, & quand on rencontre des eſpeces intermédiaires, ces lignes diſparoiſſent : il faut à chaque inſtant refaire le roman de la nature.



Dans l'exactitude philoſophique, la nature ne fait point de claſſes, elle ne fait que des individus.



Tâchons d'apprendre à un petit nombre de ces *individus*, les moyens d'être heureux ſans bleſſer la nature.

LIVRE II.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA NATURE.

PARTIE I.

JE m'étois propoſé de borner ici mes conjectures; mais un homme de génie, auſſi reſpectable par ſon ame que par ſa plume, m'a fait obſerver qu'il y auroit un vuide dans mon ouvrage, ſi je n'appliquois pas mes principes à un petit nombre de queſtions qui intéreſſent la curioſité des philoſophes.

Je vais donc m'occuper encore à expliquer quelques énigmes gravées ſur les antiques monumens de la nature; mais après avoir fait deux fois le rôle d'Œdipe, je tâcherai de n'être plus que le diſciple de Socrate, de Cong-futſée, & de Marc-Aurele.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

PRINCIPES.

JE prie d'obſerver que dans ce chapitre il n'y a point de conjectures; il s'agit de l'apologie de la raiſon ; & il eſt bien ſingulier que dans le dix-huitieme ſiecle la raiſon ait beſoin d'apologie.

Il étoit utile d'appliquer la philoſophie à la nature, de la réconcilier avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penſer d'après lui-même.

Cette défenſe paroît néceſſaire, grace au fanatiſme, dont le volcan long-tems refermé vient de ſe rouvrir : puiſſé-je prévenir ſes exploſions, ou être ſa derniere victime !



PREMIERE PARTIE DE L'APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

PARTIE I.

ENTRAINÉ par une chaîne d'événemens malheureux, à chercher dans les lettres un appui que je ne pouvois attendre d'une famille honnête, mais ſans fortune, je regardai autour de moi, & je vis que la philoſophie permettoit de garder ſon ame : je ſongeai alors, non à porter, mais à mériter le titre de philoſophe.

La philoſophie eſt *l'amour de la ſageſſe :* je crus qu'il étoit permis à mon eſprit de devenir ſage, & à mon cœur de ſuivre la pente qui l'entraînoit à aimer.

Des hommes mal organiſés avoient de tout tems abuſé de leur raiſon; mais les erreurs même de ces ſophiſtes me prouvoient qu'il y avoit des philoſophes : les noms flétris des Diogene & des Diagoras me ramenoient aux noms ſublimes de Socrate, de Zénon & de Marc-Aurele.

Le génie ne me parut point un être de raiſon;

je ne trouvai rien d'arbitraire dans l'idée de la vertu; ainſi j'ouvris les livres célebres, pour m'apprendre à faire par principes le bien que je ne faiſois que par inſtinct, & j'appellai le génie pour me conduire à la vertu.

PRINCIPES.

Je ſentois que des loix éternelles m'enchaînoient à Dieu & aux hommes; j'étudiai ces loix, & je me vis le courage d'en faire la baſe d'une morale qui convint moins à l'individu qu'à l'eſpece humaine.

La nature m'avoit fait pacifique. Je me promis de ne jamais dégrader mon caractere, d'être utile à mes concitoyens, ſans en exiger de reconnoiſſance; de mériter des ſatyres & de n'en jamais faire.

Tels étoient mes ſentimens, quand j'écrivis la *Philoſophie de la nature :* je ne me cachai point la foibleſſe de mes talens; mais je crus pouvoir ſuppléer au génie par mon ame, & je publiai mon ouvrage.

Ferme dans mes principes philoſophiques, j'attendis en ſilence la conſidération publique

ſans l'acheter par des voies qui m'auroient fait rougir : la capitale fourmilloit d'hommes puiſſans & oiſifs qui ne demandoient qu'à me protéger : je me dérobai à leur bienveillance onéreuſe & je mis entre moi & les mécenes une barriere éternelle.

Les journaliſtes, qui vivent des penſées des gens de lettres & quelquefois de leurs fautes, font & défont tous les jours les réputations éphémeres : je ne me ſuis jamais préſenté à leur tribunal; je n'ai point provoqué leur encens quand par haſard ils ont fait mon éloge : quand ils m'ont condamné, je n'ai point appellé de leurs ſentences.

Je vivois au milieu d'une foule de rivaux ardens à ſe détruire; je n'ai épouſé aucune querelle; je ne me ſuis enrôlé ſous les drapeaux d'aucune ſecte : ſeul, avec quelques morts illuſtres & un petit nombre d'amis honnêtes, j'ai attendu que la voix publique me donnât quelqu'exiſtence parmi les philoſophes.

Cette exiſtence eſt venue : ma plume a été

avouée dans l'Europe par les hommes célebres; & , ce qui ne me flatte pas moins, elle a été accueillie par les gens de bien : je pouvois ne pas mériter l'aveu du génie; mais j'étois digne de l'accueil de la tranquille probité, & je n'eus pas le courage de me dérober à une célébrité qui devoit remplir d'amertume la moitié de ma carriere.

PRINCIPES.

Je jouis long-tems sans trouble de cette considération publique que j'avois acquise sans remords : aucun homme public ne s'éleva contre la *Philosophie de la nature* : on la réimprima dans l'intervalle plusieurs fois en France & dans les pays étrangers. Le clergé, à qui seul il appartenoit de s'alarmer de son succès, refusa de la proscrire. -- Ce songe heureux dura six ans; mais je fus réveillé par un coup de tonnerre.

Une sentence flétrissante prononcée sur un rapport infidele, vint annoncer à l'Europe que les gens de bien avoient eu tort de se persuader que la lecture de mon ouvrage les avoit rendu plus vertueux.

On affuroit dans cette fentence, que j'anéantiffois les principes des mœurs, & chaque page de mon livre étoit un monument érigé à la décence, & un hymne à la pudèur.

On y difoit que je fappe les fondemens de l'autorité, que je détruis les rapports qui enchaînent l'homme à l'homme, & que je canonife les forfaits les plus odieux.

Plein de trouble & d'horreur, j'ai ofé conduire la fonde dans mon ame; j'y ai vu une foule de foibleffes, mais rien qui portât l'empreinte de la méchanceté : j'ai reconnu que mon caractere ne pouvoit m'entraîner à un crime réfléchi, & ma plume à en faire l'éloge.

J'ai demandé à mes amis fi j'avois rompu le contrat tacite qui lioit leurs ames à la mienne; ils m'ont embraffé la larme à l'œil, & telle a été leur réponfe.

On m'accufoit de faire des rebelles de mes concitoyens, & il n'y a pas une ligne de mon ouvrage qui n'établiffe la paix des empires & la sûreté des rois.

Quel moment avoit-on choisi pour me dénoncer comme séditieux? celui où je venois de publier le conte d'*Egerie*, ce monument de mon idolâtrie pour un jeune souverain qui appelle les sages autour de son trône, & qui promet de faire revivre, pour la prospérité de la France, le dernier des Henris.

PRINCIPES.

J'ai détruit, disent mes persécuteurs, tous les devoirs sacrés sur lesquels repose le bonheur social. -- O vous à qui je dois la vie, citoyens à jamais respectables dans votre heureuse obscurité, tant que vous avez vécu, j'ai respecté vos loix, je n'ai jamais contristé votre ame, le nom de pere n'est sorti de ma bouche qu'avec le suffrage de mon cœur; que ne puis-je ranimer votre cendre? Elle attesteroit à mes juges ma fidélité à remplir les devoirs sacrés de la nature. . . . Mais, non, restez dans la tombe : l'indignation s'allumeroit dans vos veines; des larmes de sang couleroient de vos yeux, & vous ne renaîtriez que pour mourir.

Dieu me restoit, & la sentence a tenté de me

PARTIE I.

le ravir; mais mon livre, tout flétri qu'il eſt, dépoſe en faveur de ma religion : aucune puiſſance humaine ne peut, tant que je reſpirerai, m'empêcher de me jeter entre les bras de l'Être ſuprême : aucune puiſſance, quand je ne ſerai plus, ne pourra m'arracher de ſon ſein.

On peut continuer à enchaîner ma plume, à dégrader mes ouvrages, à opprimer ma perſonne; pour moi, je continuerai à me conſoler avec Dieu de l'injuſtice de mes concitoyens, à reſſerrer les nœuds ſacrés qui lient l'homme à l'homme, à éclairer mes perſécuteurs & à leur pardonner.



SECONDE PARTIE DE L'APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

QUI êtes-vous, ame de fiel & de fange, qui faites un crime à Marc-Aurele de mettre la philoſophie ſur le trône, & à Socrate de s'énorgueillir du ſupplice que vous lui infligez? Le tems eſt venu de faire entendre la voix terrible de la vérité; tombez, murs d'airain qui cachiez les profondeurs de leur hypocriſie; & que le dieu du mal, l'odieux Arimane, paroiſſe aux yeux de l'homme de bien avec toute ſa difformité.

PRINCIPES.

L'ennemi né du philoſophe eſt ce fanatique atrabilaire qui défend ſa ſecte avec le poignard & la flamme des bûchers, qui s'indigne du talent qui l'écraſe, & du courage qu'il n'a pas, & dont l'ame vile n'a d'énergie que pour opprimer le génie & anéantir la vertu.

L'ennemi né du philoſophe eſt cet eſclave qui a long-tems courbé ſa tête dégradée ſous le joug des deſpotes, & qui voyant un être

libre, tente de le punir de n'être pas, à son exemple, le dernier des hommes.

L'ennemi né du philosophe est cet écrivain qui n'existe que par ses morsures, qui ne pouvant mériter des statues, s'occupe à en renverser, qui ne prétend qu'à la célébrité d'Erostrate, mais dont la juste postérité ne connoîtra ni le nom ni les libelles.

Agrippine, dit l'historien des Césars, *détourna son fils de l'étude de la philosophie comme contraire à un souverain* (*). Ce blasphême absurde & dangereux est peut-être plus contraire au repos des nations que tous les axiomes politiques des Hobbes & l'infame théorie de Machiavel.

Je pardonne à Agrippine, qui avoit empoisonné son époux, & qui provoquoit son fils à l'inceste, de détester la philosophie, qui ne l'éclairoit qu'en lui donnant des remords: mais comment a-t-elle osé ériger en axiome

(*) *A philosophia eum mater avertit, monens imperatori contrariam esse.* Voyez Suéton. *vit. Neron.*

un tel blasphême? Comment Séneque, l'instituteur de Néron, laissa-t-il s'accréditer un principe qui le rendoit lui-même le fléau des souverains? Comment le sage Suétonne laisse-t-il passer ce sophisme sans le pulvériser?

PRINCIPES.

On accuse la philosophie d'être contraire à l'art de regner; & où en serions-nous si les philosophes n'avoient fait les rois, & si les rois ne protégeoient les philosophes?

N'est-ce pas la philosophie qui crie aux princes qu'ils ne doivent monter sur le trône, que quand ils ont le courage d'être effrayés à sa vue; qui leur apprend à distinguer les hommes qu'ils gouvernent, d'un vil troupeau qu'ils achetent; & qui, au milieu même des forces politiques qu'ils font mouvoir, les instruit du secret de leur foiblesse?

N'est-ce pas la philosophie qui place le seul despotisme légitime dans la loi, & qui éloigne du trône cette foule d'hommes vils & lâches qui conspirent à retenir les princes dans les entraves de l'erreur, dont la voix ne s'éleve

que pour trahir la patrie, & qui persuadent à l'esclave couronné qu'ils dirigent, qu'il n'y a d'ennemis de l'état que l'homme de génie & l'ami de la vertu?

N'est-ce pas la philosophie qui apprend aux souverains que l'énorme machine politique qu'ils font mouvoir ne tient qu'à un fil, & que de la plus légere déclinaison de ce fil dépend le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes; qu'il ne faut qu'un projet mal conçu pour allumer une guerre fatale dans les deux mondes, un édit mal concerté pour priver l'état de cent mille bras, & une seule erreur de calcul pour empoisonner l'existence des citoyens dans l'intervalle de plusieurs générations? Ouvrons les annales de la terre, nous verrons que jamais elle n'a été plus heureuse que sous les rois philosophes; les cent millions d'hommes qui habitent la Chine de tems immémorial, ne formerent qu'une famille sous le monarque qui eut Cong-fut-sée pour instituteur; le sage Zoroastre fut le dieu de la

Bactriane ; & à Rome, Caton même, le martyr de la liberté, auroit travaillé au deſ-potiſme de Marc-Aurele. PRINCIPES.

L'inceſtueuſe Agrippine, le farouche Califе Omar, & aprés eux une foule d'hommes vils & méchans, ont dit que le philoſophe étoit le fléau des rois. Que conclure de cette aſſertion atroce, ſinon qu'il y a des gens ennemis nés de la vérité, comme le hibou l'eſt de la lumiere, & que la nature ſemble avoir dédommagé l'homme ſans talens & ſans vertus, en lui permettant de perſécuter le génie ?

Réponds-moi, fourbe mal-adroit, quel eſt le vrai philoſophe qui ait enſanglanté les trônes & armé les hommes contre les hommes ? Platon a-t-il ſoulevé Syracuſe, même contre Denis le tyran ? Tacite a-t-il conſpiré contre Domitien, le fléau de ſa patrie ? Locke a-t-il été du nombre de ces fougueux parlementaires qui aſſaſſinerent Charles I avec le glaive des loix ?

Je jette un coup-d'œil ſur l'univers : je

vois une moitié du globe se presser contre l'autre ; les petits empires renverser les grands pour être renversés à leur tour, & un certain nombre d'êtres foibles & malheureux, qu'on appelle souverain ; se débattre avec fureur autour de quelques ruines qui ne se réunissent que pour leur servir de tombeau. D'où viennent toutes ces sanglantes révolutions ? Ce n'est pas sans doute du sage obscur qui raisonne dans son cabinet ; c'est de quelque Cromwel, qui fait consister la gloire à changer les chaînes de ses concitoyens ; de quelque Alexandre, qui ne veut mourir que sur des mondes subjugués ; ou de quelque Mahomet, qui vient le glaive d'une main & l'encensoir de l'autre, anéantir le culte aussi-bien que la liberté de sa patrie, & la faire gémir à-la-fois sous la tyrannie de ses rois & sous celle de ses dieux.

Faites asseoir le philosophe au pied des trônes, & vous ne verrez point de ces grands crimes, dont la trace reste encore sur la terre, long-tems après que les criminels ne sont plus.

Faites de Montagne l'ami de Charles IX, & il n'y aura point de journée de Saint-Barthelemi. Rendez le préſident de Monteſquieu légiſlateur de l'Eſpagne; & l'Europe ne ſe jettera pas ſur le Nouveau-Monde, & n'égorgera pas douze millions d'hommes pour conquérir des déſerts, de la boue jaune, & les maladies vénériennes.

Le philoſophe eſt le plus pacifique des hommes. Il unit les ſujets aux rois, & les rois entr'eux. Il empêche les peuples de s'exterminer pour des ſophiſmes. Perſuadé que l'ordre général eſt la premiere loi de la nature, il ſe ſacrifie à ſa famille, ſa famille à ſa patrie, & ſa patrie au genre humain.

Au reſte, quand même des hommes juſtement célebres auroient démenti par leurs actions la gloire qu'ils s'étoient acquiſe par leurs ouvrages; qu'importe à la poſtérité cette contradiction entre leurs cœurs & leurs plumes? Le mal qu'ils ont fait à la ſociété n'a laiſſé aucune trace; & le bien qui réſulte de leurs écrits

PARTIE I. immortels ira d'âge en âge consoler l'espece humaine de la tyrannie de ses persécuteurs.

Accourez donc, vous tous qui faites gloire de flétrir la raison, inquisiteurs de Goa & de Paris, vils apôtres des convulsions, apologistes de la Saint-Barthelemi : la loi du pays éclairé où on vous tolere, vous interdit les homicides ; mais vous pouvez distiller sans péril le venin que votre ame recele, sur les livres qui vous dévoilent. Je vous livre le portrait du philosophe : lisez-le, & que la flamme des bûchers vous serve de réponse.



TROISIEME PARTIE DE L'APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

DEPUIS que le nom de philoſophe eſt devenu le titre d'une injure modérée, qui ſert à l'envie à déſigner le talent, & au citoyen puſillanime l'homme de génie qui l'éclaire, il me ſemble néceſſaire de définir exactement l'être reſpectable dont j'oſe prendre la défenſe. Puiſſe le tableau que j'en tracerai juſtifier en même tems l'idole & le culte de ſes adorateurs ! PRINCIPES.

Un philoſophe eſt pour moi un être ſublime, placé ſur la terre pour guérir les hommes des maux attachés à l'exiſtence, ou pour les en conſoler.

C'eſt un génie éclairé, qui attache ſon bonheur au développement de ſon intelligence, qui ne s'appuie point ſur les lumieres factices des hommes puiſſans qui ne le valent pas, & qui s'occupe dans le ſilence du cabinet à réformer ſon entendement, à ſe faire un caractere & à créer ſon ame.

PARTIE I.

C'eſt un partiſan de l'harmonie générale, qui conſerve l'équilibre entre ſes paſſions, vit en paix avec le foible qui l'évite & avec l'envieux qui le perſécute, & ne fonde pas ſes idées ſur les loix du moment, mais ſur les rapports éternels & invariables des êtres.

Il a une raiſon dont il étend ſans ceſſe les limites; il ne la ſoumet point au caprice d'un deſpote qui gouverne une étendue de mille lieues, ni à l'autorité d'un écrivain mort depuis mille ans; il ſe réſerve le droit de critiquer Ariſtote chez les Arabes où on le diviniſe, & celui de vanter la liberté, dans le Nouveau-Monde où on l'anéantit.

Il ſait diſtinguer la morale ſublime de la nature, de la morale flottante des politiques & de la morale atroce du fanatiſme; il ne peſe pas dans la même balance l'erreur & la méchanceté, & il éclaire le genre humain ſans craindre qu'on le puniſſe du crime irrémiſſible d'avoir annoncé la vérité.

Cependant ſa plume audacieuſe ne ſappe

PRINCIPES.

point les fondemens du trône & de l'autel; il respecte les préjugés qui sont utiles aux nations, honore les hommes en place, se conforme aux usages reçus, & ne fait servir sa liberté de penser qu'à perfectionner son ame & à assurer le repos de tout ce qui l'environne; c'est l'aigle, qui maintient la paix dans son aire, sans prétendre à réformer l'atmosphere & à calmer la rage des vents.

Le culte d'un Être suprême, qui n'importune que les ingrats, fait le charme de son ame sensible; cette lumiere douce l'échauffe en même tems qu'elle l'éclaire; quand il étudie la religion, il s'apperçoit qu'elle est le centre où toutes les vérités philosophiques vont se réunir; quand il la suit, il reconnoît que c'est le foyer où toutes les belles passions vont s'embraser.

Il juge intérieurement les loix des hommes, mais il est soumis à celles de sa patrie; & si le hasard l'a fait naître parmi des esclaves, il se dérobe à la verge flétrissante du despotisme,

mais ſans braver ſes ſouverains, comme ſans les flatter, ſans les eſtimer & ſans les craindre.

En un mot, le philoſophe eſt un être étonnant & non contradictoire, qui aime le genre humain par intérêt & par principe, qui éclaire ſes contemporains, mais qui ne veut être jugé que par la juſtice des ſiecles; qui penſe, parle & écrit avec énergie, mais qui n'eut jamais que la hardieſſe de la vertu.



CHAPITRE II.

DOUTES PHILOSOPHIQUES SUR L'ORIGINE DES ÊTRES.

NOUS venons de voir qu'un être raiſonnable n'étoit pas un monſtre, parce qu'il faiſoit uſage de ſa raiſon. Écoutons donc un moment ſes conjectures ſur l'origine des êtres, mais ſouvenons-nous toujours que ce ne ſont que des conjectures : Epiménide qui rêve dans ſa grotte ne peut avoir l'autorité de Zénon, qui dogmatiſe dans le portique : encore une fois, tout ce qui n'a dans la *philoſophie de la nature* qu'un rapport éloigné à la morale, doit être mis au rang des hypotheſes qu'on adopte, pour les diſcuter plutôt que pour y croire. Il n'en eſt pas de même des grands principes ſur leſquels roule l'économie ſociale ; le plus léger doute en ce genre nous paroîtroit un blaſphême, PRINCIPES.

ARTICLE PREMIER.

VOYAGE D'ÉPIMÉNIDE.

PARTIE I.

ÉPIMÉNIDE est un des plus grands saints du paganisme ; la légende grecque nous a conservé un grand nombre de ses miracles. Il fit cesser par sa présence la peste dans Athenes : il prophétisa dans Lacédémone ; &, ce qui n'est pas un prodige moins extraordinaire, il fit un poëme épique de 6500 vers sur la structure du vaisseau des Argonautes. On peut consulter, sur toutes ces merveilles, Diogene Laërce, le Ribadeneïra de son siecle.

Un jour ce sage conduisoit son troupeau (car dans l'âge d'or la bergerie menoit à tout, même à l'apothéose) ; & s'étant égaré, il entra dans une caverne où il dormit 57 ans : à son réveil il trouva, avec surprise, que la Grece avoit changé de face ; il n'étoit environné que des petits-fils des Crétois, avec lesquels il s'étoit endormi ; mais sa surprise

ceſſa quand il apperçut ſes cheveux blancs.

PRINCIPES.

Suivant quelques traditions grecques, Epiménide paſſa ſa vie ſans manger, reſſuſcita pluſieurs fois & vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années dans ſa caverne de la Crete.

La durée de la vie de ce ſage fut calculée ſans doute en raiſon de ſon ſommeil miraculeux; car Xénophane la fait de cent cinquante-quatre ans: Phlégon y ajoute trois ans de plus. Pour les prêtres de la Crete, qui feignoient de croire à ſes réſurrections, ils prolongerent ſa vie juſqu'à deux cents quatre-vingt dix-neuf ans. Ce ſeroit peut-être ſe jouer de la raiſon humaine que de s'amuſer à concilier les dates de cette vie d'Epiménide avec la chronologie de Paros, ou avec l'ere des Olympiades.

D'autres philoſophes plus conſéquens ont prétendu qu'Epiménide n'étoit pas plus mort que le patriarche Hénoch; en vain Sparte pour preuve de ſon trépas montra-t-elle longtems ſes reliques (*). On ſait que des reliques

(*) Diog. Laërt. *vit. Epimenid.*

PARTIE I.

ne prouvent pas plus l'exiſtence antérieure des ſages que celle des ſaints. Ce qui ſemble très-vraiſemblable c'eſt qu'Epiménide vit encore, & s'il paroît s'abſenter de la terre, c'eſt qu'il dort dans ſa caverne. Cette alternative de léthargie & de réveil dure depuis plus de deux mille ans; & qui ſait ſi elle ne ſe prolongera pas juſqu'à ce que notre planete diſparoiſſe dans les déſerts immenſes de l'eſpace?

Peu m'importe en ce moment qu'Epiménide aſſiſte à la ruine de notre monde; mais ce qui m'intéreſſe beaucoup, c'eſt qu'il a voyagé pendant bien des ſiecles pour deviner ſon origine. Voici un fragment de ſon itinéraire, que le prêtre de Jupiter Ammon dépoſa dans ſon temple quand la Grece voulut faire ſon apothéoſe.

. . . .

. . . .

. . . . « Ma curioſité eſt ſans bornes,
» & qui oſeroit en faire un reproche au phi-
» loſophe qui voit les générations ſuccéder aux

PRINCIPES.

» générations? La curiosité n'est une foiblesse
» que dans l'être qui ne peut la satisfaire : dans
» cet homme vulgaire dont l'existence fugitive
» semble bornée à l'instant qui s'écoule & qui
» naît pour mourir.

» J'ai voulu savoir d'abord si la matiere
» avoit une origine ; & comme je n'ai pas
» assisté à son organisation primitive, j'ai
» consulté sur ce grand événement tous les
» philosophes qui prétendent avoir pénétré
» dans l'attelier de la nature.

» Je m'embarquai, dans mon premier
» voyage, sur un vaisseau Phénicien qui
» faisoit voile pour la découverte d'un monde ;
» Sanchoniaton y étoit : *Etranger*, me dit-
» il un jour, *tu voyages pour chercher la*
» *pierre philosophale ; ne vas pas plus loin*,
» *car je l'ai trouvée : écoute-moi.*

» *Les premiers principes de l'univers sont*
» *l'air ténébreux, l'esprit ténébreux & le chaos.*

« Voilà bien des ténebres, seigneur San-
» choniaton. »

« *Elles ne ſont que dans votre eſprit,* » *ſeigneur Epiménide; l'eſprit bientôt anima* » *ces principes; le mélange ſe fit; les élémens* » *ſe lierent; l'amour nâquit, & le monde* » *commença.* »

« Je répondis que ce monde n'étoit pas le » mien; & tout en réfutant la coſmogonie de » Sanchoniaton j'apperçus un pirate qui aborda » le vaiſſeau Phénicien, s'en empara & fit » priſonnier tout l'équipage.

» Je tombai en partage à un Chaldéen qui » avoit été ſatrape, homme de loi, prêtre » de Belus, & qui, las de tous ces métiers, » s'amuſoit à parcourir le monde en le dé- » vaſtant: tous les ſoirs le capitaine raſſembloit » ſes corſaires, & mon maître les amuſoit par » ſes contes: je fus introduit une fois dans » l'aſſemblée, & j'entendis le philoſophe » brigand s'exprimer ainſi:

» *Il fut un tems, mes amis, où tous* » *les élémens confondus étoient diſperſés* » *dans la nuit du chaos; il n'y avoit alors*

PRINCIPES.

» d'organifé que les monftres, & ils obéif-
» foient à une fouveraine nommée Omercah ;
» un jour le dieu Bellus n'ayant rien à faire,
» s'avifa de couper cette femme en deux &
» de former de fes deux tronçons le ciel &
» la terre : alors tous les monftres périrent. »

» Comme dans cette origine de l'univers,
» les dieux ne favoient rien produire qu'en
» détruifant, il vint en fantaifie au même
» Belus de fe faire couper la tête, pour peu-
» pler le monde qu'il avoit créé ; les immor-
» tels, avec qui il vivoit, s'empreffèrent à
» lui rendre ce fervice ; & la terre, détrempée
» du fang qui couloit de fa bleffure, donna
» naiffance aux hommes. Vous voyez bien que
» ce fang eft le principe de notre intelligence,
» & que nous ne raifonnerions pas, fi un
» dieu ne s'étoit fait couper la tête (*). »

« Mon maître avoit à peine achevé fon récit,
» qu'une flotte grecque qui fe trouvoit par
» hafard dans ces parages enveloppa le navire

(*) Fragment de Bérofe confervé par le Syncelle.

PARTIE I.

» des pirates, & s'en empara, après une vive » résiſtance : on fit juſtice à l'inſtant de tous » ces fléaux des mers : pour mon Chaldéen » qui créoit les hommes, en tranchant la tête » des dieux, on lui coupa la ſienne, & je » redevins libre une ſeconde fois.

» La Grece dans ce tems-là étoit le centre de » toutes les connoiſſances & de toutes les » erreurs : ici un poëte perſonnifioit le chaos & » faiſoit combattre les élémens dans ſon ſein, » juſqu'à ce qu'un Dieu vînt les ſéparer : là on » aſſuroit que le haſard avoit tout fait, & que » l'intervention d'un Dieu n'étoit qu'un dé- » nouement par machine : plus loin, un ſo- » phiſte ſuppoſoit que des atomes crochus tra- » verſoient le vuide, & en ſe déclinant de » leur route s'uniſſoient enſemble & formoient » les mondes.

» Je ne goûtois ni ce chaos perſonnifié, ni » ce haſard diviniſé, ni cet univers produit » par la déclinaiſon des atomes, & je réſolus » de voyager encore.

PRINCIPES.

» Dans ces tems reculés, tous les philoſo-
» phes qui vouloient s'inſtruire, ſe rendoient
» d'abord en Egypte : j'y portai mes pas : un
» prêtre de Sérapis me dit, en me montrant
» quelques hiéroglyphes : *Vous voyez cet être*
» *myſtérieux, dont la tête eſt couverte d'une*
» *couronne de plumes, qui porte un ſceptre*
» *à ſa main, & de la bouche de qui ſort un*
» *œuf monſtrueux : c'eſt le ſuprême architecte,*
» *le Cneph ; les plumes qui ombragent ſa*
» *tête, déſignent le peu de lumieres que nous*
» *avons ſur ſa nature ; ſon ſceptre marque*
» *ſon pouvoir ſuprême, & ſon œuf eſt le ſym-*
» *bole du monde qu'il a organiſé* (*). » J'au-
» rois aſſez aimé mon prêtre de Sérapis,
» ſi on pouvoit expliquer l'origine de tout par
» des allégories.

» Il y avoit alors en Egypte un étranger
» qui avoit beaucoup de crédit à la cour des
» Pharaons : il y faiſoit beaucoup de miracles ;

(*) Voyez Euſebe & le *Syſtême intellectuel* de Gudworth.

PARTIE I.

» & un des plus ſinguliers à mon gré, étoit » d'être à-la-fois begue & éloquent : j'allai le » trouver, & le priai de m'inſtruire : *Les tene-* » *bres*, dit-il, *étoient répandues ſur la ſur-* » *face de l'abyme, Dieu dit, & la lumiere* » *parut :* ce mot me parut ſublime; mais je » cherchois des raiſons & non des figures de » réthorique.

» Chab-Jedi, un philoſophe de l'Orient que » j'avois amené avec moi à la cour des Pha- » raons, me dit, en ſortant : *Epiménide, ce* » *mot qui te paroît ſublime, je l'ai dit, ſans* » *qu'un Dieu me l'ait révélé : prends & lis ;* » il tira alors de ſon ſein un livre qui avoit pour » titre, *les ſept rois ;* & je vis au premier cha- » pitre, qui eſt en vers de onze ſyllabes, ce » beau vers : *Ioghiquen ol didi var oldi* » *aalem : Rien n'exiſtant, Dieu dit, ſois ; &* » *tout exiſta* (*). -- Alors, au lieu d'admirer » un rhéteur, j'en admirai deux.

» La plupart des hommes qui m'explique-

(*) *La vérité*, tome I, page 172.

» rent l'origine des êtres, se réunissoient en » un point : c'est que l'Artiste suprême avoit » mis un tems limité à composer son ouvrage; » le rhéteur bégayant qui étonnoit l'Egypte » par ses prodiges, fixoit ce tems à six jours, » & supposoit que son Dieu s'étoit reposé le » septieme. Dans la suite, quand je parcourus » la Perse, je vis que Zoroastre avoit prodi- » gieusement allongé l'intervalle : suivant ce » philosophe, Dieu mit cinquante-cinq jours » à créer le ciel, soixante à former l'enfer & » les eaux, soixante & quinze à faire notre » planete, trente à produire les végétaux; » quatre-vingts à engendrer les animaux, & » soixante & quinze à faire naître l'homme (*); » ce qui fait en tout trois cents soixante & » quinze jours, ou environ une révolution de » notre planete autour du soleil.

» Le Dieu de ces deux législateurs me » parut un mauvais physicien & un ignorant » architecte, & j'en conclus qu'il falloit cher-

(*) Voy. Hyde, *de relig. veter. persar.*

PARTIE I.

» cher d'autres lumieres sur l'origine des choses.

» Et peu m'importe qu'on fasse employer à » l'éternel Géometre six jours ou trois cents » soixante & quinze pour créer ce monde, » qui ne paroît pas le meilleur des mondes » possiples : dès que l'instant indivisible de » volonté n'est pas suivi de l'acte, la suprême » Intelligence est dégradée, & le Dieu qu'on » adore n'est plus qu'un homme.

» Je parcourus l'Asie, toujours cherchant » à m'instruire, & je ne rapportai de mes » courses que des comparaisons, des doutes & » des phrases ; le dernier philosophe à qui » je parlai, me fit partager le rire inextin- » guible des dieux de l'Iliade : *quand l'Être* » *suprême crée*, me dit-il avec le sens froid » de la persuasion, *il ne fait que tirer les êtres* » *de sa propre substance*, *comme l'araignée* » *tire sa toile de ses entrailles ; & lorsqu'il* » *détruit son ouvrage, il se contente de le* » *replacer dans son sein* (*) : je laissai mon

(*) Voyag. de Bernier, tome I.

brame

» brame dans la contemplation de ſa céleſte » araignée filant ſa toile, & je retournai en » Europe.

» Il ne me reſtoit plus à voir de philoſophes » que ceux de l'Etrurie ; & j'allai les trouver, » pour achever de me convaincre du charla- » taniſme des ſages de la terre, qui prétendent » deviner le ſecret de la nature : *Dieu*, me dit » un augure toſcan, car dans ce pays-là il n'y » avoit guere d'autres philoſophes que des » prêtres, *Dieu a créé notre univers ; mais* » *comme il n'en créera pas deux, il a em-* » *ployé ſix mille ans à ce grand ouvrage : ſa* » *durée eſt bornée au même intervalle ; ainſi* » *cent vingt ſiecles ſont le terme de tout ce* » *qui exiſte : au-delà eſt le néant* (*).

» Ce monde ainſi placé entre deux néants, » me parut le comble du délire ; je vis bien » qu'on pouvoit en ajouter un troiſieme, c'eſt- » à-dire, le néant du ſyſtême ; mais je me

---

(*) Tel eſt le fonds de ce ſyſtême. Voyez Suidas, au mot *Tyrrheni*.

PARTIE I.

» gardai bien de le dire à mon augure ; car » on n'a jamais raiſon impunément avec les » prêtres.

» Enfin, guéri de ma manie de tout expli» quer, j'allai m'endormir dans une caverne » pendant cinquante-ſept ans : tout en rêvant, » j'y fis un livre ; & à mon réveil, je le trou» vai écrit ſur du papyrus égyptien : en voici » un léger fragment ; car le tems n'eſt pas venu » encore de tout publier ; il eſt des idées phi» loſophiques qui ne peuvent germer dans des » têtes humaines que dans deux mille ans. »



ARTICLE II.

FRAGMENT D'UN LIVRE D'ÉPIMÉNIDE.

PRINCIPES.

. . . .

. . . .

. . . . « Ainſi tous les ſyſtêmes ſur l'origine
» des choſes peuvent ſe réduire au chaos pri-
» mordial & à la création : examinons, la
» lampe de la philoſophie à la main, cette
» double abſurdité.

» Poëtes viſionnaires, théologiens inconſé-
» quens de l'antiquité, répondez-moi : qu'eſt-
» ce que le chaos ?

» S'il étoit homogene, il ne pouvoit y avoir
» de combat entre les élémens.

» Si tout ce qu'il renfermoit étoit hétérogene,
» l'hydre des objections acquiert de nouvelles
» têtes. Quel eſt le principe de l'hétérogénéité ?
» La matiere, en ſe modifiant, reçoit-elle des
» attributs qui ſe combattent ? Et ſi des prin-
» cipes deſtructeurs conſtituent ſon eſſence,

Partie I.

» comment, avant la formation réguliere des » mondes, tout n'a-t-il pas été anéanti ?

» Les partisans du chaos supposent un inter» valle infini entre l'origine des élémens & leur » combinaison réguliere; mais dès que la ma» tiere a existé, elle a dû faire usage de son » énergie; les corps graves ont dû se porter » au centre de leur sphere, & les corps légers » à leur circonférence.

» Ou le mouvement étoit essentiel à la ma» tiere, ou il ne l'étoit pas : dans le premier » cas, tout s'organise avec régularité ; dans le » second, tout forme une masse inerte & sans » action : ainsi, quelle que soit l'hypothese » qu'on admette, il n'y a point de chaos.

» L'obscur Hésiode & l'ingénieux Ovide, » son commentateur, font intervenir Jupiter » pour faire cesser la discorde des élémens; » mais si la matiere étoit active, elle n'avoit pas » besoin de l'intervention de Jupiter pour orga» niser les mondes; si elle étoit sans proprié» tés, comment la guerre régnoit-elle dans son

PRINCIPES.

» sein? De plus, il n'étoit pas plus aisé à
» Jupiter de la rendre active que de la créer.

» Les philosophes qui coupent le nœud gor-
» dien, en disant que l'Être suprême a tout
» créé, n'ont pas une meilleure dialectique
» que ceux qui lui font vivifier le chaos : je
» voudrois bien savoir quelle idée nette pré-
» sente à l'esprit le mot *créer*.

» Le *barah* d'un livre hébreu, appellé la
» genese, qu'on a traduit par *faire quelque*
» *chose de rien*, ne signifia jamais qu'*orga-*
» *niser* (*) : le peuple à qui on destinoit cette
» cosmogonie, étoit trop grossier pour atta-
» cher au mot *barah* une idée, que ne pro-
» pose qu'en tremblant le plus subtil des phi-
» losophes.

» J'ai dormi plus de quinze siecles dans une
» caverne, avant qu'on s'avisât de donner un
» sens abstrait au *barah* des Hébreux; & cette

(*) Voy. Beausobre, *hist. du manich.* tome I, pag. 178, &c. Burnet, *archæolog. philosoph.* lib. I, cap. VII; & sur-tout la préface latine qui est à la tête de la bible samaritaine de l'oratorien Houbigant.

» interprétation eſt un artifice des théologiens, » pour élever une barriere éternelle entr'eux » & les philoſophes.

» Qu'entend-on par *faire quelque choſe de* » *rien ?* Le rien peut-il être le ſujet des opé» rations de l'Être par excellence ?

» L'effet découle néceſſairement de la cauſe; » & dès qu'un atome exiſte, il faut qu'il ait » toujours exiſté.

» Les ſophiſtes qui ſuppoſent que Dieu » co-exiſta de toute éternité avec le néant, blaſ» phêment ſa grandeur; il me ſemble qu'il eſt » bien plus digne de lui, de croire que de » toute éternité ſa providence veilla à la ſûreté » des mondes & au bonheur des êtres qui les » habitent.

» Si l'Être ſuprême a été une éternité en » repos, il n'a jamais dû en ſortir : ou il a créé » de tout tems, ou il n'a rien créé.

» C'eſt une ſinguliere rêverie des rabbins » qui ont compilé le thalmud, que d'avoir » écrit que Dieu, pour tuer le tems, s'occupoit

» à bâtir divers mondes qu'il détruisoit aussi-
» tôt, jusqu'à ce que par différens essais, il fût
» parvenu à en faire un aussi parfait que le
» nôtre. Je rêve aussi quelquefois dans les nuits
» de plusieurs siecles que je passe dans ma
» caverne; mais du moins mes rêves ne sont
» ni des épigrammes contre Dieu, ni des blas-
» phêmes contre la nature.

» Quel seroit cet espace où Dieu s'occupe-
» roit à créer & à détruire? Faut-il en faire une
» pierre d'attente posée sur les bornes de notre
» univers?

» Si Dieu avoit créé, il créeroit encore: car
» son activité ne peut se reposer; elle ne peut
» subsister un instant, sans déployer toute son
» énergie.

» Pour moi, il me semble que l'Être suprême
» ne peut rien créer, comme il ne peut rien
» anéantir, parce qu'il est absurde que le néant
» soit le sujet de son travail, ou le résultat de
» son pouvoir.

» Il me semble que la matiere existe de tout

PARTIE I.

» tems; mais son éternité étant successive, ne » doit pas être confondue avec celle de Dieu, » qui ne l'est point : ces deux éternités paroif» sent d'un ordre différent; si cependant il est » permis d'établir des rapports dans une matiere » aussi incompréhensible que celle de l'éternité.

» Il est impossible à l'esprit humain de dési» gner l'époque où tout étoit homogene.

» Il est probable que l'hétérogénéité appa» rente de la matiere vient de sa propriété de » se modifier; mais combien de métamor» phoses n'a-t-elle pas dû subir, avant d'être » ce qu'elle paroît à nos regards? Si l'intervalle » qui sépare le point séminal de l'homme fait, » qui raisonne sur la génération, nous paroît » si difficile à calculer, comment fixerons» nous la distance que la nature a mise entre » l'époque de la matiere homogene, & celle » de la même matiere constituant notre » univers? Quand l'algebre aura épuisé ses » formules pour exprimer cette distance, notre » imagination ira encore au-delà.

» O homme de la petite planete de la terre ! PRINCIPES.
» ne t'imagine pas avoir l'intelligence des êtres
» mieux organiſés qui habitent le centre de ton
» ſyſtême ; ſonge que tu as été jeté dans un
» point de l'eſpace, pour adorer Dieu, & pour
» déraiſonner ſur les premieres cauſes.

CHAPITRE III.

DES MONDES.

PARTIE I.

LA ſcience qui nous a éclairés ſur le méchaniſme des mouvemens céleſtes, a contribué à raffermir la baſe de nos devoirs : ainſi le monde phyſique conduit au monde moral, & tout eſt lié dans la nature.

La tour du temple de Bélus, le tribunal aſtronomique de Pékin, les obſervations de Paris & d'Alexandrie ont plus éclairé les hommes que les livres des théologiens. Ces monumens, conſacrés à l'hiſtoire du ciel, nous ont appris à révérer le ſuprême Ordonnateur des mondes; & les écrits des docteurs ne nous ont appris qu'à diſputer.

C'eſt ſur-tout depuis l'invention du téleſcope, que les philoſophes ont dû devenir plus religieux. Cette prodigieuſe quantité de mondes répandus dans les déſerts de l'eſpace, ces cometes qui traverſent les orbites des planetes

ſans les ravir à leurs ſoleils, ces ſyſtêmes qui gravitent ſur d'autres ſyſtêmes, tout démontre aux penſeurs l'énergie de la matiere, & la grandeur de l'Être ſuprême qui la vivifie. Les Caſſini, les Newton ne prononçoient jamais le nom de Dieu qu'en ſe recueillant; & s'il y a des athées, ce ne peut être ſans doute parmi les aſtronomes.

PRINCIPES.



ARTICLE PREMIER.

SI LE CIEL A ÉTÉ FAIT POUR LA TERRE.

PARTIE I.

PETITS atomes qui vous agitez obſcurément ſur ce point de l'eſpace qu'on appelle la terre, jetez un coup-d'œil ſur les mondes qui vous entourent, & ſoyez orgueilleux, ſi vous l'oſez.

Le peuple des philoſophes de l'antiquité, a cru long-tems qu'il n'y avoit que ſept planetes : c'eſt qu'il ne regardoit le ciel qu'avec l'œil phyſique ; le téleſcope n'étoit pas encore découvert, & il ne ſavoit pas ſuppléer à ſon défaut par l'œil de l'entendement.

Notre vrai ſyſtême ſolaire n'a été deviné que dans l'Orient. On voit dans une traduction du shaſtah, par M. Holwell, & dans une autre traduction manuſcrite, trouvée dans les papiers du docteur Commerſon, & dont le philoſophe Buffon eſt poſſeſſeur, que les Indiens de tems immémorial reconnoiſſoient

quinze mondes. Pour nous, nous en comptons dix-ſept, en y comprenant la nouvelle planete d'Herſchell, & encore nous ne devons ce calcul qu'au téleſcope.

PRINCIPES.

J'aime à croire que cette tradition orientale avoit une autre ſource que l'anecdote ſuivante, qui nous a été tranſmiſe par Plutarque. Il y avoit, dit ce philoſophe, un vieillard vénérable dans l'Inde, qui vivoit avec les génies, & interprétoit les oracles de la nature aux rois qui venoient les conſulter. Il révéla à ſes proſélytes qu'il y avoit 183 mondes rangés en forme de triangle; de ſorte que 60 occupoient chaque côté, & qu'il y en avoit un de plus à chaque angle. Ces globes tournoient tous en rond, & l'aire du triangle étoit la demeure de la vérité (*). Mais ce n'eſt pas là qu'un philoſophe eſt tenté de la chercher.

Les Grecs, qui ne croyoient pas au dogme aſtronomique révélé à l'Indien, plaiſantoient ſur ſon calcul. Métrodore diſoit qu'il étoit auſſi

(*) Plutarch. *de oraculorum defectu.*

absfurde de n'admettre que 183 mondes dans l'efpace, que de ne faire croître que 183 épis de bled dans une vafte campagne ; & Métrodore avoit raifon de réfoudre ainfi le problême, quoiqu'il ne fût conduit à la folution que par le fil de l'analogie.

Examinons un peu l'univers fuivant les vrais principes cofmologiques ; nous ferons plus à portée d'apprécier l'idée de Métrodore, & d'abattre les fumées de notre frivole vanité.

Depuis que le phyficien peut impunément avoir raifon contre les perfécuteurs de Galilée, on peut affurer que la terre, avec les autres planetes, décrit une ellipfe autour d'un centre commun ; elle ne brille que d'une lumiere réfléchie ; & fa maffe, réunie avec celle de tous les globes de fon fyftême, ne forme pas la 650e partie de la maffe du foleil. Or, on peut juger lequel eft fait l'un pour l'autre, du petit corps célefte qui eft entraîné, ou de la maffe énorme qui l'entraîne; du monde

lumineux par lui-même, ou de celui qui ne fait que réfléchir sa lumiere.

PRINCIPES.

Si quelque planete sembloit faite pour la terre, ce seroit la lune : mais nous avons peu à nous enorgueillir des services de ce satellite ; ils se réduisent à nous procurer une lumiere foible pendant l'absénce du soleil, à produire le phénomene des marées ; & s'il en faut croire l'Arioste, à loger le bon-sens d'Astolphe dans une bouteille.

Au reste, notre soleil, avec ses planetes & leurs satellites, ne forme qu'un point dans les plaines immenses de l'espace.

Les cometes qui appartiennent à notre systême décrivent autour du soleil des ellipses infiniment excentriques ; & un moderne ingénieux qui a un nom parmi les astronomes, croit qu'entre Saturne & lui on peut en compter cinq cents millions (*).

La distance de Saturne à l'étoile fixe la plus

(*) Voyez systême du monde, ou abrégé des *lettres cosmolog.* de M. Lambert, page 49.

voisine, surpasse cinquante mille fois la distance de cette planete au soleil; ainsi l'analogie conduit à admettre entre nous & le firmament, cinquante mille fois cinq cents millions de cometes.

Les étoiles fixes sont autant de soleils qui servent de centre à un systême planétaire; & ici la profusion de la nature augmente avec notre admiration, qui en est le résultat.

Galilée, au berceau de notre astronomie, compta 400 étoiles entre l'épée & la ceinture d'Orion, dans un district de dix degrés de long, sur un de large. Or, le ciel considéré comme un plan sphérique, renferme 41,253 de ces degrés: ainsi en comptant 40 étoiles seulement par degrés, on en trouveroit 1,650,120 dans le firmament (*); ce qui ne laisse pas que de déconcerter le sectaire, qui s'imagine que la nature n'a allumé tant de millions de soleils dans l'espace, que pour illuminer pendant la nuit l'atome intelligent

(*) Voyez *Systême du monde*, page 130.

qui

qui déraisonne sur l'atome de la terre.

PRINCIPES.

Nous n'avons point encore atteint dans notre voyage les limites de l'univers. Cette zone lumineuse, qu'on nomme la voie lactée, n'est elle-même qu'un amas innombrable d'étoiles fixes, qui entraînent, chacune dans leur orbite, des planetes avec leurs satellites.

Il y a probablement plus d'une voie lactée, & on pourroit donner ce nom à cette lueur pâle qu'on découvre dans Orion, & au travers de laquelle le crédule Derham s'imaginoit voir le séjour des bienheureux.

Ce nombre effrayant de soleils suppose des milliards de nouvelles cometes qui ne sont visibles que pour ces corps lumineux dont la physique, il y a deux siecles, ne soupçonnoit pas même l'existence.

On ne peut faire un pas dans le ciel, sans se convaincre que nous ne sommes que des infiniment petits; & cette vérité n'est pas faite pour enorgueillir le vermisseau qui s'intitule le roi de la nature.

ARTICLE II.

DE LA POPULATION DES MONDES.

PARTIE I.

QUAND Fontenelle publia ſes *mondes*, les femmes, pour qui cet ouvrage étoit fait, ne le prirent que pour un badinage charmant : elles ne ſoupçonnoient pas que ce badinage même eût été très-inſipide, s'il n'avoit pas eu pour baſe une vérité faite pour être adoptée par tous les philoſophes.

Les planetes qui ſont dans notre ſyſtême, ſont toutes des corps opaques, qui réfléchiſſent la lumiere de l'aſtre ſupérieur, vers lequel elles gravitent, & qui tournent ſur leur axe, en décrivant une ellipſe autour du ſoleil : ſi l'une eſt habitée, elles doivent l'être toutes. Il ſeroit abſurde de ſuppoſer que de ſeize globes qui parcourent la même carriere, la nature eût fait de l'un une ville floriſſante, & des autres de vaſtes déſerts.

De quel droit oſons-nous accuſer cette

nature de ſtérilité ? Il lui ſeroit plus aiſé de ceſſer d'être, que de ceſſer de produire. Il n'y a de ſtérile dans l'univers que l'entendement du ſophiſte, qui accuſe la mere des êtres d'impuiſſance.

PRINCIPES.

Nous ne pouvons jeter un coup-d'œil autour de nous, ſans voir que tout eſt animé. Une goutte d'eau eſt la demeure d'un peuple d'animalcules microſcopiques qui naiſſent, multiplient & ſe métamorphoſent : par-tout où il y a du mouvement il y a des êtres ſenſibles ; or le mouvement eſt démontré eſſentiel à la matiere.

D'un point de la ſurface de la terre nous promenons nos regards ſur la voûte lumineuſe du firmament ; nous calculons la grandeur des orbites que décrivent les corps céleſtes ; nous apprécions leurs rapports, & nous voudrions être les ſeuls dans l'univers qui jouiſſions de l'avantage d'admirer la nature ! N'eſt-il pas plus ſimple de ſuppoſer qu'il y a des aſtronomes par-tout où l'on peut cultiver

l'aſtronomie, & que là où il y a des points de vue, il doit y avoir des obſervatoires & des obſervateurs ?

Les demi-phyſiciens élevent des doutes. Ils diſent qu'une planete comme Mercure, deux fois plus proche du ſoleil que la terre, doit être une zone torride inhabitable ; & qu'un globe comme Saturne, qui eſt éloigné dix fois plus que nous de cet aſtre générateur, doit, à cauſe de ſon froid exceſſif, voir avorter dans ſon ſein les germes des êtres.

Mais d'abord quelle néceſſité y a-t-il que les globes céleſtes ſoient habités par des hommes tels que nous ? Démocrite le croyoit (*) ; mais comme Démocrite rioit de tout, on peut auſſi rire de ſon paradoxe.

La nature eſt ſimple dans ſes plans ; mais il doit y avoir une prodigieuſe variété dans leur exécution. Puiſqu'il y a tant de différence entre un negre & un blanc, entre un Lapon & un géant de la Patagonie, pourquoi un

(*) Cicer. *acad. quæſt.* lib. IV.

habitant de Saturne reſſembleroit-il à un habitant de la terre, ou une intelligence de Sirius à une intelligence d'Orion ?

PRINCIPES.

Qu'importe que Mercure par ſa poſition ſoit embraſé par les feux du ſoleil ? La chaleur que nous éprouvons ne ſemble-t-elle pas compoſée du feu central que la terre exhale, & de celle qu'elle reçoit de l'aſtre autour duquel elle fait ſa révolution (*) ? Or, pourquoi n'imagineroit-on pas que plus une planete s'approche du ſoleil, moins elle poſſede de cette chaleur interne, & que plus elle s'en éloigne,

(*) « On a fait des inſtrumens pour reconnoître » la différence de chaleur immédiate des rayons du » ſoleil en été, à celle de ces mêmes rayons en hiver ; » & on a trouvé avec étonnement que cette chaleur » ſolaire eſt en été ſoixante-ſix fois plus grande qu'en » hiver dans notre climat ; & que néanmoins la plus » grande chaleur de notre été ne différoit que d'un ſep- » tieme du plus grand froid de notre hiver..... Au- » jourd'hui il eſt démontré que cette chaleur qui s'é- » chappe de l'intérieur de la terre, eſt dans nos contrées » au moins vingt fois en été, & quatre cents fois en » hiver, plus grande que la chaleur qui nous vient du » ſoleil. *Hiſt. natur.* de Buffon, ſupplément, tome I » de l'édition in-12, pages 44 & 45. »

plus elle en renferme dans ſon ſein ? alors tout ſeroit compenſé ; & des hommes même pourroient vivre dans les glaces éternelles de Saturne, comme dans les plaines brûlantes de Mercure ou de Vénus.

Une planete voiſine du centre de ſon ſyſtême, peut être rafraîchie par les exhalaiſons qu'elle éleve & par des nuages continus qui arrêtent la propagation de l'embraſement.

Le ſol peut être imprégné de nitre & de ſalpêtre qui refroidiſſent l'athmoſphere : c'eſt la raiſon qui fait que pluſieurs régions du Nouveau-Monde ſituées ſous la zone torride, ne ſont pas plus mortelles à leurs habitans, que les campagnes d'Italie & les plaines du Portugal.

Quand même la chaleur y ſeroit à ſon comble, ne ſauroit-on concevoir des êtres organiſés qui ſeroient à l'épreuve de ſon activité ? Seulement je me perſuade que dans une planete embraſée, l'abondance même des principes de vie raccourciroit l'exiſtence de l'être générateur. Qui ſait ſi l'intervalle d'une année

de Mercure ne réuniroit pas l'enfance de ses habitans, leur âge viril & leur décrépitude ?

PRINCIPES.

Je conçois aussi aisément des êtres animés dans Saturne que dans Mercure. Il y a des hommes à notre cercle polaire. Les Hollandois en 1633 passerent l'hiver sur une roche du Spirtzberg vers le 88e degré de latitude, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Sous le pole même, où l'excès de froid semble devenir mortel à l'espece humaine, la nature déploie toute son énergie ; c'est de là que partent ces innombrables essaims de harengs & de morues qui vont nourrir l'Europe, ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan, & ces énormes baleines qui regnent sur les mers par leur taille colossale & par leur voracité.

Le défaut de lumiere seroit peut-être un plus grand obstacle que le froid à la population des globes qui servent de limites à notre systême ; mais voyez comme la sage nature a prévenu les objections de ses détracteurs.

Jupiter, qui eſt à 165 millions de lieues du ſoleil, a quatre lunes pour lui réfléchir ſa lumiere ; & Saturne, qui eſt deux fois plus éloigné de cet aſtre que Jupiter, a cinq ſatellites & un grand anneau. Il ſemble que les ténebres ne ſoient faites ni pour la nature ni pour ſes obſervateurs.

La population des cometes ſemble plus difficile à expliquer que celle des planetes, parce que ſi on peut être organiſé de façon à ſoutenir ou un chaud ou un froid immodéré, il paroît impoſſible que des êtres ſenſibles paſſent alternativement par ces deux extrêmités ſans ſe détruire. Or, les cometes, par la nature de l'ellipſe qu'elles décrivent, peuvent être à la moitié de leur révolution plus voiſines du ſoleil que Mercure, & à l'autre en être plus éloignées que Saturne ; or il paroît bien plus abſurde de croire que l'habitant d'un pareil globe puiſſe voir ſans périr ſon aphélie & ſon périhélie, que d'affirmer qu'un negre peut paſſer l'hiver au Groënland, ou un Groënlandois l'été dans les ſables du Zanguebar.

La ſaine phyſique offriroit une foule de réponſes à cette difficulté.

PRINCIPES.

Une comete qui n'appartient à aucun ſyſtême, peut, dans l'ellipſe immenſe qu'elle décrit, être échauffée à ſon périhélie par notre ſoleil, & à ſon aphélie par ceux des étoiles fixes.

Si, comme l'a prétendu Newton, une comete telle que celle de 1680, ſurpaſſoit dix mille fois celle du fer rouge, & qu'il fallût cinquante mille ans pour la réfroidir (*), elle ne ſeroit jamais froide, car il n'y en a point dont la révolution ſoit de 500 ſiecles.

Quand une comete s'approche du diſque du ſoleil, ſa révolution ſe fait avec une rapidité qui approche de celle des rayons de la lumiere: ainſi la maſſe n'a pas le tems de s'embraſer. De

(*) On a objecté à Newton qu'un corps qui mettroit cinquante mille ans à ſe refroidir, devroit en mettre autant à s'échauffer au point d'acquérir une chaleur qui ſurpaſſât deux mille fois celle du fer rouge; mais ici l'apôtre de la gravitation ne donne que des conjectures, & c'eſt ce qu'il fait toujours quand il ne marche pas à la lumiere de l'expérience.

plus, cette partie de ſa ſurface que l'activité du feu volatiliſe, devient une épaiſe colonne de vapeurs qui intercepte les rayons ſolaires. L'âthmoſphere de la comete de 1744, à ſon périhélie, s'étendoit à huit mille lieues, & cette vaſte tente lui ſuffiſoit pour mettre ſes habitans à l'abri de la deſtruction.

Enfin, quelle néceſſité y a-t-il que les êtres animés qui peuplent une comete voient ſon aphélie & ſon périhélie? La plupart des cometes ſont pluſieurs ſiecles à achever leur révolution : la raiſon n'y logeroit-elle que des Épiménides & des patriarches?

Après avoir parcouru les planetes & les cometes, le fil de l'analogie me conduit à peupler juſqu'aux ſoleils, centres de tous les ſyſtêmes. Il eſt probable qu'il y a des êtres intelligens dont les corps, de la nature du diamant ou de l'asbeſte, ſont long-tems impénétrables à la flamme : on peut en faire les habitans de notre ſoleil & ceux des étoiles fixes : du moins ſi c'eſt une illuſion, la philoſophie s'en accom-

mode mieux que de la vérité qui viendroit la détruire.

PRINCIPES.

Ces êtres abſorbés dans un océan de lumiere, ne verroient point tous les globes ſubalternes qui tournent autour d'eux : ce ſont eux qui ſeroient autoriſés à croire que ſans leur ſoleil il n'exiſteroit rien dans la nature.

Je ſuis perſuadé que nous ne connoîtrons jamais les habitans des 16 planetes de notre ſyſtême (*), encore moins ceux de Sirius ou des mondes de la voie lactée : mais enfin ils exiſtent, & ce principe doit nous ſuffire pour juſtifier la nature.

(*) Il faut compter parmi ces planetes l'anneau de Saturne.



CHAPITRE IV.

PROBABILITÉS SUR LA THÉORIE DE NOTRE GLOBE.

PARTIE I.

LE monde que l'homme habite, eſt pour lui une hôtellerie où il ne loge qu'un jour; cependant ſon eſprit inquiet veut deviner d'où vient cette hôtellerie : il s'élance au-delà des murs qui bornent ſon enceinte, & quand il a imaginé ce qui pourroit être, il dit avec confiance : *Cela eſt.* Voilà pourquoi le monde des philoſophes n'eſt preſque jamais le monde de la nature.

Examinons un moment ces hypotheſes philoſophiques ſur l'origine de notre globe, ſur ſes viciſſitudes & ſur ſa durée; & s'il en eſt une probable, adoptons-la, mais avec réſerve, & juſqu'à ce qu'il en naiſſe une autre plus ſimple qui la faſſe oublier.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DE LA TERRE.

PRINCIPES.

L'ÉTERNITÉ peut être l'attribut de la matiere élémentaire, mais certainement la matiere modifiée a une durée qu'on peut ſoumettre au calcul. La nature exiſte de tout tems, & notre univers, qui a commencé, finira un jour.

A ne conſidérer que le globe que nous habitons, il renferme en lui-même pluſieurs cauſes de deſtruction, qui annoncent la certitude de ſon origine. Je parle de ſa rotation autour de ſon axe, de ſa révolution autour du ſoleil, & de ce mouvement inſenſible que l'aſtronomie a apperçu en lui, & qu'elle a déſigné ſous le nom de la préceſſion des équinoxes.

Mais en aſſurant que la terre a eu une origine, il nous eſt preſqu'impoſſible de déterminer à quelle révolution dans le ſyſtême céleſte elle doit cette origine. Le *comment* de tout ce qui exiſte ſera toujours l'écueil de nos connoiſſances.

PARTIE I.

Ce *comment* n'arrêta jamais les insulaires des Célebes. Suivant ces sauvages, le soleil & la lune partageoient de tout tems l'empire de l'univers : l'ambition les brouilla, & ils se battirent dans les déserts de l'espace : la lune fut vaincue, & dans sa fuite s'étant blessée, elle accoucha de la terre. Cette planete, dans l'opinion de nos insulaires, est grosse encore de plusieurs autres mondes qu'elle fera naître successivement, mais sans violence, pour réparer les ruines de ceux que le feu de son vainqueur doit détruire.

Laissons la grossesse de la lune avec celle des cailloux de Deucalion, & passons des conjectures des sauvages aux conjectures des philosophes.

Whiston croyoit, comme les anciens, que le chaos recéloit de tout tems la terre dans son sein. Le Dieu de Moïse vint, dit-il, il y a environ six mille ans, l'organisa, & la rendit propre à devenir la demeure du genre humain. — On n'a point aimé cette conciliation de la théo-

gonie d'Héſiode avec la geneſe, & ce ſyſtême a paſſé, avec le nom de l'auteur & ſon ouvrage. PRINCIPES.

Burnet, qui admet auſſi la préexiſtence du chaos, & qui n'explique le déluge qu'avec la queue d'une comete, n'a guere plus d'autorité que Whiſton. Son livre eſt un roman ingénieux, mais ſans conſéquence, comme les rêveries théologiques de ſon compatriote. Or, on ne bâtit les mondes ni avec des cantiques, ni avec des phraſes.

Le naturaliſte Bourguet, à qui la phyſique doit la belle obſervation de la correſpondance des angles des montagnes, a auſſi fait un rêve ſur l'origine de notre globe. Cette planete, dit-il, a pris ſa forme dans un inſtant. Ce n'étoit d'abord qu'un amas de matieres fluides: après un certain nombre de révolutions ſur ſon axe, & autour du ſoleil, ſa premiere ſtructure fut détruite; & ce grand événement arriva vers l'équinoxe du printems: bientôt après, le feu ſe mit dans le globe; & cet élément deſtructeur le conſume lentement, jusqu'à ce que tous

les êtres animés qu'il renferme dans ſon ſein ſoient anéantis.

Ne parlons plus de Bourguet, parce que ce n'eſt point au philoſophe à réfuter les prophetes. Deſcartes, plus audacieux que la plupart des phyſiciens qui l'ont ſuivi, quoique ſa plume fût enchaînée par les bûchers de la propagande, a cru qu'originairement la terre étoit une étoile fixe. Mais comment un aſtre d'où émane la lumiere eſt-il devenu un corps opaque propre ſeulement à la réfléchir? Où a paſſé le feu de ce ſoleil? & qui a anéanti les planetes de ſon tourbillon?

Leibnitz qui aime à rectifier Deſcartes, & qui fait comme lui des romans métaphyſiques, prétendoit que la terre pourroit bien n'avoir été primitivement qu'une tache du ſoleil, que cet aſtre a jetée hors de ſon atmoſphere, & qui tâche ſans ceſſe d'y retomber (*) : mais

(*) Comme on connoît peu ce paradoxe du rival de Newton, il eſt à propos d'indiquer où il ſe trouve; c'eſt dans une lettre à Bourguet, inſérée dans le dernier recueil des œuvres de Leibnitz, *tome VI, part. I, p. 213.*

la lune eſt-elle auſſi une tache de notre globe ; & quelle ſeroit, dans cette opinion, l'origine de l'anneau de Saturne & des ſatellites de Jupiter ?

PRINCIPES.

Le hardi Buffon, qui n'eſt cependant pas l'ami de Léibnitz, a un peu corrigé les défauts de ce ſyſtême. Il ſuppoſe qu'une comete tomba un jour ſur la ſurface du ſoleil, déplaça cet aſtre, & en détacha la 650e partie de ſa maſſe. Cette matiere fluide forma d'abord un torrent, enſuite elle circula autour du ſoleil, mais à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties ; & voilà l'origine des planetes de notre ſyſtême. Toutes ces hypotheſes ſont des édifices aériens. Il pourroit ſe faire que la terre n'eût été primitivement ni une étoile, ni une partie de ſoleil, ni une de ſes taches. Qui ſait ſi ce n'eſt pas une comete qui, en voyageant, s'eſt trop approchée de notre ſoleil, & eſt reſtée dans ſon ſyſtême ? J'aime bien autant cette rêverie qu'une autre. Depuis que Halley a prouvé que les cometes ne ſont pas des exhalaiſons, on a fait jouer à ces aſtres un grand

rôle dans le ciel. On a dit qu'il y en avoit qui se promenoient de systême en systême : on les a accusées de la destruction des mondes dont ils s'approchoient de trop près. Des philosophes ont même assuré que leur queue avoit produit le déluge; & puisque la queue d'une comete fait des miracles, le corps de la comete peut bien changer son cours.

Je sens qu'avec des connoissances astronomiques, une belle imagination, & une plume dégagée de toute entrave, il est très-aisé d'assigner une origine à notre globe : mais c'est cette facilité même qui m'inspire de la défiance; la vérité est une; & il est probable que si cent philosophes la peignent chacun à leur façon, aucun ne l'a rencontrée.



ARTICLE II.

DE L'ANTIQUITÉ DE NOTRE GLOBE.

PRINCIPES.

JE rencontre toujours Platon quand je cherche des systêmes. Ce rêveur sublime comptoit l'âge du monde par des myriades de siecles : il supposoit qu'au bout d'un certain période tout rétrogradoit; que les astres se levoient à l'occident, & se couchoient à l'orient, & que les hommes d'alors commençoient leur carriere par la vieillesse, pour mourir dans l'enfance (*). Voilà une idée digne de Cyrano de Bergerac, & qu'on est fâché de ne pas trouver dans son voyage de la lune.

En général, tous les peuples qui ont eu des astronomes, ont eu la vanité de vouloir fixer l'époque de l'organisation de notre globe. L'Egypte faisoit régner ses dieux sur la terre pendant onze mille ans. Les mages de la Chaldée prétendoient avoir une histoire du

(*) Plat. *in politic.*

ciel, qui remontoit à 470 mille ans. Des Indiens, plus audacieux encore, ont reculé le période de la formation de notre planete à plusieurs millions d'années. Toutes ces hypotheses étant fondées, non sur des faits, mais sur de frivoles conjectures, ont à peu près le même degré d'évidence. Il est égal, quand on trompe les hommes, de leur dire qu'ils existent depuis 60 siecles ou depuis plusieurs millions.

Le seul systême suivi que je connoisse en ce genre, & le seul où les conjectures soient liées avec une chaîne d'expériences, est celui du Pline de la nation. Cet écrivain, qui semble vivre autant que sa renommée, l'a consigné dans son supplément à l'histoire naturelle ; & je vais l'exposer dégagé de cet énorme appareil de calculs qui en font la base, je ne dis pas la démonstration.

Toutes les planetes de notre systême, prétend le hardi Buffon (*), sont sorties du soleil par le choc d'une comete, qui déplaça

(*) Voy. pet. édit. tome IV, *passim*.

de cet aſtre la 650e partie de ſa maſſe. Cette énorme quantité de matiere alla circuler à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties. Pour la terre, que le choc de la comete contraignit à décrire une ellipſe à 33 millions de lieues du centre de ſon ſyſtême, elle fut originairement dans un état de liquéfaction, enſuite dans un état d'incardeſcence, & enfin dans un état ſucceſſif de chaleur qui décroîtra toujours, juſqu'à ce qu'elle parvienne à perdre ſa fécondité.

PRINCIPES.

Afin de deviner l'époque de cette formation des planetes, l'ingénieux phyſicien a fait rougir pluſieurs globes de toutes ſortes de matieres & de toutes ſortes de denſité; & ſur cette baſe fragile il a élevé le plus hardi des édifices.

Voici ſes réſultats par rapport à notre planete. -- Le refroidiſſement de la terre, au point de pouvoir la toucher, s'eſt fait en 34 mille ſept cents ſoixante & dix ans; & ſon refroidiſſement à la température actuelle, en 74 mille huit cents trente-deux ans: d'où il

s'ensuit que notre globe a joui d'une chaleur convenable à la nature vivante depuis 40,062 ans, & que les êtres sensibles pourront encore y subsister pendant 93,291 ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 168,123, époque de l'origine des planetes.

Suivant ce systême, notre monde planétaire ne s'est organisé que depuis 74,832 ans. Son auteur est le premier philosophe qui ait osé fixer, d'une maniere aussi précise, cette époque; & c'est ce qui me la fait révoquer en doute. Dans une matiere aussi conjecturale, il faut s'égarer mille fois, avant que de découvrir la vraie route. Or, l'écrivain que je viens d'analyser, a si peu de défiance de la bonté de son hypothese, qu'il l'inspire à chaque instant à ses lecteurs.

Quelle démonstration avons-nous que les mondes de notre systême soient nés du choc d'une comete? L'astronomie fournit vingt hypotheses sur ce sujet, pour le moins aussi vraisemblables; & avant d'établir la sienne, il falloit les réfuter.

Quand la matiere planétaire fut projetée hors du ſoleil, elle devoit être homogene; ainſi il faudroit refaire tous les calculs qui ſuppoſent ſon hétérogénéité.

PRINCIPES.

Le double mouvement des planetes ſur leur axe & autour du ſoleil doit les échauffer conſidérablement, & cette différence eſſentielle entre les maſſes céleſtes & les petits globes tranquilles qui ont ſervi aux expériences, n'eſt point entrée dans les calculs de notre philoſophe.

Au reſte, quel rapport peut-il y avoir entre de petites boules de fer rougies à blanc, & un torrent de la matiere la plus ſubtile qu'on connoiſſe dans la nature; entre du métal & un être qui approche par ſon peu de denſité du feu principe?

En général, comment, de quelques expériences ſur des globes d'un pied de circonférence, a-t-on pu déduire l'origine de ces maſſes énormes qui roulent dans notre ſyſtême, & parmi leſquelles il en eſt qui ont plus de 33,000 lieues de diametre?

Dans cette hypothese, il faut croire que la terre a été plus de 34,000 ans sans être habitée; & ce dogme, qui suppose une matiere inerte essentiellement différente d'un principe actif, ne doit être placé que dans le symbole des détracteurs de la nature.

Il faudroit faire un volume aussi gros que celui où est exposé ce systême, pour le réfuter en détail : mais la philosophie de la nature n'est pas un traité d'astronomie. Il suffit de laisser entrevoir aux lecteurs intelligens la chaîne de mes idées, sans blesser la vérité & sans offenser un homme célebre.

Voici un petit nombre de principes propres à guider le philosophe qui a assez de loisir & de courage, pour percer les ténebres qui couvrent l'antiquité de notre planete.

La terre, comme je l'ai déjà dit, a un mouvement particulier qui vient de ce que son équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens : on appelle cette vicissitude la précession des équinoxes. Hipparque

la soupçonna il y a un peu plus de 1,800 ans. Ptolemée la prouva long-tems après cet astronome, mais d'une maniere confuse ; & enfin le grand Newton l'a démontrée. De faux calculs firent croire d'abord que ce période étoit de 36,000 ans ; mais on s'accorde aujourd'hui à le faire de 25,920 années.

PRINCIPES.

Cette supputation conduit à un autre. Il semble que l'écliptique tende sans cesse à s'approcher de l'équateur ; son obliquité diminue, suivant l'ingénieux Mairan, d'une minute dans un siecle ; ensorte que pour arriver de son état actuel à sa confusion avec l'équateur, il lui faudroit 140,000 ans. Ce philosophe, en partant de cette idée, a trouvé que ce cercle auroit employé 2,160,000 ans à faire le tour entier, en passant par les poles (*).

Si je voulois résoudre le problême qui m'occupe, je partirois de cette donnée. La situation qui paroît la plus favorable à ce globe est celle où l'écliptique coïncide avec l'équateur.

(*) *Lettres au P. Parennin*, page 112.

PARTIE I.

Or, il eſt probable que c'eſt par elle que la terre a commencé. Il ſuffiroit donc de retrancher, de la grande révolution, les 140,000 ans du calcul de Mairan, & on parviendroit à l'époque de l'origine de notre planete.

Mais avant que de procéder à une recherche auſſi curieuſe, il ſeroit néceſſaire de vérifier tous les calculs aſtronomiques des Hipparque, des Ptolemée, des Albategne, des Mairan & même des Newton. Je ſoupçonne qu'on les doit en partie à des faits, & en partie à l'imagination de ces hommes célebres. Or, les faits ſeuls doivent ſervir de baſe au problême : c'eſt bien aſſez d'en chercher la ſolution au milieu des conjectures.

Il reſteroit cependant encore une difficulté. Le calcul que j'indique peut bien conduire à fixer le commencement de la grande révolution du globe ; mais qui me prouvera qu'elle eſt la ſeule qu'il a ſubie ? Il n'y a peut-être pas plus de raiſon à en admettre une que cent mille ; & alors le monde que nous habitons

sembleroit toucher par sa durée aux limites de l'éternité.

Quel que soit le systême qu'admettent les philosophes, celui qui répugne le plus à la raison sera toujours le principe que notre monde a été créé il y a soixante siecles.

Ne voit-on pas qu'il n'y a rien de neuf sur la terre? Tout y porte l'empreinte d'antiques révolutions qui l'ont bouleversée : on rencontre par-tout, soit sur sa surface, soit dans son sein, des amas immenses de ruines, restes d'un ancien monde qui ont servi à la composition du nouveau.

Les arts paroissent avoir fait le tour du globe, & on en trouve les monumens dans des contrées même d'où la nature aujourd'hui a chassé les hommes.

Maupertuis a lu une inscription en langue Rhunique dans des régions du pole qui ne semblent habitées que par des rennes & des ours blancs (*). On trouve dans la Sibérie,

(*) *Voyage au monument de Windso*, dans le recueil des œuvres de Maupertuis, tome III, page 179.

entre le 80 & le 130e degrés de longitude, les veſtiges de l'habitation d'un peuple civiliſé; tels que des décombres de grandes villes, des manuſcrits ſur du papier de ſoie, & des pyramides (*). Il fut donc un tems où le pole ſe trouva dans une zone tempérée; & ce fait vient encore à l'appui de notre idée ſur la coïncidence de l'écliptique avec l'équateur.

S'il eſt vrai que dans l'âge d'or les hommes étoient des géants & vivoient près de dix ſiecles, quel prodigieux intervalle n'a-t-il pas dû s'écouler entre cette époque & notre âge de fer, où on regarde comme des êtres merveilleux les hommes qui paſſent ſix pieds & qui vivent cent ans?

Les inquiſiteurs qui ne veulent pas que la terre tourne & que l'homme penſe, ne manqueront pas de dire que je blaſphême, parce que je ne ſuis pas de l'avis d'un ancien légiſ-

(*) Voy. *l'hiſtoire de l'aſtronomie* par M. Bailly, page 95, ouvrage d'un ſavant qui ſait écrire; ce qui eſt peut-être le plus grand des éloges.

lateur, qui vivoit il y a environ trente-trois siecles : mais ce législateur lui-même admettoit un chaos préexistant à notre monde. Il a joint à cette erreur d'autres hypotheses évidemment contraires à la saine physique & à la raison. Il a dit que l'*esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Il a fait naître le soleil quatre jours après la lumiere. Il a supposé que l'Ordonnateur des mondes, fatigué d'avoir travaillé six jours, s'étoit reposé le septieme, &c.; & je ne dis pas cela pour affoiblir la grande vénération que la postérité a conservée pour cet homme célebre. J'honore sa mémoire plus que de vains enthousiastes. Je crois que ce législateur a rendu plus de services au genre humain en lui annonçant un Dieu rénumérateur & vengeur, qu'en lui parlant la langue des Cassini & des Halley. -- Adorons son Dieu, & osons bâtir un monde après lui.



ARTICLE III.

DE LA DURÉE DE NOTRE MONDE.

PARTIE I.

L'IDÉE abſurde que nous touchons à la cataſtrophe de notre globe, eſt de la plus haute antiquité : c'eſt que l'homme qui ne naît que pour mourir, s'eſt porté de tout tems à créer le monde à ſon image.

Il ſuffiſoit qu'un peuple fût malheureux, pour qu'il vît la terre ſe diſſoudre & engloutir à-la-fois les opprimés & les oppreſſeurs.

L'ignorance de la phyſique contribua auſſi à répandre cette erreur. On ne voyoit preſque jamais une comete ou une éclipſe, ſans appréhender que la nature expirante ne rentrât dans le ſein du chaos.

Les fondateurs des cultes religieux confirmerent ce préjugé. Il y a plus de dix-ſept cents ans qu'on nous annonce de nouveaux cieux & une terre nouvelle, & l'univers ne paroît point avoir avancé d'un ſeul pas vers

ſa décrépitude : ce dogme n'a ſervi qu'à enrichir des moines (*), à tourmenter les hommes foibles & à faire naître l'héréſie des millénaires.

Lorſque la grandeur de Rome n'étoit plus que dans ſes monumens, ſes poëtes ſe firent un jeu d'en impoſer en ce genre à ſa crédulité. Séneque & Lucain, dont l'imagination exaltée cherchoit ſans ceſſe le ſublime parmi les hyperboles, repréſenterent les poles de notre monde tombant ſur l'équateur, les colonnes du ciel briſées, les aſtres ſe précipitant les uns ſur les autres, le genre humain détruit, & les dieux mêmes rentrant, avec les êtres qu'ils gouvernoient, dans le ſein du néant : ces abſurdités auroient révolté des aſtronomes, mais il n'y en avoit point dans la ville qui avoit ſubjugué l'univers.

Les lumieres ſont venues en Europe avec la connoiſſance du ciel : mais alors, à des craintes

(*) On connoît la célebre formule de donation qui a ſi long-tems été en uſage en Europe : *La fin du monde étant proche, moi N. . . pour n'être point rangé parmi les boucs, je donne mes terres à tel couvent.*

populaires ont ſuccédé des terreurs d'un autre genre ; les phyſiciens qui nous ont éclairés ſur la théorie des cometes, nous ont repréſenté ces aſtres s'approchant de la terre pour amener ſa cataſtrophe ; ils ont ſuppoſé que la queue ſeule d'une de ces planetes errantes pouvoit faire périr notre globe dans un déluge de feu, le réduire en pouſſiere, lui enlever ſa lune, & peut-être l'emporter lui-même au-delà des régions de Saturne, pour lui faire ſouffrir un hiver de pluſieurs ſiecles, qui anéantiroit dans ſon ſein tous les êtres qui reſpirent.

Tous ces événemens ſont poſſibles ſans doute ; mais l'aſtronomie, qui nous les fait appréhender, nous raſſure en même tems, en éloignant beaucoup le terme de leur approche : dans le calcul des probabilités, l'unité ſemble ici oppoſée à l'infini, & alors la terreur, à force de s'étendre, doit diſparoître.

Dieu exiſte, & ſa providence, qui a tracé aux cometes la route qu'elles doivent parcourir dans l'eſpace, ne les laiſſera pas s'approcher

des

des planetes jusqu'au point où elles puissent s'entre-détruire.

Au reste, ce globe renferme en lui-même plus d'un principe de dissolution ; & il est inutile de recourir à des queues de cometes pour accélérer sa ruine ou son renouvellement.

D'abord plus un être est actif, & plus il s'use par le frottement ; dans ce sens, la terre, à qui l'astronomie a découvert trois mouvemens, doit avoir moins de durée que le soleil, qui ne tourne sur son axe, ou que les autres planetes de son systême, qui ayant deux mouvemens, n'ont pas celui de la précession des équinoxes.

L'humide radical qui sert à la fécondité du globe, semble aller toujours en se desséchant ; & quand il cessera de produire, il faut bien qu'il cesse d'être planete.

Je ne parle point ici de notre athmosphere, qui, se trouvant sans cesse chargé de nitre, de sel & de soufre, amene les météores ignés, les tourbillons & les tempêtes : je laisse là

l'action insensible de l'Océan contre les terres; j'abandonne même le parti que je pourrois tirer de l'éruption des volcans & de ces affreux tremblemens de terre qui ont de tems en tems changé les villes en déserts : tous ces fléaux ne méritent pas l'attention du physicien qui étudie la durée du monde, parce qu'ils n'en dégradent que la surface.

Il est certain qu'il fut un tems où le globe que nous habitons étoit sous les eaux; sa structure intérieure le démontre; & ce grand événement qui a changé la face de la terre, ne doit pas être confondu avec ces inondations particulieres qui ont anéanti dans quelques contrées la race humaine, & qu'on connoît sous le nom des déluges de Noé, d'Ogygès & de Deucalion.

Il semble que la masse des mers diminuant sans cesse, le globe n'a point à redouter encore une pareille catastrophe; mais des physiciens instruits ont prétendu que le monde, miné par le feu qui le consume lentement, sera détruit un jour par une explosion terrible, accom-

pagnée d'un incendie général qui augmentera l'athmosphere de la planete, en diminuant son diametre. (*) Whiston ajoute à cette prophétie, que quand le feu aura dévoré tout ce que notre globe contient d'impur, & que par sa vitrification il sera devenu transparent comme du crystal, les bienheureux viendront l'habiter jusqu'au jour du jugement (**); & il est probable que ce visionnaire n'a ainsi conclu son roman physico-théologique que pour concilier sa théorie avec l'apocalypse.

De toutes les hypotheses sur la durée de notre monde, celle qui se concilie le mieux avec la raison, est sans doute celle qui ne le décompose que par l'action de ce feu principe qui a servi à sa composition; mais nous n'avons pas encore assez de connoissances pour fixer l'époque de ce renouvellement; & pour en parler avec exactitude, il faut être ou stupide ou prophete.

(*) Voy. *Lettres philosoph.* de Bourgüet, page 215.
(**) *Hist natur.* édit. in-12, tome I, page 242.

PARTIE I.

Si en une pareille matiere il étoit permis de conjecturer, il faudroit partir du principe que je vais exposer.

Il paroît qu'en général la durée des êtres est proportionnée à leur masse : la baleine vit plusieurs siecles, tandis qu'on connoît des animalcules microscopiques qu'une heure voit naître & mourir.

Plus l'organisation d'un être est compliquée, plus sa vie est courte : voilà pourquoi l'homme vit à peine cent ans, tandis que ce rocher contre lequel l'Océan va se briser, résiste depuis plus de cinquante siecles à ses fureurs.

Il faudroit pouvoir observer la durée de quelque grand corps terrestre, tel qu'une chaîne immense de montagnes : on la prendroit depuis l'instant où les vagues de la mer la formerent, en lui apportant des couches successives, jusqu'à ce que, loin de l'Océan qui l'a fait naître, l'action insensible de l'athmosphere la mettroit de niveau avec les plaines qui l'environnent ; l'âge de cette chaîne de montagnes conduiroit peut-être à deviner l'âge de la terre.

PRINCIPES.

On pourroit encore établir une ſérie d'obſervations aſtronomiques ſur la durée de ces taches égales en groſſeur à notre globe, qui couvrent une partie du diſque du ſoleil ; il eſt vrai que par le voiſinage de ce centre d'activité cette durée devroit être infiniment plus courte que celle d'une planete comme la nôtre, qui en eſt éloignée de trente-trois millions de lieues : mais enfin quelques délicates que fuſſent ces comparaiſons, un homme tel que Newton pourroit les tenter, & nous aurions une donnée de plus pour la ſolution de notre problême.

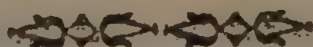
Les anciens atteſtent qu'ils ont vu des étoiles paroître pour la premiere fois & s'éteindre dans le ciel : s'il étoit poſſible que le téleſcope ſe perfectionnât aſſez pour voir naître & diſparoître une planete nouvelle, je ne dis pas parmi ces millions de ſoleils allumés dans l'eſpace, & qui ne ſont pas à portée de nos inſtrumens, mais ſeulement dans notre ſyſtême ſolaire, on pourroit, en calculant les différens

rapports de grosseur & de densité, parvenir à fixer l'époque de notre catastrophe.

Mais j'oublie que ces calculs supposent une chaîne d'observations astronomiques pendant des milliers de siecles; & qui sait si, avant d'en trouver le résultat, notre monde ne toucheroit pas à sa dissolution?

Quel que soit le systême qu'embrasse sur ce sujet le philosophe, assurons seulement que notre globe, tel qu'il est, semble encore dans sa puberté, & qu'il s'écoulera probablement plus de dix mille siecles avant qu'il touche à sa décrépitude.

Ajoutons que rien ne s'anéantissant dans la nature, l'époque de sa ruine ne sera que celle de son renouvellement.



CHAPITRE V.

CONJECTURES SUR L'ORIGINE DE L'HOMME.

PRINCIPES.

ELLES étoient écrites ces conjectures; & je laiſſois à l'homme de bien la liberté de les parcourir ou de paſſer outre; aux docteurs, le droit de les proſcrire, & même à la propagande de Paris celui de les brûler, lorſqu'on vint m'apporter un manuſcrit contenant quatre nouvelles lettres Perſannes qui roulent ſur le même ſujet, & qu'on venoit de trouver, avec le roman d'Arſace, dans les papiers du préſident de Monteſquieu; je ne balançai pas à préférer à mes rêveries celles du créateur de l'eſprit des loix : je jetai donc mon manuſcrit au feu, & je ſentis qu'en faiſant parler Usbeck pour moi, le lecteur n'y perdroit rien.



PREMIERE LETTRE PERSANNE.

USBEK A RHEDI, à Venise.

PARTIE I.

JE dînois hier chez une femme qui tient ce qu'on appelle un bureau de bel-eſprit : ce jour-là les ſavans ſeuls occuperent la ſéance : elle fut longue ; car on cita, au lieu de raiſonner ; on diſputa, au lieu de diſcuter ; & à la fin, chacun reſta de ſon avis : il s'agiſſoit de ſavoir quelle a été l'origine de l'homme ; la dame qui donne à dîner & qui protege, ſourit d'abord dédaigneuſement ſur l'idée de la création ; & par déférence pour elle, le docte aréopage ne voulut pas même perdre ſon tems à réfuter la coſmogonie de Moïſe.

Un petit homme qui ſe propoſoit d'enrichir le mercure des énigmes de Sanchoniaton, dit que ce philoſophe croyoit les habitans de la terre nés du vent & de la nuit ; & il ajouta modeſtement qu'il n'oſoit pas être d'un avis oppoſé à un grand homme qui étoit de Byblos,

& qui vivoit il y a plus de trois mille ans. PRINCIPES.

Pour moi, dit un abbé qui venoit de traduire Diodore, j'aimerois autant l'hypothese de mon historien de Sicile, que celle de votre philosophe de Byblos: vous voyez, dit-il, éclore des fanges du Nil, quand ce fleuve s'est retiré, une infinité de rats qui présentent hors de terre une moitié de leur corps déjà organisée, tandis que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée: eh bien! il en est de même de l'homme; il s'est formé primitivement d'un limon générateur; & voilà pourquoi chez tous les peuples qui raisonnent on l'appelle l'enfant de la terre.

Monsieur l'abbé, dit un consul d'Egypte qui travailloit à un roman philosophique appellé *Telliamed*, votre Diodore se trompe, soit pour la généalogie de l'homme, soit pour celle de ses rats; la terre humectée par un petit fleuve d'Afrique, n'organise rien: c'est la mer qui a tout fait. Dans le tems qu'elle couvroit la surface du globe, elle étoit le berceau flottant

de tous les êtres éternellement renfermés dans ſon ſein ; ſon onde, en ſe retirant, laiſſa l'œuf humain à ſec ; alors le ſoleil vint le féconder, & l'animal intelligent ſortit de ſa coque. --- Notre conſul ſe mit enſuite à diſſerter ſur la diminution de l'Océan, ſur les tritons qu'il avoit vus, ſur les ſirenes à qui il avoit parlé ; & peu s'en fallut que je ne me cruſſe le compatriote des crabes & des requins ; Rica, encore plus perſuadé que moi, ſe regarda dans une glace, pour ſavoir s'il n'avoit pas acquis une queue & des écailles.

Il ſe fit un moment de ſilence ; le Mécene féminin qui nous donnoit à dîner le rompit : il eſt certain, dit-elle, que de tout tems on a été très-embarraſſé à expliquer notre origine ; le philoſophe oriental qui a dit que Dieu l'avoit créé à ſon image, a dit une double abſurdité : car qu'eſt-ce que créer, & qu'entend-on par l'image de Dieu ? Les Grecs, plus adroits, ont tiré leur Jupiter d'affaire, en le rendant ſimple ſpectateur du travail de Promethée ;

j'aime aſſez ce conte mythologique ; il eſt fait pour amuſer ces grands enfans qu'on appelle philoſophes.

PRINCIPES.

L'abbé, le conſul & le petit défenſeur de Sanchoniaton, parlerent alors tous trois à-la-fois, & demanderent qui avoit fait Promethée : je m'approchai pour ne rien perdre de la réponſe ; mais à l'inſtant une jolie ducheſſe entra, on ſe mit à parler des agrémens des femmes, & mes hommes primitifs ne parurent plus ſur la ſcene.

Cette queſtion pique encore ma curioſité : je veux en écrire au rabbin Nathanael Levi (*). Peut-être que l'érudition de cet Hébreu pourra me guérir de mon incrédulité.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban 1716.

(*) Il y a déjà dans l'ouvrage de Monteſquieu une lettre à ce Juif, qui profeſſoit la médecine à Livourne ; c'eſt la CXLIII de ſon recueil.

SECONDE LETTRE PERSANNE.

LE RABBIN NATHANAEL LEVI A USBEK, à Paris.

PARTIE I.

USBEK, j'ai parcouru tous les livres des philosophes ; le seul qui soit raisonnable est le pentateuque, & après lui le thalmud ; lisez ces deux ouvrages sublimes, & tous vos doutes seront éclaircis.

Adam fut créé à l'image de Dieu ; sa grandeur alors étoit si colossale, que quand il étendoit ses bras, il touchoit les deux extrêmités du monde ; les anges eurent peur de ce géant ; & à leur priere, l'Eternel réduisit sa taille à la hauteur de neuf cents coudées ; Adam pécha & fut chassé du Paradis terrestre ; mais comme ce jardin enchanté étoit séparé de notre monde par l'Océan, il traversa cette mer à pied, & aborda sans danger au lieu de son exil.

Originairement le corps d'Adam étoit double, c'est-à-dire, mâle d'un côté & femelle

de l'autre ; quand Dieu voulut créer Eve, il se contenta de partager ce corps en deux ; & le couple primitif put se multiplier.

PRINCIPES

Platon n'a fait que copier le thalmud, quand il a donné sa théorie des androgines ; suivant ce philosophe, il y eut d'abord des hermaphrodites à quatre bras, à quatre jambes & à deux visages : cette multiplicité de membres ayant accru leur audace, ils songerent à faire la guerre aux dieux ; Jupiter pour les punir, les partagea en deux ; mais chacune des pieces conserva une pente invincible pour se réunir à l'autre ; & voilà l'origine de l'amour : -- l'idée est ingénieuse ; & Platon seroit un grand homme, s'il n'étoit pas un plagiaire.

Revenons au thalmud que je n'aurois pas dû quitter. Eve étoit si belle, que Samaël, le prince des anges, en devint amoureux & coucha avec elle ; le serpent même eut part à ses faveurs, & c'est à ce dernier crime que toutes les nations de la terre, excepté les Juifs, doivent leur origine.

Usbek, ne vous offenſez pas ſi je mets un ſerpent à la tête de votre généalogie; j'ai le droit de vous éclairer : car votre religion eſt la fille de la nôtre; & vous ſavez aſſez que ſans le pentateuque, il n'y auroit jamais eu de Coran.

Je vous dois encore la vérité en qualité de votre ami, & je vous la dirai toujours avec autant de liberté que ſi Jéruſalem étoit la capitale du monde, comme nous l'annoncent nos prophetes, les ſeuls de la terre qui n'ont jamais menti, à ce que diſent les chrétiens, qui adorent nos livres & qui brûlent nos perſonnes.

De Livourne, le 11 *ſeptembre* 1717.



TROISIEME LETTRE PERSANNE.

Rhedi a Usbek, à Paris.

PRINCIPES.

ME voici à Saint-Malo, & je profite de mon féjour dans ce port de mer pour y étudier les monumens, les livres & les hommes. Tout m'inftruit dans ce monde nouveau où j'aborde pour la premiere fois : car jufqu'ici mes yeux étoient fermés ; un courtifan de la Perfe ne connoît que fon defpote & fon ferrail, le refte de l'univers eft fermé pour lui.

Hier un curieux me conduifit dans un vafte cabinet d'hiftoire naturelle où étoient les dépouilles des fphinx, des griffons, des licornes & d'autres animaux rares qu'on prétend n'avoir jamais exifté.

Delà nous allâmes fouper avec deux êtres non moins extraordinaires, qu'on appelle philofophes.

L'un étoit un géometre affez taciturne qui propofoit de percer le globe de la terre juf-

qu'en ſon noyau, qui peuploit le ciel de meules de moulin, & qui ſoutenoit qu'il ſuffiſoit de s'exalter pour devenir prophete.

L'autre étoit le fou le plus ingénieux qui exiſtât de la France à la Perſe : il avoit fait, dans les accès d'une fievre chaude, une nouvelle coſmogonie, & il nous la débita en ſablant du vin de Champagne. -- « Mes amis, » nous dit-il, la terre eſt l'uterus qui a tout » produit, comme elle eſt le tombeau où tout » va ſe renfermer; cependant comme la géné- » ration de l'homme eſt plus compliquée que » celle du champignon, elle a mis une infi- » nité de ſiecles à organiſer ce chef-d'œuvre; » il eſt probable que les premiers germes qui » ſe développerent furent très imparfaits; à » l'un, le cœur manquoit, à l'autre, la tête, » à un troiſieme, l'œſophage; enfin les élé- » mens de la matiere, à force de s'agiter, » parvinrent à former un être raiſonnable.

» Et ne vous y trompez pas; quand cette » Pandore s'eſt animée, c'eſt le haſard ſeul

qui

» qui a joué le rôle de Promethée; les causes » finales sont des êtres de raison inventés par » les philosophes; la nature n'a pas plus songé » à faire l'œil pour voir, que l'eau pour servir » de miroir à la bergere : posez certaines loix » de mouvement, alors la langue parlera, » l'oreille entendra, & le cerveau combinera » des pensées.

» Mais, direz-vous, si cette hypothese est » vraie, pourquoi la terre ne produit-elle plus » rien ? je réponds qu'elle est usée, & qu'il ne » faut pas attendre de la mere des êtres, dans » sa décrépitude, la fécondité qu'elle eut dans » son adolescence. »

Aucun des convives ne s'avisa de réfuter cet apôtre du hasard; la tête de ce philosophe étoit une machine détraquée, à qui il étoit aussi essentiel de faire de faux raisonnemens, qu'à une tulipe de végéter dans une ligne perpendiculaire, & à notre grand Mahomet de faire des miracles.

Mais n'admirez-vous pas, mon cher Usbek,

que ces Européens qui ont pesé l'air, qui savent la distance qu'il y a d'ici à Saturne, & qui lisent dans les astres comme nous lisons dans le Coran, ne sachent pas encore leur origine ?

J'ignore si la nature tend à sa décrépitude; mais il me semble que la raison des philosophes qui veulent tout décider, est encore dans son enfance.

Je pars pour Paris; j'embrasserai Usbek, & je verrai avec les yeux de mon ami, ce monde qui m'étonne encore plus qu'il ne m'éclaire.

De Saint-Malo, le 6 de la lune de Rebiab, 1718.



QUATRIEME LETTRE PERSANNE.

USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien des trois tombeaux (*).

JE te ſalue, être ſublime qui dois faire un jour le voyage des ſept cieux, avec la divine jument Alborak, qui a ſervi de monture à notre ſaint prophete : l'abyme de tes connoiſſances eſt plus profond que celui du chaos ; & tu converſes avec les princes de la hérarchie céleſte, comme je le ferois avec le chef de mes eunuques, ou avec la premiere eſclave de mon ſerrail.

PRINCIPES.

Des philoſophes qui ne croient ni au pentateuque, ni au Coran, m'ont fait naître des doutes ſur l'origine de l'homme : viens les faire diſparoître, viens foudroyer avec ton éloquence orientale mon incrédulité naiſſante ;

(*) Il y a déjà pluſieurs lettres, dans l'ouvrage du préſident de Monteſquieu, adreſſées à cette eſpece de moine muſulman. Voy. les lettres XVI & XVII.

fais que je te doive mon retour à cette foi ftupide qui prévient les abus du raifonnement, en anéantiffant la raifon.

Je fens, divin mollak, que l'homme ne fauroit être éternel; car une férie de générations finies ne peut former un cercle infini de générations.

Mais quel eft l'être générateur ? Je crois trop en Dieu, pour me perfuader qu'il ait créé l'homme à fon image

Le hafard eft un mot vuide de fens; c'eft une qualité occulte., qui ne devient un agent de la nature que dans les mains du peuple des philofophes.

C'eft la matiere, dit-on, qui, en fe combinant, a organifé l'homme; mais quelle foule de difficultés ne fait pas naître cette hypothefe? Dans le calcul des probabilités, il a peut-être fallu mille fiecles, pour que cette matiere fe modifiât au point de produire une intelligence; mais s'il a fallu cent mille combinaifons pour faire naître un homme, il en

faut cent millions pour que dans le même tems préfix il naiſſe une femme; de plus, qui protégera ces deux enfans qui viennent de naître? qui fournira le lait pour les nourrir? La nature aura travaillé cent mille ans à les former, & ils naîtront pour mourir?

PRINCIPES.

Il me ſemble qu'on s'y eſt toujours mal pris pour compoſer notre généalogie : on a voulu que ce globe, depuis ſa formation, n'eût jamais été peuplé que par des hommes; mais pourquoi toujours des hommes ſur la ſcene de la nature? Eſt-il donc eſſentiel d'être organiſé comme nous, pour avoir de la ſenſibilité & de l'intelligence?

Si l'on pouvoit conjecturer que l'homme ne fût qu'une modification de la matiere, il eſt hors de doute qu'elle ne feroit pas venue tout d'un coup à la production de l'être le plus compliqué qu'elle renferme dans ſon ſein : elle auroit parcouru ſucceſſivement tous les degrés de la grande échelle.

Cette hypotheſe n'offriroit rien de trop ré-

voltant à la raiſon; & il vaut mieux donner à l'homme pour tige de ſa race un Orang-outang, qu'un peu de limon qui s'organiſe à l'aide des rayons du ſoleil.

Quant à l'être ſimple qui commenceroit la filiation humaine, ſa naiſſance ne nous jette plus dans une ſérie infinie de combinaiſons; tous les jours des êtres ſimples naiſſent dans le vaſte laboratoire de la nature, des foſſiles inconnus ſe forment, des plantes nouvelles s'organiſent, ſur-tout dans nos climats fortunés de la Perſe, qui, jouiſſant d'un plus beau ciel, ſemblent par-là le berceau naturel des êtres.

Je ne fixe dans mon ſyſtême la génération de l'homme, qu'à l'époque de la formation du globe où la matiere auroit aſſez d'énergie pour maintenir ſon exiſtence. Avant ce tems, d'autres êtres ont paru ſur ſa ſurface : dans la ſuite des ſiecles, ſi les principes générateurs diminuent dans ſon ſein, la race humaine diſparoîtra, mais ſera remplacée par des ma-

chines intelligentes, moins compliquées; & cette dégradation ſucceſſive ira toujours en s'augmentant, juſqu'à ce que notre globe épuiſé ſe renouvelle, ou diſparoiſſe dans les déſerts de l'eſpace.....

Je viens, divin mollak, d'exhaler tout le venin de mes nouvelles idées: je ſens que mon ſéjour parmi des profanes a fait germer l'incrédulité dans mon ame criminelle; mais je ſecouerai de mes pieds une terre odieuſe, je relirai le ſublime Coran, & j'aurai des remords.

Fais, pour expier mon crime, auguſte cénobite, un ſecond rhamadan, & que le ciel ne puniſſe pas une erreur paſſagere en me privant à jamais de la ſociété de ces vierges bleu-céleſtes, dont le ſaint prophete promet la jouiſſance aux bons muſulmans qui croient à la jument Alborak, & qui ſavent égorger les infideles!

De Paris, ce 17 *de la lune de Rebiab* 1718.

CHAPITRE VI.

DU MÊLANGE DES ESPECES.

PARTIE I.

LA philoſophie, la morale & la nature m'entraînent malgré moi : j'entreprends de jeter quelques idées ſur une queſtion qui a échappé à la curioſité inquiete de Zénon, de Pline & d'Ariſtote ; & c'eſt parce qu'elle eſt parfaitement neuve, que je dois m'attendre à quelqu'indulgence.

Heureux ſi dans une matiere auſſi délicate, ma plume, circonſpecte, à l'exemple de la nature, travaille ſans ceſſe derriere un rideau, & ſi je parle toujours, non à l'imagination des femmes, mais à l'eſprit des philoſophes !

I.

Remontons d'abord à un principe devenu la baſe de la phyſique de cet ouvrage, c'eſt qu'il ne faut attacher aucun ſens au mot *eſpece*. Il déſigne moins un être réel, que la foibleſſe de la mémoire de ceux qui en font uſage : les

PRINCIPES.

naturaliſtes ſont contraints de l'admettre dans leurs brochures, mais il n'a jamais été écrit dans le grand livre de la nature.

Rappellons-nous encore un autre principe, ſur lequel je me ſuis déjà arrêté : c'eſt qu'il n'y a point de génération réelle dans les productions de la nature : les êtres ſe développent & ſe métamorphoſent ; mais ils ne ſe dégradent point comme notre entendement & nos ouvrages.

II.

Il eſt probable que ſi le ſpectacle des êtres eſt aujourd'hui ſi varié, c'eſt que chaque anneau de la grande chaîne tend ſans ceſſe à ſe rapprocher de celui qui eſt au-deſſus de lui : ce mêlange d'êtres qui ſemblent hétérogenes donne naiſſance à de nouvelles machines organiſées, & la chaîne multiplie ſes anneaux.

Cette tendance eſt une eſpece de gravitation qui a ſes loix, comme celle des aſtronomes ; & ſi quelque phyſicien avoit l'art de les calculer, il deviendroit le Newton de l'ontologie.

PARTIE I.

D'abord, de toutes les hypothefes que l'oifiveté philofophique a créées fur la génération, celle qui fait du feu élémentaire le principe des êtres, eft fans contredit la plus conforme à la phyfique & à la raifon ; & s'il étoit poffible de répondre à cette objection terrible, *comment, tout ayant été primitivement homogene, tout eft maintenant hétérogene*, je mettrois cette idée au rang des axiomes, & non dans la claffe des hypothefes.

Quoi qu'il en foit, la raifon nous dit que tout fut originairement homogene, & nos fens nous apprennent que rien ne l'eft aujourd'hui ; mais ce n'eft que par la voie du mêlange, que les corps ont pu paffer, de l'homogénéité, à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illufion : ainfi la gravitation des différens degrés de la grande échelle des êtres, eft une des loix primitives de la nature.

III.

Les anciens ont dit & les modernes ont répété, que des principes fecondaires, tels

que la terre & l'eau, étoient eſſentiellement inaltérables. Je ne reconnois point dans cette aſſertion les principes de la ſaine phyſique. Voici quelques faits qui annoncent la néceſſité du mêlange & la poſſibilité de la métamorphoſe.

Le chymiſte Rouelle avouoit qu'après avoir diſtillé juſqu'à vingt fois l'eau la plus pure, il trouvoit toujours de la terre au fond de la cucurbite.

Ce n'eſt que par la chûte lente de l'onde la plus pure que ſe forment ces ſtalactites, que la nature forme en cubes, en priſmes & en colonnes.

Ce n'eſt que par un fluide, qui les humecte, que les foſſiles s'accroiſſent, que les végétaux s'élevent, & que les machines animales ſe développent.

L'aſtronomie fournit encore une nouvelle baſe à ce ſyſtême. Quand on met en parallele les obſervations des Chaldéens, celles que l'Arabe Albategene fit au neuvieme ſiecle dans la Méſopotamie, & les calculs modernes ſur

PARTIE I.

les éclipſes, on ne peut s'empêcher de regarder comme une vérité de fait, l'accélération du moyen mouvement de la lune, comparé avec celui de notre globe. Or cétte accélération ne peut avoir d'autre principe que l'augmentation de la maſſe de la terre, ſoit que l'eau ſe métamorphoſe, ſoit, comme le dit Newton (*), que les vapeurs des queues des cometes, en ſe condenſant ſur la ſurface de notre globe, ſe changent en ſels, en pierres, en pyrites & en coraux; tout n'eſt donc ſur le théatre magique de la nature qu'un cercle éternel de mêlanges, de développemens & de métamorphoſes.

Toutes les pieces de la grande machine gravitent même ſi fort entr'elles, on leur découvre tant de tendance à s'aſſimiler, qu'au lieu de comparer la nature à une chaîne, je devrois plutôt en faire un filet à réſeau, dont

(*) Voy. *Princip. mathemat. ad finem libri ſecundi.* --- C'étoit auſſi le ſentiment de Wallerius. *Voyez* ſon hydrologie, pag. 9, &c. --- Les phyſiciens ſe ſont récriés, & ont appellé Newton hérétique; ce qui étoit plus aiſé que de lui répondre.

tous les fils ſe communiquent : tiſſu merveilleux que le torrent des ſiecles ne fait qu'affermir, & qui embraſe l'univers.

PRINCIPES.

IV.

Il eſt difficile de donner des lumieres ſur le mêlange des foſſiles, parce que la génération de ces êtres, qui calculent par des ſiecles leur exiſtence, eſt un myſtere impénétrable pour l'homme, qui naquit hier, qui étudie aujourd'hui, & qui mourra demain.

Cependant on connoît les merveilles que la chymie opere par le moyen de ſes amalgames. On ſait que le biſmuth rend les métaux fuſibles ; que l'étain, quelque ductile qu'il ſoit, les rend fragiles & ſonores ; & que le régule d'arſenic les volatiliſe ; l'incendie de Corinthe produiſit un métal qui auroit avili l'or, ſi la main des hommes avoit pu l'imiter ; & à combien d'êtres nouveaux ne donneroient pas naiſſance les miroirs ardens entre les mains des Buffon & des Archimede ? Le feu ſolaire concentré dans le foyer de ces machines, eſt ſupérieur, ſans

PARTIE I.

doute, aux torches des conquérans & aux creuſets des chymiſtes.

V.

La nature ſe joue ſi fort de l'imagination ſtérile qui circonſcrit ſon pouvoir générateur, qu'on la voit quelquefois du mélange des trois regnes faire éclore un être ſimple qui conſerve des traces de ſa triple origine. Tous les phyſiciens, qui ont lu le comte Marſigli, Donati & Ellis, (*) ſavent que les corallines tiennent

(*) Le comte Marſigli, que ſes malheurs & l'inſtitut de Bologne ont rendu célebre, prouva dans ſon *hiſtoire phyſique de la mer*, que les corallines ſont des végétaux foſſiles; mais il ſe trompa en prenant les polypes de la tige pour des fleurs octopétales.

Donati, dans ſon *eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de la mer Adriatique*, rectifie Marſigli, & rétablit l'animalité des corallines.

Enfin Ellis, dans ſon *hiſtoire naturelle des corallines*, confirme par des faits ce qui ſembloit, juſqu'à lui, n'avoir été qu'une heureuſe théorie: il vit ſur la tige de ces productions marines, des globules diaphanes amoncelés les uns ſur les autres, qui, ſe relevant ſubitement ſe métamorphoſerent chacun en végétaux, munis de branches & de véſicules en forme de poires: chaque véſicule logeoit ſon polype; & le naturaliſte les vit s'étendre, pour chercher leur proie, auſſi loin que leur

aux fossiles par la concrétion lapidifique qui les fixe sur les rochers, aux végétaux par leurs branches & leurs bouquets, & aux animaux par le polype, qui est l'architecte de l'édifice, & qui, ne pouvant s'en détacher, meurt sur son ouvrage.

PRINCIPES.

V I.

Moins les machines organiques sont composées, & plus elles se prêtent au mêlange des especes : la greffe parmi les arbres suffit pour produire des métis; c'est ainsi qu'on voit quelquefois un amandier produire à-la-fois des pêches, des amandes & des prunes. Nos jardins, si nous le voulions, offriroient bien d'autres merveilles de ce genre; & je m'étonne que

---

tige pouvoit le leur permettre : au bout d'une minute tous les insectes se plierent l'un sur l'autre, & reprirent la forme des globules en monceau ; ce jeu alternatif d'expansion & de contraction se répéta plusieurs fois : Ellis, dont ce spectacle fit travailler l'imagination, trouvoit dans ces tiges de corallines des armées de polypes rangées en bataille, & faisant des évolutions avec autant de justesse que la phalange macédonienne faisoit les siennes aux premiers signaux d'Alexandre.

PARTIE I.

le luxe ne fasse pas, avec l'argent du riche, ce qui feroit l'amour des arts avec la main du philosophe.

Sans m'arrêter aux effets de l'industrie des botanistes, la nature seule, en unissant des végétaux de diverses formes, se plaît de tems en tems à faire naître des métis, qui contribuent à rendre plus compliquée la nomenclature de l'art des Jussieu & des Tournefort. Von-Linné a prouvé que le *datisca* a eu pour pere le chanvre, & pour mere le reseda; & qu'une plante nouvelle qu'on vit à Upsal étoit née d'une pimprenelle, fécondée par la poussiere de l'aigremoine. (*)

(*) *Voy.* sa dissertation *de plantis hybridis*, & ses *aménités académiques.* --- Un anonyme, qui n'est pas de l'avis de ce Descartes de la botanique, s'exprime ainsi: « Le mélange des semences de différens végétaux » produit souvent dans ce regne, comme dans le regne » animal, des monstres qui ne produisent jamais leurs » semblables, mais que l'on voit dégénérer en peu de » tems au point de n'être plus rien de déterminé.... » Les especes particulieres ont reçu, au moment de la » création, la vertu de se perpétuer sans altération » jusqu'à la fin du monde; & jamais on ne les voit dé-

Le ſavant Adanſon, dans une préface qui vaut un traité complet de botanique, part de

PRINCIPES.

» générer dans leur terre natale. » *Diſſert. ſur le ſexe des végétaux, dans les mélanges d'hiſtoire naturelle, tome III, page* 461.

Voilà bien des aſſertions : je vais les mettre en regard avec mes doutes.

Y a-t-il un regne animal & un regne végétal ? & qu'eſt-ce que tous ces royaumes divers que nous mettons ſur la carte géographique de la nature ?

Qu'eſt-ce qu'un monſtre ? & y en a-t-il d'autres que dans notre entendement ?

Où a-t-on trouvé que les métis, parmi les végétaux, ne produiſent pas ? le *datiſca* ne ſe trouve-t-il que dans les livres de Von-Linné & de Tournefort ?

Qu'eſt-ce qu'une *dégénération* qui dégrade une plante *au point de n'être plus rien de déterminé ?* Dès qu'un être exiſte, il a une figure déterminée. Quant à ſa conſervation, elle dépend de la qualité des ſucs qui l'ont engendré, du terroir où il ſe développe, & du ſoleil qui le féconde, & non de ſa figure.

Qu'eſt-ce que des *eſpeces* de végétaux ?

Il s'agit bien de la *création* quand on fait un traité de phyſique !

Qu'entend l'anonyme par ſa fin du monde ?

Où a-t-il trouvé que les êtres ne dégénerent pas dans leur terre natale ? Le vin de Surêne valoit, il y a trois ſiecles, l'ancien vin de Falerne ; & aujourd'hui le vin de Falerne vaut à peine notre vin de Surêne. Nos François ne reſſemblent en rien aux Gaulois du tems de Jules-Céſar ; & les eſclaves de Sétine & de Miſithra ne ſont sûrement ni des Athéniens ni des Spartiates.

ce principe pour propoſer aux naturaliſtes de féconder des plantes d'un ſexe & d'une claſſe différente (*) : qu'on uniſſe, par exemple, le chanvre & le houblon ; qu'on multiplie l'ortie par le mûrier, le ſaule par le peuplier & le ricin par le tithymale ; & l'on verra, par la voie de ces mêlanges, tout ce que l'art peut obtenir de la nature.

VII.

Plus on remonte les degrés de la grande échelle, moins il y a de ſimplicité dans le méchaniſme des êtres, & moins ils ſe fécondent par le mêlange : cependant il y en a un grand nombre qui ſe propagent par des voies extraordinaires ; par exemple, les oiſeaux, chez qui l'amour eſt le premier des beſoins, & qui jouiſſent moins pour être heureux que pour vivre, ſe mêlent aſſez volontiers avec les eſpeces qui les avoiſinent : tout le monde connoît les bâtards que fait naître l'union de la ſerine

(*) Préface du *traité des familles des plantes*, tome I, page 112.

& du chardonneret ; & ces bâtards, plus féconds que ne le sont ordinairement ceux des quadrupedes, produisent d'autres individus qui perpétuent leur espece intermédiaire (*), même dans les volieres, où l'oiseau dégénéré ne doit contracter que le caractere pusillanime & la foiblesse physique de l'esclavage, un instinct aveugle le porte à des jouissances qui semblent illégitimes : le tarin s'unit à la serine, & le faisan avec nos poules de basse-cour.

VIII.

Les annales de la physique déposent en faveur du systême du mêlange, des faits bien plus merveilleux encore. Il s'agit de l'union des oiseaux avec les quadrupedes : tout le monde connoît l'histoire des amours d'une poule & d'un lapin, que Réaumur a rendu célebre : l'union fut stérile ; il n'en fut pas de même de la chienne d'Eller, qui, ayant abusé d'un

(*) *Voy.* Sprengel, dans les *consid. sur les corps organisés*, tome II, pag. 251, &c. --- Le coq s'unit aussi, dit-on, avec la canne ; & le pied de coq qui survient alors aux cannetons, trahit leur origine.

PARTIE I.

coq-d'Inde, fit un métis qui avoit la tête de ſon pere (*); & de l'épagneule de Plancoët en Bretagne, qui, violée par un perroquet, produiſit un chien ayant un bec recourbé & deux pattes. (**)

(*) Un phyſicien a vu à Berlin ce métis extraordinaire, & il en donne la deſcription dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie de Pruſſe*. Le bon homme à qui appartenoient les trois bêtes, attribuoit ce phénomene à l'imagination de la mere, qui avoit altéré l'organiſation du fœtus : malheureuſement depuis que l'anatomie a jeté quelque jour dans les myſteres de la génération, il eſt démontré que les nerfs d'une mere n'ont point de liaiſon avec ceux de l'enfant, & que leurs vaiſſeaux ſanguins n'adoptent pas la même circulation; ainſi toutes les rêveries ſur l'activité de l'imagination des meres ne ſont plus bonnes à être ſoutenues que par les nourrices & les enthouſiaſtes de Malebranche.

(**) « Mon pere (écrivoit en 1757 M. Maréchal) a » chez lui un perroquet & une petite chienne : celle-ci » a fait une premiere portée aſſez belle : pour la ſeconde » fois elle a fait un chien d'une conformation ſinguliere : cet animal n'a que deux pattes, qui ſont celles » de derriere, & qui paroiſſent rondes & membraneuſes; la tête plate, la levre fendue en bec de lievre, » le nez recourbé & de la conſiſtance d'un bec de perroquet.... la mâchoire inférieure eſt auſſi exactement » faite comme celle de l'oiſeau.... Ce chien eſt mort; » je l'ai ouvert; & à l'exception de l'organe générateur,

Sans recourir à des faits extraordinaires, eſt-il contraire à la ſaine phyſique & à la raiſon, de ſuppoſer qu'une chauve-ſouris, qui fait la nuance entre les oiſeaux & les quadrupedes, a dû originairement être le métis d'un oiſeau & d'un quadrupede (*)? Il en eſt de même du vampire américain, qui n'eſt pas, au reſte, l'eſprit anthropophage du crédule Dom Calmet (**), & de tous ces quadru-

PRINCIPES.

» qui lui manquoit, il étoit, pour le reſte du corps, » conformé à l'ordinaire. » *Journal de médecine*, Mars 1757, page 231.

(*) La chauve-ſouris tient des quadrupedes par le poil qui la couvre, par ſes viſceres intérieurs & par ſes oreilles; elle tient des oiſeaux par ſa crête, par ſes ailes & par la force de ſes muſcles pectoraux. ---

L'ingénieux Buffon, qui a tant fait uſage de ſa belle imagination dans ſon hiſtoire naturelle, ne donne pas la moindre conjecture ſur l'origine primitive des oiſeaux quadrupedes; & l'écrivain qui a deviné comment un globe pouvoit être produit par la queue d'une comete, ne dit pas un mot ſur la génération des chauve-ſouris.

(**) Le vampire du nouveau-monde eſt un quadrupede ailé qui ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans les éveiller. *Voyage de la riviere des Amazones*, par M. de la Condamine, page 171.

Pour le vampire de dom Calmet, c'eſt un mort qui

pedes volans désignés par l'imagination poétique des anciens, sous le nom de harpies, & qui ressemblent aux monstres du lac Stymphale, par leurs ailes, par leurs griffes & par leur voracité.

I X.

Je ne vois encore que le systême du mêlange qui rende la raison de l'origine des poissons volans, sorte d'amphibie à qui le même cartilage sert d'ailes & de nageoires, & qui traverse alternativement le fluide le plus subtil & l'élément le plus grossier, sans que ce passage rapide, qui nous feroit mourir, dérange en rien le méchanisme de ses organes. (*)

---

sort la nuit de son cimetiere, va sucer le sang des vivans & s'engraisse ainsi aux dépens de ces malheureux, qu'il fait tomber en consomption. L'histoire des vampires a été imprimée plusieurs fois dans le siecle de la philosophie : le bénédictin, qui s'est fait leur historiographe, prétend qu'on ne put faire cesser ce fléau dans l'orient de l'Allemagne, qu'en arrachant le cœur à tous ces esprits anthropophages, & en les brûlant en cérémonie comme les Juifs des autodafés.

(*) Ces sortes de métis, qui sont la nuance entre les poissons & les oiseaux, sont si peu rares, qu'on les ren-

PRINCIPES

Ces ſortes d'unions extraordinaires, telles que celle d'un condor & d'une lamproie, exigent une vigueur ſinguliere de tempérament; il eſt tout ſimple que la nature ne s'y prête que dans ces climats brûlans où l'activité des feux du ſoleil multiplie les principes de la vie dans les organes générateurs; auſſi ne voit-on de poiſſons volans que dans les mers embraſées de la zone torride.

X.

Le ſyſtême du mêlange acquiert encore de nouvelles forces quand on remonte des oiſeaux aux quadrupedes.

D'abord il n'y a rien de ſi commun que les unions, dans les mêmes familles d'animaux, entre la tige principale & les branches collaté-

---

contre juſque dans la claſſe des inſectes. Le commandeur Godeheu a vu au microſcope une eſpece de pan de mer qui avoit des plumes couleur de roſes. *Mém. préſentés à l'Académie royale des ſciences*, tome IV, page 275. --- Comment la génération primitive de tous ces métis & amphibies n'a-t-elle encore frappé perſonne? Quelle carriere brillante pour la plume des Trembley, des Bonnet, des Lyonnet & des Réaumur!

rales : l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'âneſſe, & le zebre avec la jument (*) : en vain objecte-t-on que les métis qui en réſultent ſont des mulets ſtériles : ſi ces alliances étoient contre nature, la nature ne s'y prêteroit en aucune ſorte ; & d'un accouplement odieux il ne naîtroit pas même un mulet.

De plus, qui eſt-ce qui a dit à la tourbe des philoſophiſtes que le mulet étoit eſſentiellement ſtérile ? L'anatomie n'a découvert aucun vice radical dans l'appareil de ſes organes générateurs ; il produit dans les climats chauds, & on en trouve une foule d'exemples dans les annales phyſiques de l'antiquité (**) : les naturaliſtes

(*) « Il eſt probable, dit M. de Buffon, que ſi l'on » venoit à bout d'apprivoiſer le zebre & de rendre » ſouple ſa nature ſauvage & récalcitrante, il pro» duiroit avec le cheval & l'âne. » *Hiſt. natur.* édit. in-4°, vers la page 335. --- Ce fait, qu'il ne juge que probable, eſt réellement arrivé : Voyez Pline, *Hiſt. nat. lib. VIII, cap. XLIV.*

(**) *On a vu*, dit Ariſtote, *un mulet féconder une jument & engendrer un métis... D'un autre côté, une mule eſt devenue pleine ; mais le poulain n'a point vu le*

connoissent la race des mulets féconds de de l'ancienne Syrie (*), & les czigithais des Tartares (**). Toute l'Europe a su qu'en 1703 une mule à Palerme devint féconde, & nourrit son poulain (†) : il faut ou cesser d'accuser la nature d'une stérilité qui dégraderoit sa puissance, ou anéantir tous les faits historiques, & brûler tous les mémoires des académies.

Le cheval, dans la grande échelle, est moins éloigné de l'ânesse, que le bouc ne l'est de la brebis, & le bélier de la chevre : cependant

---

jour, la mere ayant avorté. Hist. anim. lib. VI, cap. XXIV.

Nos fastes, dit Pline, *font mention de plusieurs mules qui ont produit des poulains ; & nos peres mettoient ces événemens au rang des prodiges.* Histor. natur. lib. VIII, cap. XLIV.

(*) *En Syrie*, dit Aristote, *dans les terres qui sont au-delà de celles des Phéniciens, les mulets s'accouplent, se fécondent, & leurs poulains forment une race particuliere.* Hist. anim. lib. VI, cap. XXIV.

(**) Le czigithai, ou le mulet fécond de Daurie, se trouve dans les forêts de Tartarie jusqu'au cinquante-deuxieme degré. Il n'est ni le zebre, ni le cheval, ni l'âne. Voyez *Hist. natur.* de Buffon, petite édit. complette, tome XXIX, page 188.

(†) Voyez *Journal de Trévoux*, octobre 1703, p. 82.

PARTIE I.

l'accouplement de ces derniers quadrupedes n'eſt ſtérile ni par lui-même, ni par leur poſtérité (*).

Dans le ſiecle dernier, on donna au cardinal Scipion Borgheſe le métis d'une jument & d'un taureau, qui avoit le corps de ſa mere & la tête de ſon pere; il vécut trente ans, & Rome entiere eut la liberté d'admirer ce phénomene (**). Wieler, de ſon côté, a prétendu que la biche unie au cheval, produiſoit un cheval-cerf; & accouplée avec le taureau, faiſoit naître ce beau métis ſi célebre dans l'antiquité ſous le nom du Bucéphale d'Alexandre (†).

(*) *Voyez* les commentaires du baron de Haller ſur les *inſtitutions de Boerhaave*, tome IV, page 245; & ſa grande *phyſiologie*, tome VIII, page 100.

(**) Il ſe nommoit Hyppantor, au rapport de Venette, *Tableau de l'amour conjugal*, derniere édition, tome II, page 315. Ce même écrivain ajoute que de pareils métis ne ſont pas rares en Auvergne. --- Le docteur Venette n'a pas en hiſtoire naturelle l'autorité d'un Von-Linné, d'un Haller & d'un Juſſieu; mais je le cite moins pour appuyer mon ſyſtême, que pour faire douter de celui de mes adverſaires.

(†) *Voyez* lettre du docteur Hebenſtreit au comte

X I.

PRINCIPES.

Un prodige bien plus ſurprenant ſeroit celui d'une brebis qui, couverte par un lion, donneroit le jour à un lionceau ; cependant Elien raconte ce fait d'une brebis qui appartenoit à Nicias, Tyran de Cos, & il fait entendre que c'étoit une tradition conſtante parmi les inſulaires (*) ; mais malgré cette double autorité, je ne regarde cette hiſtoire que comme un apologue de quelque rhéteur grec contre le deſpotiſme : d'abord un lion libre ne féconde pas une brebis, mais il la mange; de plus, il y a trop peu de rapport entre les organes générateurs des deux individus, pour que l'accouplement réuſſiſſe; enfin, quand même, contre toute vraiſemblance, la brebis deviendroit pleine, elle produiroit un métis & non un lionceau.

Cependant ne nous hâtons pas de prononcer

---

de Brulh, dans le *journal encyclopédique* du mois de mars 1762.

(*) *Hiſtor. diverſ. lib. I, cap. XXIX.*

que l'antipathie entre deux animaux dépose essentiellement contre leur accouplement. Locke a vu, (& qui osera taxer Locke de crédulité ou d'imposture ?) Locke, dis-je, a vu un quadrupede issu d'une chatte & d'un rat, qui portoit sur toute sa personne l'empreinte du mêlange (*). La taille de ces animaux n'est pas disproportionnée comme celle de la brebis comparée au lion; on voit tous les jours des rats aussi gros, & plus méchans qu'une petite

(*) *Essai sur l'entendement humain*, tome III, chap. VI, page 171. --- Voici les termes de ce philosophe : *J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques visibles de ces deux bêtes ; en quoi il paroissoit que la nature n'avoit suivi le modele d'aucune de ces deux especes en particulier, mais les avoit confondues ensemble.* --- Un *j'ai vu* de Locke vaut bien les *on dit* de tous les adversaires du mêlange.

Au reste, ce fait, tout extraordinaire qu'il paroît, est confirmé par le physicien Boyle. De son tems un gros rat s'accoupla, à Londres, avec une chatte, & il vint, de ce commerce, des métis qui tenoient du pere & de la mere, & que le roi d'Angleterre éleva, par curiosité dans sa ménagerie. --- *Voyez* la petite édition des *mémoires de l'Acad. de Prusse*, tome VII; *appendix de l'éditeur sur la génération*, art. VII.

chatte : il faut ſuppoſer auſſi que le pere & la mere du métis de Locke étoient renfermés dans la même cage ; on ſait que Lemery ayant jeté un chat & pluſieurs ſouris dans une trappe, celles-ci tremblerent d'abord, enſuite s'enhardirent au point d'agacer leur ennemi, qui, ſongeant à ſa liberté, ſe contenta de les réprimer légérement à coups de patte : or des agaceries du badinage, il n'y a qu'un pas à celles de l'amour.

PRINCIPES.

XII.

De tous les quadrupedes j'obſerve qu'il n'y en a point qui ait plus cherché à étendre les branches collatérales de ſa famille que le chien, &, peut-être faudroit-il l'attribuer au libertinage plutôt qu'à l'inſtinct du beſoin. Il eſt le plus domeſtique de tous les animaux ; & dans cet état de dégénération, il ſemble avoir copié de ſes maîtres leur eſprit ſouple, leur caractere puſillanime & leur ſatiété pour les plaiſirs de la nature.

En 1768, une chevre de la Champagne fut

Partie I.

couverte par un chien, & mit au monde un chevreau qui avoit la tête, la queue & les oreilles d'un chien courant (*). D'un chien & d'une chatte étoit né auparavant, en Italie, un chien qui avoit les griffes, les dents & le poil de sa mere (**). La chienne accouplée avec le renard, avoit produit un autre métis (†): & une louve couverte par un chien, avoit mis bas un quadrupede bâtard qui tenoit du chien & du louveteau (§). Je pourrois rassembler une foule d'autres faits de ce genre; mais pour les lecteurs sans préjugé, qui marchent

(*) Son cri étoit tantôt celui d'un chevreau & tantôt celui d'un petit chien. La mere de ce métis refusa long-tems de l'allaiter; mais enfin elle s'accoutuma à sa vue & le nourrit le tems accoutumé. Ces détails ont été constatés à Joinville par un procès-verbal en regle. Voy. la *gazette de France* du 6 mai 1768.

(**) Voyez Verati, *galeria di Minerva*, tome VII, page 67. --- Le naturaliste prétend avoir été témoin oculaire.

(†) Cardan. *subtil.* page 304.

(§) Cette expérience est de M. de Ligniville. Voyez *Encyclopédie*, tome XVI, page 531. --- Elle avoit déjà été faite par un autre naturaliste. Voyez Faber *strychnomania*, édit. in-4° de 1677, page 79.

toujours le bâton du doute méthodique à la main, en voilà aſſez pour les mettre ſur la voie de la vérité : quant aux hommes à ſyſtême qui m'ont condamné avant de me lire, je n'en ai que trop dit.

XIII.

Si on a bien ſuivi la chaîne des faits & des raiſonnemens qui ont été l'objet de ce chapitre, on ſe convaincra que tous les individus de la grande collection des êtres gravitent ſans ceſſe les uns vers les autres, & que ce n'eſt que par la voie du mêlange que la nature peut exercer ſon pouvoir générateur.

Pourquoi donc les naturaliſtes ou les hommes riches qui ont l'orgueil de les protéger, ne cherchent-ils pas à imiter en petit, dans l'ombre de leur cabinet, les mêlanges que la nature opere ſur la ſcene de l'univers ?

L'homme oiſif & ſuperbe s'eſt dit de tout tems le roi du globe qu'il habite : ce ſeroit à l'homme laborieux & modeſte à mériter ce titre, en étendant les branches collatérales de

PARTIE I.

la famille des animaux, & en créant de nouveaux sujets à son empire.

Le botaniste peut faire de nouveaux arbres (*); il peut, à force d'étudier les lithophites & les coraux, créer de nouveaux anneaux à la chaîne qui lie les végétaux & les fossiles.

Les rois, qui par une ostentation meurtriere font venir à grands frais des animaux de l'Inde & de l'Afrique, pour les voir périr avant le tems dans leurs ménageries, feroient mieux, à mon gré, de pensionner des Indiens & des negres pour mêlanger leurs animaux indigenes

(*) Jusqu'ici on n'a tenté que la greffe des arbres, & encore n'a-t-on fait sur cet objet qu'un petit nombre d'expériences : pourquoi ne tenteroit-on pas la greffe des plantes ? Je sais que la délicatesse de ces productions végétales a pu arrêter la main des botanistes ; mais parce qu'une greffe est difficile, elle n'est pas impossible ; ayons des instrumens, & que ce soient, non de stupides jardiniers, mais des hommes tels que les Jussieu & les Lyonnet qui en fassent usage, & tous les obstacles s'aplaniront : qui auroit dit, avant la découverte du prisme, que Newton réussiroit à faire l'anatomie des rayons de la lumiere ?

PRINCIPES.

avec les nôtres : ces épreuves, qui demandent un ſang brûlant & des organes vigoureux, ne peuvent guere réuſſir que dans les climats embraſés des tropiques. Il ſeroit bien avantageux pour l'hiſtoire naturelle, & peut-être pour le bonheur des hommes, de chercher ſi le puma du Nouveau-Monde féconderoit la girafe, & ſi le taureau de notre Europe produiroit avec la lionne du Bilédulgerid : de ces races croiſées il pourroit naître des métis plus vigoureux que leurs peres, & moins deſtructeurs que leurs meres ; & qui ſait ſi le puma-girafe & le taureau-lion ne pourroient pas ſe croiſer dans la ſuite avec les quadrupedes de notre continent, pour former d'autres métis qui ſerviroient aux travaux des laboureurs & aux plaiſirs des rois ?

Les amateurs ont trouvé le moyen de nuancer de mille couleurs des fleurs qui originairement n'en avoient qu'une. Je ne ſais pas pourquoi on ne tenteroit pas auſſi ſur les animaux, des expériences qui pourroient les

fortifier ou les embellir : un philoſophe qui créeroit de nouveaux quadrupedes, feroit pour le moins auſſi utile qu'un florimane qui colore à ſon gré des tulipes.

Mais, en général, pour réuſſir dans ces mêlanges, il faut que l'argent du riche coopere avec le génie de l'artiſte : ordinairement le riche ne ſait pas opérer, & l'artiſte ne le peut pas, ce qui circonſcrit la ſphere des découvertes.

XIV.

Me voilà inſenſiblement arrivé à la queſtion la plus curieuſe de l'hiſtoire naturelle, & à celle dont les naturaliſtes ſe ſont le moins occupés; mais je marche entre deux abymes, & le philoſophe, dans une matiere auſſi délicate, me pardonnera de donner encore plus à la décence qu'à la vérité.

Je prie d'abord de ne conſidérer ce que je vais dire que comme un recueil de faits : je commence par être hiſtorien; mais je ne tarderai pas à appeller la morale au ſecours de la phyſique; & après avoir peint la nature, je

quitterai mes crayons pour tonner contre les jouiſſances qui l'outragent. PRINCIPES.

L'homme de mer, comme nous le verrons dans cet ouvrage, a la plus parfaite analogie avec le bipede raiſonnant qui écrit pour & contre ſon exiſtence; ſon union avec nos femmes eſt donc poſſible; auſſi Rimber rapporte que la famille des Marini a eu pour tige une Eſpagnole & un triton (*).

Après l'homme-poiſſon, le bipede qui a avec nous le plus de conformité, eſt ſans doute l'Orang-outang; or tous les voyageurs s'accordent à dire que cet habitant des bois recherche nos femmes avec autant d'ardeur que ſa femelle; il viole les negreſſes, & c'eſt ſans doute ſur ce canevas que l'ancienne mythologie a brodé l'hiſtoire du libertinage des faunes, des ſatyres & des ægipans.

Locke, qui d'ailleurs a tant douté, ne doutoit pas qu'une femme ne pût être fécondée par un ſinge ordinaire (**). Nous avons vu,

(*) *Journal des ſavans*, année 1672.

(**) *Eſſai ſur l'entendement humain*, édit. in-12, tome III, liv. III, chap. VI.

PARTIE I.

en 1757, une fille qui vécut cinq ans, & qui avoit la tête, les pieds, l'instinct & les mœurs d'une guenon (*); la mere attribuoit ce phénomene à l'attention avec laquelle elle avoit toujours regardé un singe qui lui tenoit compagnie; mais, comme on l'insinua dans le tems, il est probable que cette femme ne s'étoit pas toujours contentée de le regarder.

On ne peut guere s'arrêter sur l'histoire de l'enfant-veau & de l'enfant-loup, que le médecin Dufieu vit à Lyon en 1757 & en 1759 (†),

(*) Ce métis, disent les papiers publics, ne parla jamais, mais avoit le cri de la guenon; on voyoit cet enfant ne marcher librement qu'à quatre pattes, & suivre aveuglément l'instinct qui le portoit à imiter. *Journal de médecine* du mois de mai 1757.

(†) Le premier fut baptisé dans la paroisse de Saint-Nizier en 1759. Il tenoit du veau par la partie supérieure du visage, par une peau velue qui, commençant vers la premiere vertebre lombaire, venoit, le long du dos & de la tête, se terminer à la face, & par ses mains fissipedes. Ce métis ne vécut qu'un jour. --- *Physiologie* de Dufieu, tome I, page 228.

L'autre fut vu par les médecins en 1757. Il avoit, sur un corps d'homme, une tête de loup. --- *Ibid. page* 229. Cet événement singulier rend vraisemblable la fable de Lycaon.

parce qu'on n'a fait aucune recherche ſur la vie des deux meres : ſeroit-il poſſible que l'une, couchant dans une étable, eût été ſurpriſe en dormant par un taureau, & que l'autre, égarée dans les bois, eût été violée par un loup ? L'hypotheſe qui ne ſuppoſe aucun mêlange eſt abſurde, mais toutes les autres ſont affreuſes.

Montagne, ſur la foi de Plutarque, parle d'un dragon amoureux d'une Grecque, d'une oie d'Aſope paſſionnée pour un enfant, & d'un bélier qui étoit le Sigisbé de la muſicienne Glaucia (*) : toute l'antiquité a retenti des amours d'un éléphant pour une jeune bouquetiere d'Alexandrie : ce quadrupede étoit le rival du grammairien Ariſtophane ; il accabloit ſa maîtreſſe de ſoins & de prévenances ; & peu fait pour l'amour platonique, dès qu'il ſe voyoit ſans témoin, il promenoit délicâtement ſa trompe ſur ſon ſein (**). Mais puiſque l'hiſtoire

(*) *Eſſais de Montagne*, pet. édition in-12, liv. II, chap. XII, page 269.

(**) Plutarque, *œuvres morales*, tome II de l'édit. in-folio de Vaſcoſan, *tract. de ſolertia animalium*,

PARTIE I.

ne fait, dans aucune de ces circonſtances, mention de métis, il eſt plus que probable que l'amour de tous ces animaux ſe borna aux ſoins & aux regards; peut-être même qu'alors le microſcope de la prévention fit voir des mouvemens paſſionnés où il n'y avoit qu'une ſorte de reconnoiſſance machinale: il y a des Indiennes qui ont l'art d'apprivoiſer les couleuvres au point qu'elles ſe jouent & dorment ſur leur ſein; or on ne ſoupçonne pas un commerce amoureux entre une Baniane & un ſerpent.

Il y auroit un peu plus de vraiſemblance dans l'union monſtrueuſe d'un homme & d'une jument; ce mêlange ſeul put produire le fameux Hyppocentaure qu'on amena d'Egypte à Rome & dont Pline fait mention (*): je ſoupçonne auſſi quelque poſſibilité dans le métis de l'homme & de la chevre dont parle Elien (†); & peut-être même dans l'hiſtoire célebre du Minautore de Paſiphaé.

---

cap. XVI. --- Cette anecdote a échappé à notre Buffon dans ſon hiſtoire de l'éléphant.

(*) *Hiſtor. natur. lib. VII.*

(†) *Hiſtor. anim. lib. VI.*

Sous le pontificat du pape Pie III, une Italienne qui aimoit éperduement un levrier, donna le jour, en Toſcane, à un quadrupede humain qui avoit les oreilles & les quatre pattes d'un chien (*). J'ai lu dans je ne ſais quel recueil d'anecdotes, que l'inquiſition fit brûler la mere & baptiſer l'enfant.

Ma plume eſt fatiguée de rapporter des faits qui atteſtent la dépravation de la race humaine, ou du moins ſon opprobre; & je me hâte de quitter le manteau philoſophique de Diogene, pour reprendre la plume de Zénon & des Marc-Aurele.

X V.

Voici un principe qui répand le plus grand jour ſur la phyſique & ſur la morale, dans la grande queſtion du mêlange des eſpeces.

La nature fait graviter les êtres, avec plus de force, vers la partie ſupérieure que vers la

(*) C'eſt Volaterran qui eſt le garant de cette anecdote. *Tableau de l'amour conjugal* de Venette, derniere édition, tome II, page 316.

partie inférieure de l'échelle ; ainsi, en tendant au mêlange, ils ne tendent qu'à leur perfection.

Quelques physiciens ont cru que les fossiles se perfectionnent en devenant corallines.

Les corallines gagneroient, si la végétation de leur base étoit aussi achevée que celle de leurs tiges.

Si les organes générateurs de la sensitive avoient quelque rapport avec ceux d'un insecte tel que le polype, sa postérité ne se détérioreroit point en faisant un pas vers l'animalité.

Le poisson-volant est très-inférieur à l'aigle ou au condor ; mais il est bien supérieur aux crabbes & aux requins.

Malgré le préjugé pusillanime qui suppose qu'un oiseau de nuit est de mauvais augure, je ne crois pas qu'un rat soit supérieur à une chauve-souris.

Un Orang-outang, en s'alliant même à une negresse, acquiert pour sa postérité des droits plus étendus à l'intelligence.

Enfin, s'il étoit possible qu'un éléphant, un cheval ou un taureau pussent féconder une

femme, ce ne feroit point à eux que le philofophe devroit imputer l'odieux de ces mêlanges; la femme feroit couverte d'opprobre, mais les animaux feroient fans crime.

J'efpere que le fanatifme qui empoifonne tout, ne trouvera rien de dangereux dans ces conféquences; les quadrupedes ne lifent pas nos livres; & on ne doit pas craindre qu'un cercopitheque ou un taureau viennent infulter nos jolies femmes dans leurs boudoirs.

XVI.

Enfin, la forêt fauvage eft traverfée, & l'horifon que je découvre m'apprend que je fuis avec des hommes.

Les légiflateurs ont établi des limites entre les jouiffances qu'indique la nature, & celles qui l'outragent; ils ont foumis à l'opprobre ou à la mort l'homme dépravé qui, blafé fur les embraffemens des Lucrece & des Afpafie, oferoit fe proftituer à des quadrupedes.

Les légiflateurs ont raifon; le crime qu'ils puniffent eft un attentat contre la race humaine

entiere; & le coupable, plus odieux que Timon, parce qu'il méprise les hommes que le misanthrope se contentoit de détester, doit en périssant s'attendre à voir flétrir à jamais son nom & sa mémoire.

Mais si le globe étoit habité par des intelligences supérieures à nous, il faudroit, sans altérer nos mœurs, changer nos loix.

Il ne s'agit pas ici de faire violer les houris de Mahomet par des hommes; toute violence est un attentat; mais en amour, c'est à-la-fois un attentat & une absurdité, parce que les plaisirs qu'on y donne n'ont de prix que par ceux qu'on reçoit en échange.

Je dis seulement que si ces houris s'abaissoient jusqu'à s'allier avec nous, les souverains, l'estime publique & la loi devroient encourager de pareils mêlanges.

Il avoit sans doute entrevu quelques anneaux de cette chaîne d'idées, ce philosophe Grec qui, interrogé sur notre origine, répondit que des intelligences supérieures s'étant unies, il avoit

résulté du mêlange ce beau monſtre qu'on appelle l'homme ; que l'homme ſe proſtituant à des êtres inférieurs, avoit formé la race des negres ; & que le negre, croiſant ſa race avec celle des quadrupedes, avoit donné le jour aux magots.

Du moins ces idées ſur l'origine de l'homme ne le dégradent point ; le philoſophe nous fait deſcendre d'intelligences ſupérieures, & mérite d'en être.

Mais que penſer des nations qui prennent pour leurs tiges des quadrupedes ? comment les Indiens du royaume de Pégu ſe vantent-ils d'être iſſus d'une Chinoiſe & d'un chien ? C'eſt à une pareille populace qu'il faut envoyer la botte deſpotique de Charles XII pour la gouverner.

S'il étoit poſſible qu'un peuple dégradé, tel que l'Albinos, provînt d'un mêlange auſſi odieux, il faudroit qu'il prît ſoin de le cacher à toute la terre ; & que ce monument d'opprobre, ignoré des hiſtoriens, fût même un problême pour les naturaliſtes.

XVII.

Quant aux peines infligées contre l'ennemi

dès plaiſirs purs & chaſtes de la nature, elles doivent dépendre beaucoup du caractere de la nation que gouverne le légiſlateur ; ſans cela la loi qui protege les mœurs peut être auſſi dangereuſe que leur infraction.

Dans une ſociété naiſſante, où perſonne n'eſt riche ni oiſif, il ne faut aucune loi contre les déſordres abominables des Paſiphaé ; le ſouverain, s'il eſt ſage, ne doit pas ſuppoſer, dans un peuple neuf, des crimes qui ne ſont le fruit que de la dépravation réfléchie ; & dans cette occaſion, ignorer les outrages qu'on peut faire à la nature, c'eſt aſſez la défendre.

Dans l'iſle de Chio, il n'y avoit point de loi pour aſſurer la fidélité conjugale, & il ſe paſſa ſept cents ans, ſans qu'on y commît un adultere : Rome, fondée ſur la puiſſance paternelle, ne ſuppoſa pas qu'un citoyen pût abréger les jours de celui à qui il devoit les ſiens ; & pendant pluſieurs ſiecles la république ne vit pas dans ſon ſein un ſeul parricide.

Heureuſes les nations de l'âge d'or, où l'ig-

norance du mal tient lieu de vertu ; qui ſont gouvernées par un inſtinct ſage, plutôt que par des loix, & chez qui les remords puniſſent bien mieux les crimes, que ce vain appareil de ſupplices, qui, chez les peuples policés, atteſtent encore plus la barbarie des légiſlateurs que leur équité !

Les chefs de ces états tranquilles & fortunés doivent, auſſi long-tems qu'ils le peuvent, entretenir une ignorance qui eſt peut-être la meilleure digue contre le torrent de la dépravation ; & ſi malgré le ſilence prudent des loix, le crime abominable d'une femme eſt trahi par la naiſſance d'un Minotaure, il faut punir en ſecret Paſiphaé, & brûler enſuite les actes du procès, pour anéantir juſqu'à la trace d'un attentat qui, en éclairant l'imagination des hommes corrompus, pourroit les engager à l'imiter.

Il n'en eſt pas de même d'un état qui penche vers ſa décadence, & où la machine politique a uſé tous ſes reſſorts, ſous le frottement du luxe & du deſpotiſme ; les attentats de ce genre y ſont

PARTIE I.

trop multipliés, pour qu'on puiſſe ſe flatter de les détruire en épaiſſiſſant le voile qui les environne; on ne trouveroit dans le ſilence affecté de la loi que ſa foibleſſe ou l'eſpoir de l'impunité.

Grace à l'élément dévorant du luxe dans lequel nous habitons, aux ouvrages licencieux que l'imprimerie multiplie, & à l'éducation ſybarite qu'on donne à la jeuneſſe, on fait maintenant à vingt-cinq ans tout le mal que les hommes juſqu'ici ont inventé; & on s'encourage à chercher des crimes nouveaux, comme Xerxès encourageoit ſes ſujets à créer de nouveaux plaiſirs.

Voilà pourquoi les philoſophes qui aiment les hommes & les mœurs, tonnent aujourd'hui contre des vices dont, il y a trois ſiecles, ils auroient rougi de prononcer le nom: voilà pourquoi le ſage Tiſſot a écrit ſur l'Onaniſme; voilà enfin le but de mon ouvrage & ſon apologie.

XVIII.

O pudeur! ſentiment pur & ſublime que je tiens de la nature, que ton éloge étoit bien écrit dans mon cœur avant de ſe préſenter ſous ma plume! mais pourquoi faut-il que je te loue?

Quelle divinité du mal a aſſez altéré nos mœurs pour que je te mette au rang des vertus ? PRINCIPES.

Sans toi, la déeſſe des graces n'eſt qu'une femme ordinaire ; ſans toi, Alcibiade ne captive les beautés d'Athenes que pour les outrager.

Tu apprends à la vierge timide à plaire, & à ſon vainqueur à aimer.

Ta douce magie prolonge l'extaſe des jouiſſances : elle fait preſſentir le plaiſir avant qu'il naiſſe ; & elle en conſerve la ſenſation, lors même qu'il n'eſt plus.

Tu apprends au ſage à eſtimer la beauté qui eſt dans ſes bras, & à s'eſtimer ſoi-même au moment que le délire de ſes ſens ſemble anéantir la chaîne de ſes devoirs.

Néron a dit que tu n'exiſtois pas. Que ce mot ſort bien des entrailles cadavéreuſes de l'aſſaſſin de Poppée & d'Agrippine ! Quel éloge, ô pudeur, qu'un blaſphême contre toi, ſorti de la bouche du plus ſcélérat des deſpotes !

Oui, tu exiſtes, & ſi on lit à ma Palmyre ce chapitre du *mélange*, elle ne l'entendra pas.

Et quand cette beauté à demi nue ſe trouvera

PARTIE I.

enlacée dans mes bras brûlans d'amour, je ne ferai point diſparoître la nuit qui couvre nos plaiſirs : Palmyre m'eſt trop chere, pour qu'elle s'apperçoive que je la fais rougir.

Et quand elle deviendra mere, ſa pudeur ſurvivra à ſa virginité : je me trompe; ſon cœur eſt chaſte, & elle ſera toujours vierge.

Et nos enfans ſeront élevés dans ces principes heureux : non qu'on leur apprenne à fuir des vices qu'ils doivent ignorer; on ne prononcera pas même devant eux le nom de la pudeur; mais ils ſuivront ſans le ſavoir l'exemple de Palmyre & l'inſtinct de la nature.

O pudeur ! depuis l'aurore qui éclaira le premier âge du monde, tu as fait le bonheur des êtres intelligens, & tu le feras encore juſqu'au dernier crépuſcule qui luira ſur ſes ruines. Que t'importent les blaſphêmes des ſcélérats qui t'anéantiſſent pour avoir le droit de t'outrager ? Continue à faire briller ta douce lumiere dans les cœurs ſenſibles & honnêtes, & tu es aſſez vengée.

Fin du Tome premier.



